This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181793 2

ances ne sont pas, je le crois, soumises à
ices.

oyez-vous pas plutôt que c'est dans l'orga-
matérielle de l'individu que réside la cause
faculté de voir, ou serait-ce par le pouvoir
d'une grande sensibilité du sujet impres-
qui verrait ainsi les choses de ses désirs ! Je
ue à chercher, et ne trouver rien de satisfai-
mot, un seul mot de vous pourrait m'é-
ur cette question, je l'attendrai avec espoir
ice sachant que vous devez être encombré
s sortes de demandes semblables, de-
qui sont plus ou moins ardues.

erez, notre cher frère en Dieu, ma poignée
cordiale, que j'aimerai toujours dire recon-

LECOMTE.

, 7 juin 1860.

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Monsieur Lecomte,

UR DE TRAVAUX.

Argenteuil, 25 août 1860.

ble frère en Dieu,

dernière,

us à

ENCYCLOPÉDIE

MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

qui se trouvent aux mêmes adresses.

ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS, ouvrage contenant les preuves irréfragables de la faculté que les somnambules magnétiques ont de voir des décédés et de converser avec eux, etc., etc. 1848-54. 2 forts vol. in-18 (2e tirage) 1860. 15 fr.

MAGIE MAGNÉTIQUE, ou traité historique et pratique de fascinations, de miroirs cabalistiques, d'apports, de suspensions, de pactes, de charmes des vents, possessions, envoûtements, sortiléges, nécromancie. 1854. 1 volume grand in-18, 2e édition revue et annotée, 1858..... 7 fr.

SANCTUAIRE DU SPIRITUALISME, étude de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le sômnambulisme et l'extase, 1 fort vol. in-18, 2e édition, 1858..... 5 fr.

LE MAGNÉTISEUR SPIRITUALISTE, journal de l'ex-société des *Magnétiseurs spiritualistes de Paris* (reste peu d'exemplaires), 2 vol. grand in-8. 1849-51..... 6 fr.

LE GUIDE DU MAGNÉTISEUR, ou procédés magnétiques d'après Mesmer, Puységur et Deleuze, etc. (Épuisé).

TRAITEMENT DES MALADIES, par l'extatique Adèle Maginot. Études sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus connues et les plus usuelles, avec diverses méthodes de magnétisation. 1 vol. in-18. 1851 ..... 2 fr. 50 c.

LUMIÈRE DES MORTS, ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes, dédiées aux libres penseurs du XIXe siècle. 1 fort vol. in-18. 1851..... 5 fr.

ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE, publication trimestrielle. 9me année. Abonnement : 6 fr. par an, et 7 fr. pour la Province. Six volumes. Prix : 4 fr. le volume.

RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE, par les Esprits Galilée, Hippocrate, Franklin, etc., sur Dieu, la préexistence des âmes, la création de la terre, l'astronomie, la météorologie, la physique, la métaphysique., etc. 1 vol. in-18. 5 fr. 1856.

ÉTUDES SUR L'HOMME, 1858..... 1 fr.

MÉDITATIONS D'UN PENSEUR, ou Mélanges de philosophie et de spiritualisme, d'observations, d'aspirations et de déceptions. 2 vol. in-18. 1860..... 10 fr.

LETTRES ODIQUES MAGNÉTIQUES du chevalier de Reichenbach, traduites de l'allemand, suivies des appréciations de l'auteur des *Arcanes*. 1 vol. in-12. 1853..... 1 fr. 50 c.

ABRÉGÉ DU TRAITÉ DES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER, d'Emmanuel Swedenborg, publié et annoté par L.-A. Cahagnet. 1 fort vol. in-18. 1855..... 3 fr. 50 c.

Magnétisme.

ENCYCLOPÉDIE

MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE,

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE FAITS PSYCHOLOGIQUES, MAGIE MAGNÉTIQUE, SWEDENBORGIANISME, NÉCROMANCIE, MAGIE CÉLESTE, ETC.

PAR L.-A. CAHAGNET,

Auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*, etc., etc.

TOME 6e.

CHEZ L'AUTEUR,

PORTE SAINT-GERMAIN, ROUTE DE BEZONS, A ARGENTEUIL,

ET CHEZ GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE.

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, A PARIS.

1861

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

moi. Je suis venu à vous vous apporter cette bonne nouvelle que vous avez encaissée dans votre domaine en me laissant à la porte ignorer votre satisfaction. Allez, je vous le répète en vérité, vous vous repentirez un jour de m'avoir laissé sans prendre soin des chaussures que j'ai usées pour vous. Les routes éternelles que vous parcourez en ces temps là vous apprendront ce qu'elles imposent de fatigues et d'isolement. Je vous l'ai déjà dit, je ne vous ai demandé rien pour moi, que d'occuper mon intelligence PRO DEO à professer des études, qui, dites-vous, sont les plus dignes de la terre et à les faire parvenir aux frères qui sont aussi éloignés d'elles que vous l'étiez vous-même lorsque je suis venu à vous. Qu'il en soit fait selon leurs mérites et le nôtre à tous.

Ayant appris ultérieurement que M. Louis Veuillot avait fait paraître un ouvrage sous le titre *les libres Penseurs*, j'ai cru devoir modifier celui annoncé dans la précédente livraison, ainsi qui suit : *Méditations d'un penseur*, ne voulant avoir aucune parenté avec la réputation toute dévotieuse dont l'auteur précité jouit, et ayant réfléchi en plus que le mot libre penseur était bien hardi à dire à un homme qui est très-loin de penser selon ses vœux.

Cet ouvrage est sous presse, grâce à l'empressement que quelques étudiants ont mis à souscrire

généreusement en sa faveur; aussi pensé-je qu'ils en seront doublement récompensés, tant dans le bien qu'ils m'aident à faire en cette circonstance à la cause que je défends, que dans le plaisir qu'ils éprouveront, *je le pense*, dans l'étude du groupe d'observations et de démonstrations spirituelles que contient cet ouvrage.

Alp. Cahagnet.

ENCYCLOPÉDIE

MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE.

APPARITION DE L'ESPRIT CAZOTTE.

9 mars 1860.

Depuis longtemps je désirais prier ce bon Esprit d'apparaître à Adèle, afin de le questionner sur différents points des ouvrages mystiques qu'il a publiés ; trouvant Adèle disposée à faire cette étude, j'en profite et je la conduis ainsi qui suit :

D. Veux-tu avoir l'obligeance de demander l'esprit Cazotte, et m'en donner le signalement, que je ne saurais contrôler vu que je n'ai aucune notion à cet égard, mais qu'à l'occasion je serai bien aise de vérifier ?

R. Voici Cazotte.

D. Demande à cet esprit s'il est bien l'esprit de Cazotte, auteur d'un ouvrage ayant pour titre le *Diable amoureux* ?

R. Oui, c'est bien moi, répond-il. Est-ce que cet ouvrage existe toujours, reprend il ?

D. Oui, vu qu'on l'a réimprimé à plusieurs re-

prises. Sois assez bonne pour me donner le signalement de l'esprit présent ?

R. Cet homme me paraît être âgé de soixante et quelques années, cheveux blancs et roulés en boudin tout autour de la tête, front très-découvert, bombé et large, yeux gris, vifs, et ombragés par l'os sourcillière, les sourcils sont peu fournis, mais ils sont arqués en forme de plis sur l'œil ; nez bien proportionné, bouche ordinaire, lèvres fortes, menton rond, ensemble de physionomie large et colorée, taille élevée, corpulence fortement proportionnée.

Habit à collet droit, à larges basques et gros boutons, manches extrêmement larges, drap couleur marron, cravate blanche, culotte courte, couleur gros vert, souliers à boucles, jambe forte, mollet embompoint. Cet homme doit être mort d'un coup de sang, car je ne le vois pas mourir de maladie.

D. Veux-tu lui demander s'il se souvient d'avoir écrit un ouvrage ayant pour titre le *Diable amoureux* ?

R. Oui ; je viens de vous demander si cet ouvrage existait encore.

D. C'est vrai, que pensez-vous des vues spiritualistes de cet ouvrage ?

R. Je suis à même de les apprécier; sauf erreur je les maintiens.

D. Est-ce que vous croyez possible la réalisation du rôle du Diable amoureux, tel vous le dépeignez dans cet ouvrage ?

R. Possible, oui, mais très-rarement, très-rarement; si cette faculté tombait dans le domaine de la liberté humaine, l'harmonie de la création en serait troublée et la puissance de Dieu serait entravée ; cela peut se voir, mais, je vous le répète, *très-rarement.*

D. Vous souvenez-vous également d'avoir laissé des manuscrits traitant de matières spirituelles, manuscrits auxquels on a donné le titre d'*œuvres posthumes* de Cazotte ?

R. Oui, j'ai laissé beaucoup de manuscrits traitant de ces choses, mais dans ces manuscrits résident des erreurs en grand nombre. J'ai cru converser avec les Esprits qui y sont cités, mais j'ai pu être induit en erreur par des Esprits malveillants qui produisent des images trompeuses.

D. Dans cet ouvrage, vous dites que vous aviez la puissance de sortir en Esprit de votre corps, comme une épée de son fourreau, et qu'ainsi, le corps spirituel à demi sorti du corps matériel, qu'il vous était facile de voir tout le mécanisme du monde des causes et de converser librement avec les Esprits dépouillés des liens matériels ?

R. Je croyais bien être ainsi sorti de mon corps, mais cet état était en tout semblable au vôtre (fait

R. Je persiste, hors les erreurs que j'ai pu commettre involontairement.

D. Je vous remercie pour aujourd'hui de cette obligeante déclaration.

Observation. — Cette déclaration se rapporte trop aux révélations contenues *Méditations d'un penseur*, tome 2e, article l'*Ange et l'Homme terrestre*, pour ne pas trouver sa place ici. Nous renvoyons nos lecteurs à l'article précité.

Alp. Cahagnet.

APPARITION NON ÉVOQUÉE.

A Monsieur Cahagnet.

Monsieur et frère en Dieu,

Je vous envoie, suivant votre désir, le récit fidèle de la narration verbale que je vous fis, ainsi qu'à nos frères, dans la séance du 3 juin chez vous.

Averti par une lettre de ma bonne mère, que ma petite fille depuis deux jours était malade et qu'elle refusa de prendre des aliments, je fus fortement inquiété, une sorte de pressentiment, m'engagea à aller la voir de suite ; je me rappelais trop le désespoir de n'avoir pu sauver ma femme à une autre époque, faute de remèdes connus. Main-

tenant, me dis-je, puisque j'ai vu la puissance du magnétisme, je lutterai de toute ma force contre cette mort, qu'antérieurement, dans mes moments de rage, j'ai tant désiré combattre corps à corps.

J'arrivai ; en entendant cette toux aigre sortir de la faible poitrine de mon enfant, toux qui m'en rappelait une autre malheureusement semblable, je fus convaincu que ma fille serait emportée de la même maladie que sa mère !

En entendant cette toux lugubre, je me préparai à la magnétiser avec une grande force de volonté ; je commençai avec douceur, douceur qui doubla en peu d'instant, parce qu'elle puisait sa force dans mon appréhension. Après une nuit de magnétisation, le lendemain une faible lueur d'espérance vint ranimer nos visages, et l'assentiment du médecin nous donnait bon espoir ; mais toujours même toux et même engorgement ; enfin, le soir ce fut encore la même chose, et la nuit pire.

Dans ces moments d'anxiété, où de la mort à la vie passait ma pauvre fille, agenouillés près de l'enfant, nous prions Dieu de nous accorder sa vie, ou de la faire succomber avec moins de souffrance.

Dans un de ces moments, ma mère descendit pour ne pas faire couler mes larmes par les siennes. Remontant au bout d'un quart d'heure environ, elle me dit : tous nos efforts seront inutiles, j'en

ai la conviction, car je viens d'entendre à mes côtés une voix chérie et très-connue qui m'a dit : ne pleurez plus bonne maman, réjouissez-vous au contraire, car ma fille n'a plus que de courts instants à souffrir, et puis moi je suis seule, et vous, il vous en reste chacun un. A la suite de ces paroles, ma mère vit disparaître une forme humaine vêtue de noir, et coiffée en cheveux. Plusieurs fois ensuite, dans nos moments d'espoir, quand réunis autour du berceau, nous nous interrogions du regard avec anxiété, ma mère sentait une pression sur les épaules, et me disait : je sens sa mère qui s'appuie sur moi ; nous étions persuadés par ces marques de présence, que l'esprit de ma femme veillait constamment au chevet de sa chère fille, qu'elle aimait tant ici-bas ! Malgré que quelquefois la vie semblait revenir à la surface de ce pauvre petit corps, sous ce fluide qui s'échappait par jets enflammés et couleur d'azur de mes doigts, fluide qu'à une faible lueur j'apercevais distinctement, ma mère ne partagea jamais ma confiance et ses pressentiments ne tardèrent pas à se réaliser.

Nous nous jetions tour à tour sur un lit ; cette nuit-là ma mère voulut rester sans prendre de sommeil et veiller ; j'étais endormi, vaincu je ne sais positivement par quoi ; le sommeil me dira-t-on ! non, je n'étais pas épuisé, il devait y avoir autre chose que je suppose mais que je voudrais mieux

connaître. Réveillé quelques minutes avant que ma fille n'eut quitté la vie matérielle, je la vis s'éteindre. Une chose étrange pour tout autre que pour nous, c'est que mon père sentit (étant endormi environ 2 heures avant qu'elle mourut) une pression sur la tête qui le réveilla ; il crut par là que l'enfant était mort, mais elle ne l'était pas encore; une deuxième fois étant prêt de s'assoupir à nouveau, il vit distinctement une tourterelle qui roucoulait autour de lui, et qui s'envolait dans un arbre; un renard qui guettait cette proie et à qui mon père, dans son songe, tortilla le cou ; de là il augura que ma fille était morte et vint s'en informer, ce qui était vrai.

Je demande à M. Cahagnet l'explication de ce songe allégorique.

J'arrive au plus sublime ! — Sur la tombe de la mère, dans laquelle on allait déposer l'enfant, ma femme apparut tenant dans ses bras sa fille, le visage resplendissait d'une indicible joie en regardant son enfant bien-aimé, qui à son tour semblait la caresser également et lui sourire. Cette apparition fût visible pour ma mère et pour mon père pendant cinq minutes environ, mais ils la virent tous les deux sous des costumes différents ; mon père lui vit une robe blanche semée de muguets, robe qu'elle portait sur la terre dans l'été ; ma mère lui vit une robe noire et coiffée en cheveux ;

le costume de la petite fille fut le même pour les deux voyants, costume qui était celui de l'ensevelissement, bonnet blanc et vêtement de même couleur.

Que ceux qui liront ces faits veuillent bien croire à leur véracité et à la bonne foi de personnes qui sont loin de vouloir en imposer à leurs frères, personnes qui voient ainsi très-souvent des choses inexplicables pour elles, mais qui n'en sont pas moins vraies et assez puissantes pour exciter leur sanglots.

Que notre bon frère daigne m'expliquer ce fait ; est-ce de la volonté de l'esprit apparaissant qui fait que les uns voient ce que les autres ne peuvent voir; mais pourquoi ne le verrai-je pas comme lui ? On m'objectera qu'étant plus sensible, cela me ferait du mal ; il doit y avoir une autre cause dans cela, à ce que je puis croire ; heureusement que je puis me tromper.

Si c'est par un grand effort d'amour qu'on peut voir les esprits, comme j'ai cru le saisir dans l'entretien que j'ai eu à ce sujet avec vous, je devrais voir comme tous, j'aime autant ma femme et ma fille que mes parents peuvent l'aimer ; vous allez me dire que c'est la volonté d'un pouvoir occulte, peut-être en vue d'autres fins ; je ne le nie pas, car je me suis longtemps demandé si je voyais, si je croirais aussi bien que par le raisonnement ? Cela ne servirait cependant qu'à certifier le dernier, mais

ces puissances ne sont pas, je le crois, soumises à nos caprices.

Ne croyez-vous pas plutôt que c'est dans l'organisation matérielle de l'individu que réside la cause de cette faculté de voir, ou serait-ce par le pouvoir occulte, d'une grande sensibilité du sujet impressionné qui verrait ainsi les choses de ses désirs ! Je me fatigue à chercher, et ne trouver rien de satisfaisant. Un mot, un seul mot de vous pourrait m'éclairer sur cette question, je l'attendrai avec espoir et patience sachant que vous devez être encombré de toutes sortes de demandes semblables, demandes qui sont plus ou moins ardues.

Recevez, notre cher frère en Dieu, ma poignée de main cordiale, que j'aimerai toujours dire reconnaissante. LECOMTE.

Paris, 7 juin 1860.

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

A Monsieur Lecomte,

CONDUCTEUR DE TRAVAUX.

Argenteuil, 25 août 1860.

Cher Monsieur et estimable frère en Dieu,

Je vois par le contenu de votre dernière, que la profonde douleur dans laquelle vous a plongé

la perte de votre femme réagit sur l'ordre de vos pensées, pensées que vous réussissez, par ce fait, à bien moins classer que les matériaux de vos constructions matérielles, pour bâtir le monument de votre satisfaction. Je me mets à votre place : vous vous trouvez vis-à-vis de pièces équerries et numérotées par la main du grand Architecte; ces pièces vous semblent être autrement taillées et collationnées que celles de nos pauvres bâtisses en moëllons; vous ne vous y reconnaissez plus. Ce n'est qu'une question de temps, de réflexion et de persévérance qu'il vous faut admettre dans la recherche, l'appréciation et le classement de ces matériaux d'outre-tombe. Vous en possédez déjà suffisamment pour construire un monument capable de contenir toutes les académies de notre globe et toutes les solutions enviées par l'esprit humain. Tâchez de vous en contenter; pour cela faire, prenons le premier venu. Cinq planches nous tombent sous la main, planches qui, à l'aide de quelques vis, contiennent l'être de vos plus douces affections, l'amie de votre cœur, la mère de vos chers enfants! Déposée sous quelques pieds de terre, elle me fait l'effet de toute graine du règne végétal ou de tout germe du règne animal, à la seule différence que le germe animal se dépose dans quelque centimètres de menstrues, recouvert d'épiderme. Nous occupant si peu, d'où vient, que fait

que fera ce germe, il n'en fait pas moins ce qu'il doit faire. Il en est de même de notre expédition pour des lieux et une existence ultérieurs : les adieux qui nous touchent dans ces départs produisent à notre cœur des sensations tout autres que celles du placement et de l'éclosion de ce germe; mais, enfin, les unes comme les autres ont leur temps de vibration, dont le presque oubli est forcément un des résultats momentanés. Nous sommes aussi inquiets, dans ce cas, de savoir qui offrira des langes et le sein à ce nouveau-né au monde spirituel, que nous nous en inquiétâmes lorsqu'il lui fallut des langes et un sein matériels. Si l'un et l'autre se sont trouvés, pourquoi l'un et l'autre ne se trouveraient-ils pas? Celui qui a créé des globes aux pensées aromales, serait-il à court de moyens de placer et d'entretenir les objets de son œuvre? Méthodique, mathématicien, classificateur et conservateur hors ligne, il ne peut répondre à nos désirs insatiables de transfusion ; il ne peut, selon les vœux de nos études scientifiques, nous faire distiller et rectifier les rayons de sa divine lumière, pour faire de nous des dieux, moins contents, peut-être, des dépendances qui nous écherraient dans une telle occurrence, que de celles qui nous pèsent tant sur la terre.

Tout ce qui constituait, disons-nous, l'habit, le vêtement matériels de l'âme ou du moi que vous

avez connu et aimé, a bien été déposé dans un des menstrues de la nature; cet habit devra ne plus y être dans quelques années, — si je ne me trompe, — dans les mêmes conditions de matière et de forme qu'il y est entré. Où sera-t-il? Est-ce lui qui sera sorti de ce lieu, ou l'en aura-t-on fait sortir? Je ne le sais; mais j'affirme que cent autres dépôts semblables faits dans la suite des temps dans le même trou ne s'y trouveront pas davantage, et que ce trou n'en possédera pas un millimètre en plus de contenant. Nous n'avons pas vu sortir de son sein cette compagnie de corps qu'il contenait, mais ils en sont sortis. Notre œil est pris là en défaut de puissance, et est forcé de demander à son professeur intime, la *raison*, que sont devenus ces corps? la raison lui répond : ils sont allés ailleurs. Mais, pour aller ailleurs, objecte-t-il, il faut posséder des moyens de locomotion, des moyens d'appréciation, des moyens de classement et de conservation?... La raison ne sait que répondre. Ces moyens, assurément, existent dans le point ou dans le tout; mais ils existent. Un tout qui existe, qui classe et qui conserve, existe dans toutes ses parties, ou à force de n'absorber que ce qui n'existe pas, il n'aurait aucune existence lui-même. Un point également qui existe n'est pas un point sans existence, et une existence, c'est la vie, la pensée, le mouvement, la combinaison, enfin ce qui est.

Il résulte que les corps, ou vêtements matériels, tout éthérisés qu'ils paraissent être par la tamisation éternelle du grand laboratoire, existent, et qu'ils sont dans une même condition de préparation à une existence nouvelle qu'ils ont été avant d'avoir concouru à former celle qui les a faits ce qu'ils ont été. Si, en premier lieu, il n'ont pu être ce qu'ils ont été que par le secours et l'attrait d'un germe, par conséquent de moyens pensant comme eux, ils doivent tenter de vibrer d'une autre manière autour de ce même germe de leur choix, qui, comme eux, est passé dans son primitif état, état, état que nous ne pouvons voir dans ce qu'il est, dans l'homme, qui contient ainsi les germes d'une nation, mais que nous sommes forcés d'admettre, puisque la nation en certifie ultérieurement l'existence. Si je n'ai pas embrouillé la question, nous voici vis-à-vis un monde réel que nous ne pouvons voir ni palper, mais un monde qui existe bien à la porte du vestiaire où il doit prendre un habit, *peut-être* de son choix ; nous voici devant tout un personnel théâtral qui étudie, guette, vise au coup de scène, et tend déjà toutes ses forces vers les lieux de ses évolutions.

De temps à autre, ces acteurs passés ou futurs peuvent, à l'exemple d'un soldat dont un chef lève la consigne, converser au-delà de ces citadelles divinico-terrestres, et rentrer au plus tôt, à l'heure

n'est qu'une pensée coordonnatrice. Cette faculté que j'accorde à l'âme est soumise et dépendante cependant de la manière de voir, de grouper et d'admettre les choses terrestrement; je crois que les esprits dégagés du vestiaire terrestre, ont plus que nous la faculté de ces créations allégoriques, tant pour stimuler nos recherches à leur égard, que pour conserver sur nous une suprématie de faculté d'être. Je ne veux pas priver certains êtres encore dépendant du vestiaire terrestre de posséder cette faculté, mais elle se réduit à un petit nombre. Il est plus facile de permettre à un lucide de voir un ensemble de pensées comme nous avons l'habitude de les grouper, que de les grouper allégoriquement comme les esprits le font. Reportez-vous à tout ce que j'ai écrit sur cette matière, et vous ne douterez pas plus de la bonté des yeux de vos parents pour voir des choses réelles du monde spirituel que de leur justesse pour voir les choses de leurs conceptions.

Vous voyez donc, par ces études très-compliquées, que plus elles s'étendent en incompréhensibilité, plus elles acquièrent d'existence et de vrai aux yeux du penseur persévérant qui les étudie avec autant de calme que de peu d'exigence.

Voir un esprit et causer avec lui est moins concluant pour moi que de raisonner toutes les possibilités de son existence. Ce n'est pas dans mon

cabinet *nécromantique* où je satisfais mieux les exigeances de ma raison, c'est dans l'observation de l'exister divisé de la nature, c'est dans les immenses combinaisons et relations de ses productions, c'est enfin dans son esprit méthodique de vie que je vois et que je sais ce que je désire voir et ce que je désire savoir.

Regardez un peu plus, de temps à autre, le ciel ainsi que la terre; dans le vide de ces deux extrémités de l'optique humain, il y a place pour une éternité d'observation, d'admiration et d'espoirs consolants.

Tout à vous de cœur,

Alp. Cahagnet.

CORRESPONDANCE.—BIBLIOGRAPHIE

Angers, 8 juin 1860.

Mon cher Monsieur,

Il y a longtemps que je désire vous envoyer quelques articles pour votre *Encyclopédie magnétique spiritualiste*, mais j'ai été forcé de combattre ce désir par l'excès de mes travaux, lectures de plusieurs ouvrages reçus d'Amérique et d'An-

gleterre et des journaux spiritualistes de ces pays, auxquels je suis abonné, et enfin par mes nombreuses correspondances, toujours dans l'intérêt du spiritualisme, tant à Paris qu'en province. J'aurais pu, il y a 3 jours, laisser tous mes travaux terrestres pour ne m'occuper que de ceux d'en haut, car j'ai été frappé d'une apoplexie foudroyante nerveuse. On m'a ramassé dans la rue. Un autre que moi, mais matérialiste ou chargé de crimes, aurait dit en avoir été quitte pour la *peur*. Quant à moi, la mort me paraîtra toujours un jour de fête; voilà l'effet que produit le spiritualisme bien connu. Toutefois, par précaution, j'ai exprimé chez moi le désir que, dans le cas de mon décès avant le vôtre, vous en soyez averti, et je tacherais de vous donner toute satisfaction si vous désiriez m'évoquer.

APPARITION D'UN MENDIANT, — *The night side of nature*, page 288. — « Le docteur Kerner rapporte l'histoire suivante, qu'il dit lui avoir été apprise par la plus respectable autorité. Agnès B...., ayant alors 18 ans, était domestique dans une petite auberge à Undenheim. Ses maîtres, âgés, se couchaient habituellement à 8 heures, tandis qu'elle et le valet devaient veiller jusqu'à 10 heures et aller ensuite au lit. Un soir que le maître de la maison était devant sa porte, un men-

diant vint lui demander la charité du coucher pour la nuit. Le maître refusa et lui conseilla d'aller chercher le repos nocturne dans le village, et cet homme se retira.

« A son heure ordinaire le vieillard alla se coucher et les deux serviteurs se disposaient à en faire autant, lorsque le mendiant vint près d'eux renouveler sa demande de passer la nuit dans la maison, n'ayant pas été accueilli dans le village. Les domestiques refusèrent d'abord, n'étant pas autorisés à satisfaire à ses désirs ; cependant ils finirent par lui donner une place dans la grange, à condition qu'il partirait le matin aussitôt qu'il serait appelé. Ils se levèrent à 3 heures, et lorsque le valet entra dans la grange, il fut consterné de l'y trouver mort. Fort inquiets de ce qu'allait dire leur maître, ils convinrent que l'un d'entre eux transporterait cet homme dans un fossé du voisinage, où l'on croirait qu'il serait mort naturellement. Ce cadavre, découvert, fut inhumé, et ils se crurent tirés de cet embarras ; mais la nuit suivante cette jeune fille fut éveillée par ce MENDIANT qu'elle vit DEBOUT au pied de son LIT : il la FIXA et se retira par la porte. « J'étais heureuse, dit-elle, de voir poindre le jour, et j'étais à peine sortie de ma chambre que je vis le garçon venir à moi, PALE et TREMBLANT, et avant que j'eusse pu lui dire un mot de ce que j'avais vu, il me dit que

le MENDIANT lui était APPARU dans sa chambre pendant la nuit, l'avait regardé FIXEMENT et s'était retiré. Il dit que cet homme était habillé comme quand nous l'avons vu, mais qu'il était plus NOIR, ce que j'avais REMARQUÉ, en effet. »

« Effrayés d'encourir le blâme, ils ne parlèrent de rien à personne, quoiqu'ils eussent, *chaque nuit*, le spectacle de cette APPARITION, et qu'ils reconnussent qu'ils ne l'évitaient pas en changeant de chambre. Mais l'effet de cette persécution, produit sur chacun d'eux, devint si visible qu'il éveilla la curiosité des habitants du village, et la mère du domestique alla prier le pasteur de tâcher de découvrir ce qui préoccupait son fils. Ce ministre lui lui proposa un entretien avec le père Joseph, du couvent des Franciscains, qui lui dit que le défunt ne pouvait lui faire aucun mal, et l'engagea à demander à ce trépassé ce qu'il voulait. Le valet le fit, et il lui fut répondu : « Vous êtes de bons enfants, mais moi je suis un esprit du mal. Dans la grange, sous la paille, vous trouverez mon argent qui est pour vous. » Le domestique trouva, en effet, de l'*argent* dans un vieux bas, caché sous la *paille;* mais ils eurent de la répugnance pour cet argent, et prirent en affection ce père Joseph, qui leur proposa d'en faire 3 parts, l'une pour son COUVENT, la seconde pour l'église réformée du village, la troisième pour celle à laquelle eux-mêmes

appartenaient, du rit luthérien. De ce moment ils ne furent plus troublés. » (On voit que les franciscains et les églises du culte réformé ont eu moins de répugnance que les domestiques pour l'argent d'un vagabond, peut-être un bandit, et aucune pensée d'en donner aux pauvres.)

APPARITION, — p. 79 du même ouvrage. — « Sir Thomas Wilkins, curé de Warblington, dans le Hampshire, écrit que lui et plusieurs personnes ont vu une APPARITION dans le presbytère; il tâta cette apparition et ne sentit rien jusqu'au mur, quoique l'objet lumineux fut toujours à la même place dans la même chambre. Le curé dit que, s'il y a des lueurs qui sont fixes sur les fosses mortuaires comme émanations des corps, il y en a aussi qui se déplacent et vont partout. L'apparence que vit le curé *sortit de la cure, traversa la route*, entra dans un *bois, monta* un *coteau* et disparut à la *porte* d'une *ferme*, puis elle parut sortir de la *maison*, accompagnée d'un *autre esprit* et le dépassa. Ils vinrent tous deux au point d'où le premier était parti et y disparurent. Ce pasteur mit une marque au lieu de la disparition, sur la fosse d'inhumation, pour la reconnaître parmi les autres, et le lendemain il demanda au fossoyeur quel individu avait été déposé là. Cet homme dit que le mort avait appartenu à une famille qui vi-

vait en *haut* de la *colline*, indiquant la maison où la lumière s'était *arrêtée*, celle de M. D.., mais qu'il y avait *très-longtemps* que quelqu'un avait été enterré à cet endroit.

Le ministre apprit dans la journée qu'un enfant de cette famille avait *succombé la veille*. Il est présumable que c'est son esprit qui accompagnait celui qui avait fait apparition dans le presbytère.

SONGE. Avis de décès, — même ouvrage, p. 71. — « Un secrétaire très-estimé mourut chez M. Von N... Environ huit semaines après, M. N... étant malade, sa fille rêva qu'on sonnait à la porte de la maison, et qu'en y regardant, elle vit le *secrétaire* à cette porte. L'ayant reçu et lui ayant demandé pourquoi il était venu, il répondit : « pour chercher quelqu'un. » Inquiète pour son père elle dit : « Je pense que ce n'est pas mon père. » Il fit de la tête un signe *négatif* et passa dans le réfectoire où il disparut. Le frère de cette dame étant venu voir ses parents, coucha dans cette chambre où il fut malade et *mourut*.

Agréez, mon cher monsieur, mes salutations cordiales.

SALQUES.

LE SOMNAMBULE ILLION

DIT BRETON.

GUÉRISON MAGNÉTIQUE, SOMNAMBULISME,

VUES A DISTANCE, APPARITIONS, ETC.

Vers le 15 octobre 1857, une maison, dans Argenteuil, s'était élevée majestueusement du sol jusqu'au deuxième étage, sous les ordres de M. Caillé, entrepreneur de maçonneries; les échaffaudages encombraient la ruelle où cet être nouveau avait pris naissance, et les voitures, qui jamais ne s'y croisent, mais qui s'y suivent au pas, ne pouvaient y passer. Une d'elles s'y est engagée : le charretier la conduit depuis trente années, ce qui est dire qu'il sait la conduire, mais contre la force il n'y a pas de résistance, dit-on; par conséquent, si un chameau ne peut passer par le trou d'une aiguille, une large charrette ne peut passer par un endroit trop étroit. Le coup d'œil du charretier le trompe; un garçon maçon s'en aperçoit de l'échaffaudage de l'entablement, et veut éviter le bris d'une échelle qui barre le passage : il la soulève de terre; mais le moyeu de la roue s'emmanche dans les échelons, et entraîne l'échelle ainsi que le pauvre jeune homme qui l'a soulevée. La chûte

est terrible : ce malheureux tombe debout, et est renvoyé, sur le côté gauche, contre une muraille qui, à son tour, le jette à terre, où ses camarades le ramassent sans connaissance. Un médecin passe sur les lieux, visite le blessé, lui remet une épaule, et ne sait quoi prononcer sur un homme dans un si fâcheux état. On le conduit à l'hospice; là il revient à lui pour être témoin de sa triste position : le pied gauche est démis ou broyé, le médecin ne peut prononcer, tellement l'enflure est considérable. La tête, en un instant, est dans le même état, et d'une nuance violacée à faire croire à un épanchement sanguin. La poitrine paraît être assez engagée pour ne pas permettre les fonctions de la parole. A la première que peut articuler cet homme, il s'écrie, en montrant un lit près de lui : c'est là qu'elle est morte! c'est là que je mourrai.... Illion (c'est le nom du blessé) a subi déjà un veuvage, et est remarié, depuis à peine une année, à une jeune orpheline, qui, directement, est employée chez nous en qualité de femme de ménage. Il ne fut avec sa première femme que dix-huit mois, étant tombée malade dès les premiers mois de leur mariage, et spiritualisée phthisique à l'hospice d'Argenteuil.

Sa deuxième femme est enceinte, prête d'accoucher. Illion travaille pour le même patron depuis quatorze ans, et est on ne peut mieux considéré

par ses camarades. C'est à qui va le voir, le consoler, et lui donner des marques de généreuse amitié. Sa position n'est pas heureuse; on ne sait, après quelques jours d'études médicales, si cet homme pourra un jour continuer son état. Des troubles très-graves dans la tête font craindre un instant pour ses jours; la cheville et l'articulation du pied sont dans le pire état possible. Le nuage des douleurs terrestres s'est appesanti sur ce jeune couple. Je console de mon mieux la femme, les amis consolent le mari. Six semaines se passent ainsi; le blessé se sent assez fort pour demander sa sortie d'un lieu qui ne lui plaît que tout juste: il croit avancer sa guérison dans sa maison.

La jambe est condamnée à espérer tout du temps, l'épaule à ne jamais fonctionner comme par le passé. Un habile praticien en ce genre est consulté par Illion. Ce praticien lui remet l'épaule à nouveau, épaule qui avait été démise une deuxième fois en le déshabillant à l'hospice, accident qu'on n'avait pas aperçu. Notre blessé va se faire panser par ce savant médecin pendant quelques temps, et ne trouve aucune amélioration à sa position: le désespoir entre dans son cœur, gagne la tête, et le jette dans un marasme que la jeune épouse ne peut éloigner, tant par ses encouragements que par son intéressante position, car elle espère de jour en jour lui offrir un gage de son tendre amour.

Hélas! en quel moment va arriver ce gage, qui, dans toute autre circonstance, réjouirait leur cœur, et qui, dans ce jour, pourrait les attrister. Tous les jours la femme d'Illion me conte ses peines; son mari fait prendre des bains de sang à son pied et graisse son épaule d'une pommade fortifiante : le progrès, loin de se montrer, fait présumer, au contraire, un surcroît de trouble : la jambe est démesurément enflée, et la main ne peut soulever quoique ce soit. Comme je ne veux pas passer pour un guérisseur ou un sorcier aux yeux des bons habitants du pays, et en plus, que depuis longtemps ma santé m'a fait cesser tout traitement magnétique un peu long, je ne m'empresse pas de faire mes offres de services à ces jeunes gens; cependant, poussé par une force qui m'est inconnue, je prie cette femme de dire à son mari de venir me voir, s'il peut marcher jusqu'à ma demeure, ou sans cela je me rendrai à la sienne. Le lendemain, je vois arriver mon malade, appuyé sur une béquille, dont le secours lui est indispensable; son visage porte une empreinte de tristesse, et fait pressager quelque maladie prête à prendre son billet de logement dans ce petit hôtel si rudement éprouvé. J'entre en matière avec Illion, sans, bien entendu, lui faire un cours de magnétisme, cours auquel il n'aurait rien compris, vu l'état de son intelligence présentement, et celui de son ins-

truction. Je parle frictions avec une bonne graisse; il accepte de bon cœur, et je me mets à l'œuvre au moyen d'un peu de saindoux, dont je lui graisse le pied. Le pauvre homme ne voit que la graisse, quand, moi, je ne vois que magnétisme avec massage. Après trente minutes d'une telle manipulation, Illion peut faire le tour de ma chambre sans béquilles et plus de deux cents pas dehors. Le lendemain, il accuse avoir dormi six heures, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps; il a pu également souffrir son drap sur son pied, ce qui lui était impossible avant ce jour. Nous faisons une deuxième séance, qui produit le même bien. Le lendemain, le malade peut ployer son jarret en équerre et se mettre à genoux, ce qu'il ne pouvait faire. Une troisième séance produit de l'espoir, chasse le marasme; Illion reprend avec plus d'amour sa prise de tabac, n'a plus d'enflure au pied, articule bien le cou-de-pied, le jarret et la cuisse; encore quelques séances semblables, et il sera guéri. Je ne veux entreprendre l'épaule qu'après la guérison de la jambe, car je sais qu'il s'y est formé un callu pendant les six semaines qu'elle a été démise, et ma foi n'est pas aussi grande envers elle que envers la jambe. A une quatrième séance, le malade accuse que son bras, auquel nous ne touchons pas, a repris tellement de la force, qu'il peut lever un sceau d'eau. A chaque fois que je touche cet

homme, je vois ses paupières excessivement agitées ; il prend force prises, et ne peut, à la fin, réussir à les tenir ouvertes. Je m'occupe peu de ce phénomène, je suis tout absorbé par le désir de sauver au moins un membre sur deux à ce pauvre homme, qui n'en a pas assez de quatre. Le troisième jour, sa femme était accouchée d'une petite fille. Illion n'a pas de fortune, n'a pas de famille, et peu d'amis utiles dans une telle circonstance. Il fallut qu'il allât et vînt ; il fut deux nuits sans se déshabiller. Je redoutais quelque recrudescence, et je le magnétisai en conséquence ; mais le mieux continua *quand même*. L'inflammation ne reparut pas à la jambe. Un jour je hasarde mon regard vers la région du cœur. Illion, qui s'est endormi comme d'habitude, redresse le haut du corps, et paraît gêné dans sa respiration. Je lui en demande la cause, il me répond qu'il se trouve très-bien. Il ne peut ouvrir ses yeux, il est en somnambulisme. Je lui demande si je lui fais du bien, il me répond que j'ai bien travaillé, et que son pied est presque guéri.

D. Vous voyez donc votre pied ?

R. Certainement, il était pire qu'il est ; mais l'intérieur n'est pas encore dans un parfait état.

D. Y a-t-il quelques nerfs, quelque tendon ou quelques os d'offensés ?

R. Tout ça est bien, le gros nerf de derrière (le

tendon d'Achille, je le suppose) est mieux, mais il a été fortement secoué ; les os des chevilles ont frotté les uns sur les autres et ont écrasé bien des choses.

D. Sont-ils endommagés, écaillés ou cassés ?

R. Non, mais il leur faut le temps de se remettre.

D. Voyez-vous également votre épaule ?

R. Oui, mais il y a de l'ouvrage à faire, elle n'est pas remise.

D. Comment cela, M. A... vous l'a pourtant bien remise ?

R. Oh ! oui, c'est un homme adroit, un bon médecin ; mais il ne pouvait pas la faire rentrer dans son emboîture, par les obstacles que je vois.

D. Quels sont ces obstacles ?

R. Je ne sais quoi vous dire; il y a tant de choses dans une épaule; c'est si plein de nerfs ou de liens, tout ça a été tiré, dérangé, tout ça n'a pas été remis en place et est resté privé de mouvement, c'est tout endormi ; imaginez-vous voir une mortaise devant laquelle est placée un tenon, mais qui n'est pas emmanché.

D. Que faudra-t-il faire pour l'emmancher, faudra-t-il vous tirer sur le bras ?

R. Oui, mais peu à la fois, vous travaillerez le gros du bras comme vous travaillez ma jambe, et tout rentrera en place.

D. Si je vous donnais de l'eau que j'aurais travaillée, comme je travaille votre jambe, pour en mettre continuellement des compresses dessus, pensez-vous qu'elle vous ferait du bien ?

R. Oh ! oui, plus de bien que la graisse, car je sens que ce qui sort de votre main est souverain, et que les compresses dont vous vous servez apaisent le feu de ma jambe.

Observation. — Je dois faire observer que je magnétise rarement des inflammations de ce genre, sans le faire au moyen de compresses d'eau magnétisée que j'interpose entre mes mains et l'inflammation. Je connais les degrés du bien que je procure à l'assèchement de ces compresses ; puis je continue, par un massage au moyen de saindoux ou d'huile, afin de rendre plus onctueux l'épiderme endolori et desséché par le foyer du mal.

D. Pouvez-vous voir également votre tête, qui a tant souffert ; ne renfermerait-elle pas quelque dépôt en germe ?

R. Ma tête est bien.

D. L'intérieur de votre corps est-il dans le même état ?

R. Oui, tout ça est bien.

Observation. — A la séance suivante, je veux m'assurer de la lucidité d'Illion ; je l'engage à cet effet à me visiter et de me dire comment il me trouve, il me répond : Tout ça c'est bien.

D. Qu'entendez-vous par bien ?

R. Que ça n'est pas malade.

D. Je ne suis cependant pas rassuré sur l'harmonie de mes organes, veuillez procéder ainsi : Comment trouvez-vous ma tête?

R. Bien.

D. Et le poumon?

R. Bien.

D. Bien n'est peut-être pas le mot?

R. Ils ont été malades, le gauche est *frisé* tout autour et beaucoup plus petit que le droit, mais il est bien maintenant.

D. Voyez le cœur?

R. Il est bien.

D. Et le foie?

R. Bien.

D. La rate?

R. Bien.

D. Le rein gauche?

R. Bien.

D. Les voies urinaires?

R. Bien.

D. J'oubliais l'estomac?

R. Il a été bien malade et n'est pas encore en bon état.

D. Comment sont les intestins?

R. Très-fatigués.

D. Vous me trouvez mieux que je me trouve?

R. C'est-à-dire que je vous trouve un homme usé.

D. Vous avez trouvé l'estomac malade, quelle en est la cause ?

R. La fatigue du cerveau; vous pensez trop, vous pensez le jour et la nuit, vous remuez trop de pensées à la fois... vous n'êtes pas philosophe... vous ne faites pas comme nous, quand nous entendons une parole d'un côté elle passe par l'autre ; mais chez vous elle reste, vous pensez à elle, vous pensez trop.

D. Je ne peux m'empêcher de penser ainsi. Lorsque je travaillais comme vous j'étais plus heureux, en ce que je prenais les choses pour ce qu'on les donne; mais aujourd'hui je ne sais qui s'est emparé de moi et me rend esclave de ce genre de penser.

R. S'il n'y avait pas eu chez vous des propensions pour ces choses, elles ne seraient pas plus dans votre tête que dans la mienne, vous avez été de tout temps disposé à beaucoup penser.

D. Vous pouvez avoir raison ; laissons cette question pour une autre. Dans l'état où vous êtes, vous pouvez voir votre petite fille qui vient de naître et me dire un mot sur elle. Je vais l'appeler, dites-moi lorsqu'elle sera présente ?

Désirant étudier quelle serait la principale faculté d'Illion, quoique ce que je venais d'entendre me donnait à penser qu'il pourrait toucher juste les causes des maladies, car cet homme ne me connaissait nul-

lement avant son traitement, et est des plus éloigné de toute étude en ce genre, par son manque d'instruction : il ne sait lire et n'a jamais fréquenté que ses échafaudages. On pourra juger de la naïveté de son esprit par le récit qu'il me faisait lui-même ces jours-ci de son état mental avant d'entrer en rapport avec moi. « Ma femme (me disait-il) est très-gaie et me prodigue tous les soins possibles ; elle cherche continuellement à me faire rire, et me disait l'autre jour de lui dire quelque chose; je ne lui répondis pas, j'étais enseveli dans les pensées que mon triste état m'avait données. Elle fut jusqu'à allumer deux chandelles et les poser sur la table où je me tenais appuyé, elle les approcha si près de mon nez que je lui demandai pourquoi elle allumait ainsi ces deux chandelles ? Cette pauvre femme se mit à rire en me disant : « C'est pour te voir parler. » Mais, lui répondis-je, que veux-tu que je te dise puisque je ne sais rien; je ne sais pas lire, ce qui fait que je n'ai pas d'histoire à te conter; si j'en fais une je mentirai, puisque je l'inventerai ; autant que je me taise. » Je désirais donc, disais-je, connaître la principale spécialité somnambulique de ce sujet, et c'est pourquoi je l'engageai à voir sa petite-fille. Après un instant d'attente, il me dit la voir sur les genoux de sa femme, cette dernière assise auprès du feu, la *dandinant*.

D. Est-ce que votre femme se lève?

R. Elle s'est levée ce matin, mais elle s'est recouchée de suite.

D. Avait-elle sa petite sur les genoux?

R. Oh! non, elle était restée dans le lit.

D. Êtes-vous bien assuré qu'elle soit levée à l'instant même?

R. Je la vois comme je vous vois.

D. Vous me voyez donc?

R. Très-bien.

D. C'est assez pour aujourd'hui, je vais vous réveiller.

Observation. — Lorsque ce lucide fut réveillé, je le priai de s'informer si sa femme s'était levée pendant son absence, sans lui en dire davantage. Le lendemain, il me dit qu'effectivement sa femme s'était levée et que sa garde l'avait surprise auprès du feu dandinant sa petite sur ses genoux, mais qu'elle l'avait fait recoucher de suite. Cette communication me remplit d'espoir et m'engagea de continuer à l'occasion. C'est ce qui arriva le jour suivant, où après lui avoir magnétisé le pied sans qu'il dormit, je lui dis de s'éloigner un peu, afin de mieux apprécier, les yeux clos, les sensations que lui produirait le passage de ma main ; à peine avais-je fait deux passes dans la direction du genou au pied que Illion était en sommeil. Je lui dis alors : Vous vous souvenez

d'avoir bien vu hier ce qui se passait dans votre maison ; je ne me proposais pas de vous endormir aujourd'hui, vu que vous m'avez dit que vous aviez peu de temps et que vous étiez demandé chez M. Caillé, votre patron; mais sacrifions une minute à voir l'épouse de ce monsieur, et dites-moi quand vous la verrez ?

R. Je la vois.

D. Où?

R. Chez elle;

D. Que fait-elle?

R. Elle est assise auprès de sa fenêtre, elle met des semelles à ses chaussons.

D. Demandez lui ce qu'elle a à vous dire, puisqu'elle vous a fait prier de passer chez elle?

R. Elle me dit que c'est pour que je ne paye pas la bière de ma petite fille à Hyacinte, qu'elle la payera elle-même.

D. C'est assez, je vais vous réveiller.

Observation. — Illion n'était pas assez à plaindre sans doute dans sa triste position, il devait ne posséder que quelques jours l'enfant que Dieu lui avait donné ; la veille même, il avait mis cet enfant en terre ! D'après ce qu'il venait de me dire de sa patronne, j'écrivis un petit mot au mari de cette dame, le rassurant à l'avance sur mon indiscrétion qui n'avait d'autre but qu'un moment d'étude, et le priant de m'excuser d'en avoir agi ainsi, je lui

contai ensuite ce que Illion avait vu, le priant de ne pas lui en faire part, vu que je voulais lui taire jusqu'à nouvel ordre son état de somnambulisme, qu'il ait simplement l'obligeance de lui dire ces mots : c'est bien cela, ou cela n'est pas exact. Illion remit la lettre; cette dame, l'ouvrit de suite et se mit à rire en lui disant : oh! te voilà somnambule, eh! bien, mon cher, tu as mal vu, car à l'heure précise dont parle M. Cahagnet, je ne cousais pas de semelles à des chaussons ; je les taillais pour que ma bonne les cousût elle-même ; mais pour la bière de ta petite c'est bien vrai. Illion ne sachant de quoi il s'agissait, et se voyant tourné en ridicule par sa patronne, n'eut rien de plus à cœur que de s'éloigner au plus vite. Dans son sommeil du lendemain, il me dit ce qui s'était passé, en ajoutant, vous m'avez joué un drôle de tour; ils m'ont dit que je suis somnambule; je ne pouvais comprendre qu'est-ce que c'est que d'être somnambule, moi qui ne sais rien du tout en étant réveillé. Je m'excusai envers Illion, en lui disant que j'avais prié qu'on ne l'instruisit pas de cette petite étude, mais que je n'avais pas prévu le contraire.

Toute mon attention est portée vers la guérison de cet homme et non à l'endormir ; je profite donc de son sommeil lorsqu'il se déclare naturellement. Quelques jours après celui précité, Illion entre de

nouveau en somnambulisme, état dans lequel je le questionne ainsi :

D. Vous avez déjà pu voir votre petite fille une fois sur les genoux de votre femme, pourrez-vous voir aujourd'hui où elle est ?

R. Mais, M. Cahagnet, elle est morte.

D. Je le sais, c'est parce que cela est ainsi que je désirerais que vous la vissiez mourir ?

R. Après quelques minutes de silence, Illion me répond, elle vient de mourir ?

D. Comment est-elle morte ?

R. Comme je l'ai vu mourir.

D. Que s'est-il passé à ses derniers moments ?

R. Elle a rendu le dernier soupir, voilà tout.

D. D'où est sorti ce dernier soupir ?

R. De ses lèvres.

D. D'où venait-il ?

R. Du cœur, c'est le cœur que je vois vivre le dernier.

D. Vous ne voyez pas autre chose ?

R. Non, M. Cahagnet.

D. Tout est donc fini pour nous avec ce dernier soupir ?

R. Oh ! mon Dieu oui.

D. Aucune partie de cette petite n'existe maintenant ?

R. Elle est bien morte, allez... Je la vois déjà toute noire.

D. Ce n'est pas ainsi que je voudrais que vous la vissiez, mais plus blanche. Est-ce qu'elle n'avait pas une âme?

R. Tout ça est bien mort.

D. Mais cette âme ne vivait-elle pas avant elle? ne l'avez-vous pas déposée ou appelée dans le sein de votre femme?

R. C'est un germe que j'ai déposé, voilà tout.

D. Est-ce ce germe qui a été assez instruit pour fabriquer ou revêtir un aussi bel habit de chair que celui que vous avez admiré dans celui de votre enfant?

R. Tout ça s'est fait de la nature de la femme, dans elle et d'elle.

D. Il y a des femmes d'une intelligence, *par exemple*, très-restreinte, qui enfantent des génies de premier ordre ; où ces êtres puisent-ils leurs pensées, leur savoir, leurs vastes conceptions ; est-ce également dans la nature de la femme, nature qui semble n'avoir quoi que ce soit de semblable en elle?

R. Non, c'est dans la nature qu'ils puisent ces pensées là.

D. Qu'est la nature?

R. C'est trop fort pour moi, je ne peux vous dire ça.

Observations. — Nous voilà aux prises comme on peut en juger avec des croyances on ne peut

plus matérialistes, en déduirons-nous qu'il n'y a pas d'immortalité, ou pousserons-nous plus loin cette étude? Ce dernier projet, fut celui que nous adoptâmes en continuant ainsi.

D. Avez-vous quelqu'un de mort, dans votre famille, que vous regrettez?

R. J'ai mon père qui est mort voilà un an.

D. Comment se nommait-il?

R. Jacques Illion.

D. Donnez-moi votre main, ne pensez à quoique ce soit qu'à prier Dieu qu'il daigne m'accorder ce que je vais lui demander mentalement... Je saisis la main d'Illion avec force, j'appelle son père avec foi et amour. Je fixe mes yeux avec ardeur sur les paupières du lucide, et ne tarde pas à les voir s'agiter, ses lèvres pâlir et trembler, sa tête s'avancer ainsi que ses bras, puis s'écrier : mon père, mon père !.. Que voulez-vous à votre père!

R. Le voilà.

D. N'est-il pas mort?

R. Non, le voilà.

D. Vous m'avez dit qu'il était mort, et vous savez que vous n'avez pu voir quoique ce soit survivre au dernier soupir de votre enfant, par conséquent ce n'est que l'image de votre père que vous présente le souvenir, comme ce n'a été sans doute que l'image de la mort de votre petite qui s'est offerte à vos yeux?

R. Oh ! ce n'est pas une image, le voilà bien là qui me regarde : c'est bien vous papa, s'écrie ingénuement ce bon jeune homme ? Son père lui répond : oui, mon fils.

D. Demandez lui s'il est mort ?

R. Il me dit : tu vois bien que non.

D. Demandez-lui s'il est plus heureux que sur la terre.

R. Oh ! oui, dit-il.

D. Que fait-il.

R. Je viens te voir, qu'il me dit, oh ! papa vous n'êtes donc pas mort, s'écrie à nouveau ce lucide, que je suis heureux de vous revoir.

D. Demandez à votre père s'il voudrait attendre un instant, pour que vous puissiez le voir lorsque j'aurai rouvert vos yeux afin d'avoir la certitude, dans votre état de veille, que la tombe est la porte d'une nouvelle existence, et non pas la porte du néant comme vous le croyez.

R. Il me dit qu'il veut bien.

D. Qu'elle est votre partie sensible pour ce genre de vision que je puisse la toucher à cet effet, lorsque vous serez réveillé, afin de vous faciliter la vue de votre père.

R. Le cœur.

Observation. — Je change l'ordre de mes questions, et j'attends dix bonnes minutes avant de réveiller Illion. Lorsque ce lucide est habillé et

prêt à me quitter, je lui dis : attendez une seconde, j'ai encore une petite manipulation à vous faire.

Je lui pose la main sur la région du cœur, l'effet ne tarde pas à se manifester. Illion pâlit, comme dans son sommeil, son œil ne peut se détacher d'un point qu'il fixe, je lui demande la cause de cet état, il me dit ce simple mot : c'est papa.

— Eh ! quoi, votre père n'est-il pas mort.

— Oui, mais le voilà.

— Où ?

— Il est là et me regarde.

— En êtes-vous assuré.

— Je le vois comme je vous vois.

— Il n'est donc pas mort.

— Mais non, puisqu'il me fait signe de la tête !..

— Je suis obligé de dégager Illion, et de rompre le charme qui semble paraître le troubler beaucoup, aussi me quitte-t-il après un moment d'explication dans un autre état d'esprit qu'avant cette vision.

Le treizième jour de son traitement, la neuvième magnétisation seulement (n'ayant par les accidents précités pu, venir que ce nombre de fois), Illion a fait une lieue à pied sans le secours de sa béquille, qu'il a laissée, sans envie de la reprendre ; il peut se servir de son bras assez facilement pour tirer un seau d'eau au puits, s'habiller et se déshabiller

sans gène ; encore quelques jours, il ne pensera plus à sa chûte.

Une circonstance toute particulière éloigna Illion de ma maison. Ayant eu à cœur de m'assurer de la bonté de ses vues à distance, je me renseignai auprès de l'épouse de son patron pour savoir si la réponse à la lettre que je lui avais écrite et fait remettre par ce jeune homme était exact ? Quelle fut ma surprise de savoir que la lettre n'avait pas été remise, et que ce que m'avait conté ce lucide était tout mensonge ou suggéré par une pensée qui m'était inconnue. Je me renseignai également auprès de la femme d'Illion, pour vérifier si vraiment elle s'était levée, comme il est dit précédemment, lorsqu'elle était en couches, et avait *dandiné* son enfant sur ses genoux devant le feu, et enfin si son mari lui avait adressé quelques questions à cet égard. Cette jeune femme, toute surprise, m'affirma qu'elle n'avait pas entendu un seul mot de ces choses, et fut très-contrariée des mensonges de son mari, qu'elle supposait si franc et si novice en ce genre. Elle fut d'autant plus chagrine de cette manière d'agir envers moi, qu'elle reconnaissait tout le bien que je lui avais produit et mes bonnes intentions envers lui.

Il me restait à questionner à nouveau Illion sur cette supercherie de sa part. Je le fis à la séance suivante ; mais je trouvai un homme qui me sou-

tînt avec beaucoup de fermeté son mensonge..... Je me trouvai donc dans le doute de savoir si vraiment cet homme dormait. Je n'en pus cependant pas douter par l'ensemble de tout ce qu'on a lu ; mais je vis par l'aveu qu'il fit à sa femme qu'il n'avait pas remis ma lettre, de crainte d'être bafoué par son patron et ses camarades, lettre dont il connaissait le contenu dans son sommeil, où je la lui avais lue, vu que lui-même n'aurait pu la lire, ne sachant pas le faire. Je vis, dis-je, qu'il conservait le souvenir à son réveil de ce qu'il disait dans cet état, que craignant les railleries de ses camarades et de sa femme, il avait détruit ma lettre et avait forgé les réponses qu'on a lues. Honteux d'avoir mené une telle conduite envers moi, il n'osa pas revenir, continua d'aller de mieux en mieux et reprit ses travaux ordinaires.

Il ressort de ce traitement qu'en quelques magnétisations s'est opérée une guérison inespérée, ou au moins remise à quelques mois.

Il ressort également que les magnétistes doivent être toujours en garde contre l'ingratitude et la supercherie de ce genre de dormeurs auxquels je ne ferai pas l'honneur de donner le nom de somnambules recommandables.

Alp. Cahagnet.

REVUE MAGNÉTIQUE.

Le collaborateur de M. Du Potet, M. S. Morin, vient de publier un ouvrage intitulé : *Du Magnétisme et des Sciences occultes*.

Nous n'avons pas lu cet ouvrage, mais, d'après le compte-rendu de M. Dureau, dans l'*Union magnétique*, nous constaterons que M. Morin croit au magnétisme, au somnambulisme et à la lucidité, le tout dans certaines limites.

L'auteur définit ainsi le magnétisme : « La « science qui traite de l'action que l'homme exerce « sur ses semblables, et plus généralement de « l'action qu'exerce un être vivant sur d'autres « êtres, sans l'emploi des moyens ordinaires de « relation. » (page 10.)

Mais, à présent, M. Morin n'est pas fluidiste ; il ne croit pas non plus à l'action de l'eau magnétisée; quand elle agit, c'est le produit de l'imagination. Pour lui, le magnétisme est plutôt une fascination que le contact d'un corps impondéré. Ce qui n'empêche pas l'auteur de conclure que dès « à présent, quelle que soit la valeur de l'explica- « tion (du magnétisme probablement), elle laisse « subsister la réalité des faits consistant dans les im- « pressions reçues par les personnes magnétisées, « et dans les modifications considérables apportées à leur organisme, » et enfin « qu'il guérit. »

Pour ce qui concerne les sciences occultes, tables tournantes, médiums, esprits, coups mystérieux, etc., M. Morin paraît se tenir sur la réserve, et ne dire ni oui ni non. C'est un moyen de ne pas se compromettre.

M. Morin est avocat, ancien sous-préfet, et de plus, ce qui est bien plus important, collaborateur de M. Du Potet depuis une dizaine d'années, période de temps qui l'a mis à même de juger des expériences du *grand maître*, comme disent certains adeptes, et près duquel M. Morin se trouve constamment. Mais pour ne pas être d'accord, on n'en est pas moins amis, et M. Du Potet reste avec ses connaissances acquises, comme M. Morin avec celles qui lui manquent.

— Un autre ouvrage est encore échu en partage au monde magnétique. Son titre, la *Magie maternelle*, dilate suffisamment le cerveau, et prépare le lecteur à y puiser de nouvelles lumières... si elles s'y trouvent. Le nom de l'auteur est représenté par le signe employé dans les formules algébriques pour représenter le terme inconnu. Nous ne chercherons donc pas à résoudre l'équation, et nous laisserons l'homonyme à qui le désire, tout en témoignant le regret de ne pas trouver un nom dans un camp où chaque drapeau devrait montrer le bras qui le soutient.

Nous allons passer très-brièvement sur cet ou-

vrage, d'abord parce que nous ne nous sentons pas le courage de renouveler des discussions déjà épuisées, et ensuite, parce que nous ne conduisons pas notre plume assez facilement pour rendre nos pensées avec les formes grammaticales exigées, formes à qui tant d'hommes encore attachent de la valeur.

L'auteur affirme l'existence du magnétisme, la lucidité du somnambulisme et surtout ses déceptions. Les fluidistes sont battus en brèche, mais ne nous paraissent pas blessés. « Magnétisme, « magie, l'une des forces occultes de la corréla- « tion des *harmonies de la volonté*, ne dévoile- « ront leur entière signification et leur *natura- « lisme*, que lorsque nous déchiffrerons l'énigme « de *la volonté*. » On le voit :

Magnétisme? Volonté.

Magie? Volonté.

Notre curiosité nous fait arriver au chapitre de la Théorie de la volonté, car tout est là, on le comprend.

Nous avouons notre déception dès le début, en lisant ces lignes : « Je n'apporte pas la *théorie de « la volonté*, j'en porte le sentiment, j'en entre- « vois la magnificence; toujours est-il que je « l'annonce. » En effet, l'auteur a écrit cinq pages sur cette théorie, et le lecteur, après les avoir lues, constate que, aujourd'hui comme hier,

sa volonté est soumise à des lois qui lui échappent et lui échapperont... probablement toujours; ce qui n'est pas l'opinion de l'auteur, qui est plein d'espérance pour l'avenir. Il entrevoit « la perfec-
« tible humanité » douée de cette faculté. « Entré
« en possession de lui-même, maniant enfin sa
« volonté, toute sa volonté, l'homme, déployant
« des facultés insoupçonnées, équilibrerait défini-
« tivement, en les fixant, ses rapports avec le
« monde visible et le monde occulte, et la somme
« de ses droits et de ses devoirs recevrait égale-
« ment de là sa fixation. La volonté cèle donc
« la réalité d'un dynamisme, et sa théorie une
« philosophie nouvelle. »

Que de pensées soulèvent ces quelques lignes! Mais contentons-nous de dire bien haut ce que nous croyons à cet égard : c'est que l'homme qui aura vécu dix ans les yeux ouverts pour bien voir, avec une intelligence *aussi libre qu'elle peut l'être* pour apprécier ce qu'elle aura vu et entendu dans son milieu social, niera la possibilité de votre *théorie de la volonté*.

Nous ne récuserons pas, certes, les pages employées à mettre au jour les relations qui s'établissent entre la mère et son enfant pendant la première étape de la vie matérielle; oui, le sourire comme les pleurs sont des puissances qui en appellent continuellement d'autres. Que d'échan-

ges invisibles ont lieu ainsi ! et que de manifestations visibles se présentent à nos regards ! tous produits par une cause occulte. Oui, la *maternité* et *l'enfance* peuvent bien faire partie de la magie. Nous l'avouons, nous sommes ici de l'avis de l'auteur.

M. X... nous fait remonter à l'origine de la magie ; il fait passer devant le lecteur le nombre prodigieux des hommes qui ont passé pour des magiciens, d'après l'aveu de l'histoire et des travaux qui sont restés de ces savants. Grand dieu ! quelle nomenclature ! tous les pays du globe ont fourni leur contingent à l'étude de ces questions. C'est une historique qui a son importance ; mais là encore nous n'avons aucune clef à nous servir, soit pour pratiquer ou pour expliquer. Nous ne savons même pas si nous devons affirmer la foi de l'auteur dans les faits qui composent ce que l'on appelle spécialement la magie.

Beaucoup de notes, de documents viennent appuyer la réalité de son existence. Ces recherches ont même dû causer un grand travail à l'auteur, et ces extraits ne sont pas les pages les moins intéressantes de l'ouvrage.

Après une relation abrégée des hommes qui ont, sous différents règnes, propagé ces doctrines avec l'aide des rois de l'époque, ou secrètement, malgré leur défense, l'auteur arrive à l'époque actuelle.

Je cite. « On connaît, propagatrices de la Mes-
« méri-magie, les remarquables séances de M. le
« baron Du Potet et sa *Magie dévoilée*, leur am-
« plification éclairée (prix doux : 100 francs). —
« Honni soit qui mal y pense. »

« Les études néo-nécromantiques de M. Al-
« phonse Cahagnet captivèrent l'attention, déter-
« minèrent des expériences analogues et leur
« frayèrent la voie. Ces études ont un point de
« départ *vrai et saisissant*, preuve superbe de la
« voyance rétrospective de l'extase magnétique.
« (Cet auteur en est encore là depuis tant d'an-
« nées !) On regrette que M. Cahagnet, préten-
« tendant à dévoiler les *arcanes de la vie future*,
« reprenne en sous-œuvre la cause entendue et
« jugée de Swedenborg, tranche et rogne dans les
« écritures, l'histoire, la philosophie, la politique,
« etc. Ses attaques envers le catholicisme, qu'il
« n'est point de taille à supplanter, et envers le
« protestantisme, manquent de nouveauté, de
« mesure, de goût et de critique. La confusion des
« langues punit chaque essai de Babel. — Qui trop
« embrasse, mal étreint. »

D'après cet extrait, on le voit, l'auteur ne croit pas à la possibilité des apparitions ; il est en cela bien moins avancé que les encyclopédistes voltairiens qu'il méprise, et qui écrivaient dans le *Dictionnaire phylosophique*, article *Magie*, tome VI, édi-

tion 1785 ... « Cette âme, qui subsistait séparée « de son corps, pouvait très-bien se montrer dans « l'occasion, revoir les lieux qu'elle avait habités, « visiter ses parents, ses amis, leur parler, les « instruire. Il n'y avait dans tout cela aucune in- « compatibilité ; ce qui est peut paraître. » Qu'en dites-vous, monsieur X... ? ces voltairiens qui veulent être logiques !

Mais nous le voyons que trop, monsieur X..., nous nous permettrons de vous dire : Vous admettez bien ces apparitions, mais dans les Écritures seulement, ou chez les extatiques animées de la foi catholique, comme dans Jeanne d'Arc, « dont Vaucouleurs attend la statue, et la catholicité française la canonisation, » dites-vous.

Vous ne voyez de véritable signe magique que dans la croix, parce qu'elle apporte avec elle des ordres d'idées qui vous conviennent et que vous craignez de voir combattre par les lucides et les *mediums*, contre lesquels vous fulminez avec toute la bile que pourrait produire seule l'intolérance religieuse. Comme vous le dites, vous ne voulez pas que la raison cherche à se convaincre en dehors de « la révélation du sentiment universel et des « Écritures, de l'enseignement traditionnel de la « grande Église d'où s'élève le génie de Bossuet, « et qui triomphera du tranchant des armes du vol- « tairianisme et de celui des bourreaux ? »

Cette raison « indocile à la souveraineté évangélique » irait butinant au milieu du monde chercher des puissances qui la satisfassent, et dont vous prenez la partie bouffonne pour ôter le côté sérieux de ces manifestations, vis-à-vis de l'étudiant sincère entendons-nous bien dire. Voilà ce que vous ne voulez pas.

Allons, acceptons ensemble les abus dans tout, mais ne rejetons pas les faits mis devant l'homme pour être étudiés.

Le catholicisme n'a pas de raisons ni de puissances suffisantes pour calmer la soif dévorante de l'âme studieuse. — En religion comme en études, sachons ne pas être enthousiastes. Pour conclure, citons enfin une pensée de M. X., et terminons notre petite appréciation de la *Magie maternelle* par sa croyance à cet égard.

« La magie, sans doute, est un art, une science, « une patience, une spontanéité, un coup d'œil, « une méditation et un exercice, mais elle est « encore, et surtout, une exception, un don, une « sanction et une élection, comme le génie. »

Devant cette définition, que pourrait faire et produire une *théorie de la volonté*, la supposant possible et trouvée ? Rien, toujours des états pour agir et des *conditions* pour recevoir, tel il est indiqué dans la *Magie magnétique* d'A. Cahagnet. En somme donc, rien de nouveau en magie, et

un volume de plus dans la bibliothèque magnétique.

Nous trouvons dans la *Messager* du 1er avril, le fait suivant avec le petit commentaire d'usage de la part de la rédaction vis-à-vis les esprits forts abonnés du journal. Les lecteurs apprécieront à leur point de vue, et diront si le mot hallucination est une explication suffisante à cette vision.

« L'*Evening-Post* de New-Yorck publie un fait assez curieux dont un certain nombre de personnes avaient déjà connaissance, et sur lequel on se livrait depuis quelques jours à des commentaires assez amusants. Les spiritualistes y voient un exemple de plus des manifestations de l'autre monde. Les gens sensés ne vont pas en chercher si loin l'explication, et reconnaissent clairement les symptômes caractéristiques d'une hallucination. C'est là aussi l'opinion du docteur Cogswell lui-même, le héros de l'aventure.

« Le docteur Cogswell est bibliothécaire en chef de l'*Astor Library*. Le dévouement qu'il apporte à l'achèvement d'un catalogue complet de la bibliothèque lui fait souvent prendre pour son travail les heures qui devraient être consacrées au sommeil,

et c'est ainsi qu'il a l'occasion de visiter seul, la nuit, les salles où tant de volumes sont rangés sur les rayons.

« Il y a une quinzaine environ, il passait ainsi, le bougeoir à la main, vers onze heures du soir, devant un des retraits garnis de livres, lorsqu'à sa grande suprise il aperçut un homme bien mis qui paraissait examiner avec soin les titres des volumes. Imaginant tout d'abord avoir affaire à un voleur, il recula et examina attentivement l'inconnu. Sa surprise devint plus vive encore lorsqu'il reconnut dans le visiteur le docteur ***, qui avait vécu dans le voisinage de Lafayette-Place, mais qui est mort et enterré depuis six mois.

« M. Cogswell ne croit pas beaucoup aux apparitions et s'en effraye encore moins. Il crut néanmoins devoir traiter le fantôme avec égards, et élevant la voix : « Docteur, lui dit-il, comment se fait-il que vous qui, de votre vivant, n'êtes probablement jamais venu dans cette bibliothèque, vous la visitiez ainsi après votre mort ? » Le fantôme, troublé dans sa contemplation, regarda le bibliothécaire avec des yeux ternes et disparut sans répondre.

« Singulière hallucination, se dit M. Cogswell. »

« Il retourna à son travail, puis s'alla coucher et dormit tranquillement. Le lendemain, à la même

heure, il lui prit envie de visiter encore la bibliothèque. A la même place que la veille, il retrouva le même fantôme, lui adressa les mêmes paroles et obtint le même résultat.

« Voilà qui est curieux, pensa-t-il. Il faudra que je revienne demain. »

« Mais avant de revenir, M. Cogswell examina les rayons qui semblaient intéresser si vivement le fantôme, et, par une singulière coïncidence, reconnut qu'ils étaient tous chargés d'ouvrages anciens et modernes de nécromancie. Le lendemain donc, quand, pour la troisième fois, il rencontra le docteur défunt, il varia sa phrase et lui dit : « Voici la troisième fois que je vous rencontre, docteur. Dites-moi donc si quelqu'un de ces livres trouble votre repos, pour que je le fasse retirer de la collection. »

« Le fantôme ne répondit pas plus cette fois que les autres; mais il disparut définitivement, et le persévérant bibliothécaire a pu revenir à la même heure et au même endroit, plusieurs nuits de suite, sans l'y rencontrer.

« Cependant, sur l'avis des amis auxquels il a raconté l'histoire, et des médecins qu'il a consultés, il s'est décidé à prendre un peu de repos et à faire un voyage de quelques semaines jusqu'à Charlestown, avant de reprendre la tâche longue et pa-

tiente qu'il s'est imposée et dont les fatigues ont sans doute causé l'hallucination que nous venons de raconter. »

On lit dans le *Salut public*, de Lyon :

« M. Neyret-Sporta, dont la mort a provoqué de si sympathiques regrets dans toute la presse, avait publié il y a quelques temps, dans un journal littéraire, un compte-rendu du dernier ouvrage de Victor Hugo.

« A la suite de ce compte-rendu, l'illustre poëte adressa à Neyret-Sporta une lettre des plus affectueuses; il vient d'en adresser une nouvelle à la mère du jeune écrivain dont l'avenir s'ouvrait sous de si brillantes espérances.

« Voici cette lettre, qui, dans quelques lignes, en dit plus que tous les éloges qu'on a pu faire de Neyret-Sporta :

« Hauteville-Housse, 5 juillet 1860.

« Madame,

« Permettez-moi de mettre ma douleur aux pieds de la vôtre. Je n'avais jamais vu votre fils, mais je le connaissais ; son visage n'avait point passé devant moi, mais j'avais vu son âme. C'était un noble et généreux esprit ; il avait en lui la plus

féconde des muses, l'enthousiasme; il était grand par le cœur, c'était un poëte. La renommée l'attendait, la tombe l'a pris. Inclinons-nous devant ces profonds secrets de la mort; *peut-être n'a-t-il fait que changer de lumière : la gloire est une clarté, le ciel est une splendeur*. Ne le plaignons pas d'avoir échappé à la gloire, puisqu'il s'est réfugié au ciel !

« Vous, madame, vous pleurez et vous n'écouterez pas les consolations. Aussi je n'essaye point de vous en apporter. Le jeune talent de votre fils eût, en grandissant, été votre couronne. Sa vie était votre joie. Hélas! que dire? Je vous apporte, madame, mes larmes et mon respect.

« VICTOR HUGO. »

Nous avons pensé être agréable aux lecteurs de l'*Encyclopédie magnétique*, en leur présentant cette lettre d'un littérateur et poëte célèbre à tant de titres et qui, pour consoler une mère de la perte de son fils, vient répandre le beaume de l'espérance dans cette âme attristée, en lui faisant entrevoir l'*immortalité* de celui qu'elle pleure.

Nous voudrions communiquer cette foi, basée pour nous sur l'étude, à toutes les âmes qui pleurent un absent, et leur faire comprendre ces trois vérités que nous empruntons à la *lumière des morts*, savoir :

1° *Que la vie terrestre*, est un drame inconnu ;
2° *La mort* en est l'intermède ;
2° Et l'*immortalité*, le dénouement.

L. Lecocq.

MÉDITATIONS SPIRITUALISTES

SUR LE MOI ET LA PENSÉE.

Mon Dieu! suis-je le créateur de mes pensées ou suis-je une pensée active matérialisée dans les pensées à matérialiser? Si je ne suis ni l'un ni l'autre, que suis-je? un semblant de raison qui ne se comprend pas? mais non, je ne peux croire qu'une raison qui se condamne ne raisonne pas : aussi je me dis qu'une raison qui discute, qui raisonne est une lumière, et une lumière d'où découle la raison des mauvaises raisons, est comme le soleil qui dissout les brouillards et les nuages, la pensée mère motrice, qui fait agir les autres pensées qui composent mon exister.

Si je suis une pensée directrice des autres pensées sorties de mon créateur, pensées déposées par lui dans cet Eden que les philosophes ont nommé terre.

Je vous en dis merci, mon Dieu, merci pour cette impérissable pensée qui me forme et me meut. Mais j'oserai vous demander qu'elle est l'utilité de cette matérialisation que je subis? Si j'étais heureux avant que je vienne sur ce globe, ne sachant pas si je suis coupable, il m'est permis de me récrier contre mes souffrances! Aussi, malgré la foi que j'ai en vous, et ne connaissant pas les fins de votre œuvre vis-à-vis de vos enfants, ai-je besoin de débrouiller un peu mes pensées en invoquant les bons esprits que vous avez commis à cet effet, afin de m'éclairer sur toutes ces nécessités de successions et d'états où nous passons? Tous les chefs d'école semblent avoir raison, au premier abord, dans leurs définitions de cette question, parmi lesquels je remarque les orientalistes, les athés, les croyants à la métempsycose, mais aucun ne démontre clairement, comme l'auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*, tome Ier, p. 200, l'utilité de l'incarnation comme moyen de progression, de succession et de libre comparaison. Nous voyons, par les propositions que contient cet ouvrage, que chaque être, pensée a délibéré, chaque unité a consenti à venir passer un temps déterminé sur cette planète. Nous étions tous heureux, nous dit encore cet ouvrage, mais ne pouvant apprécier cet heureux état sans contrastes, le créateur ennuyé des plaintes de ses enfants, leur infli-

gea cet état, dirons-nous, afin de les distraire de la lassitude des joies éternelles.

Nous ne connaissions pas alors l'ombre de la lumière, ni la haine, l'envie et la colère, trois méchantes sœurs qui sont bien l'ombre de l'amour fraternel au lieu du calme si doux de cet amour calme qui est un des souvenirs de la vie primitive de l'âme. Par les propositions auxquelles nous nous rattachons, nous nous trouvons toujours poussés en avant dans cette marche active, par des idées qui ne peuvent rester stationnaires ni passer à l'état d'habitude. En les fouettant sans cesse nous ne recueillons que fatigues ! Quel panorama effrayant se déroule intérieurement et extérieurement par le fait de leur passage à notre vue ! comment retrouver du calme au milieu de leur agitation ? Si nous étions fatigués du paradis, c'est qu'il est à supposer que nous en avions goûté les charmes. Les joies comme les peines de la terre ne sont pas en retours de fatigues et enfantent bien le regret d'avoir désiré la connaître. On tient cependant à cette existence ! les mortels semblent être heureux, eux esclaves en tout point, de vouloir commander sur la terre ; ne serais-ce pas là leur peur de la quitter sans pouvoir se l'expliquer.

Pour ce qui me concerne je suis toujours prêt à quitter ce semblant de dictature pour être admis si cela se peut dans les sphères ou règnent la sim-

plicité et l'amour ! sphères des joies innocentes. Si les yeux de l'enfance ne sont pas toujours purs des passions des hommes, du moins nous donnent-ils une image des bonheurs des cieux. Il m'est venu souvent une pensée sur l'utilité de l'incarnation humaine qui me disait que l'homme ayant l'air de tout recevoir, non de la part de Dieu, mais de tout ce qui l'entoure et le supporte, était peut-être, au contraire, celui qui donnait tout, sans qu'il s'en doutât. Les lieux cessent-ils d'être habités par l'homme que la nature s'en réempare et les envahit en les faisant devenir un pêle-mêle inappréciable ; l'homme serait, selon cette pensée, un régulateur, un coordonateur, un rempart à cet envahissement. En effet, que serait une planète où la végétation serait à se contempler sans pouvoir corriger des molécules aux êtres infiniment petits, les rapports de production et d'intelligence ? Dieu, leur maître et leur créateur, aurait créé l'homme à cette intention pour analyser leur vie, diriger leur assemblage matériel, studieuse occupation qui lui sert d'étude et met un frein à son orgueil ; car, dans cette immensité innombrable, il voit avec admiration Dieu plus fort, plus puissant et plus généreux que lui. De cette proposition il ressortirait que les règnes et les pensées innombrables qui les composent sont matérialisées par Dieu, afin de stimuler l'étude et créer une occu-

pation à l'homme, et, par ce fait, l'appeler aux hautes fonctions intermédiaires entre Dieu et la matière. Si l'homme dégrossit ici-bas, il doit, une étape plus loin, polir, ranger, transmettre des ordres et veiller à l'ensemble. Hélas! mon Dieu, que dans ce cas le calme que je désire est loin! Je sais bien que si le cœur n'était agité, atteint par les souffrances de ses frères, et les impuissances de les soulager, on pourrait trouver une parcelle de calme par moments sur la terre; mais, hélas! je crois que ce calme n'est que dans la sagesse et la résignation.

Ah! oui, soyons résignés, étudions sagement, recherchons avec humilité, nous saurons mieux, ou du moins nous jouirons plus longtemps de ce calme, voilà ce que donnent ces moments de méditation, où l'on cause avec les mille voix de la nature, dans ces moments où il semble qu'elle n'ait rien de caché pour ses enfants, et vous laisse vous extasier dans son sein; voilà ce que j'y puise et ce qui me rend heureux.

Ah! quand Dieu permet à l'âme de lire ses œuvres dans ce grand livre de la nature, et que le remercîment ne peut s'exprimer que par des larmes de bonheur, l'on est bien récompensé des peines que l'on endure ici-bas.

J'ai sommeillé bien des années avec l'existence terrestre; mais un jour, j'ai eu le bonheur de ren-

contrer sur ma route des frères qui, tout en cherchant la lumière, la donnaient et l'expliquaient aux autres frères. Je commençai à vivre, à espérer, le jour où ils m'admirent comme compagnon des routes terrestres, aboutissant aux routes célestes. Je voguai vers l'espérance, immortel topique des maux d'ici-bas, suspendu entre l'admiration et le découragement de par ma conformation et le doute; mais par la foi je me rattachai à Dieu, l'auteur de tout ce qui m'entoure, je lui confiai ma conduite, et je m'en trouve bien. Hélas! bien des jours ne sont pas dignes de lui être présentés. Quand, le soir, je le remercie de tous ses bienfaits, je proteste, je m'efface, et lui demande toujours de me guider dans le chemin de la justice, dans la bonté et l'amour pour mes frères; je ne peux être trompé, et la foi que j'ai en Dieu me fait croire à l'alimentation entre tous par ce feu intérieur, qui est le feu sacré. Quand j'ai de bonnes pensées, et qu'elles se répercutent dans mes actes, il me semble que je progresse. Je crois que je suis une partie du tout qui se réchauffe au grand foyer; aussi, que de réflexions enfantent sur ce sujet les ouvrages traitant du domaine des pensées, tels que le *Sanctuaire du spiritualisme*, la *Lumière des morts*, les *Etudes sur l'homme*, la *Magie magnétique*. Ces ouvrages ont suscité et réveillé en moi l'amour de cette étude, et m'ont fait moins mau-

dire la terre. Ah! qui donne une fortune est loin d'en donner autant, car celle-là ne peut nous être ravie.

H. Ravet.

29 juillet 1860.

NOUVELLES MAGNÉTIQUES.

.·. La maison Germer Baillière, libraire, 17, rue de l'Ecole de Médecine, vient de traiter avec l'auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*, pour la réimpression du tome IIIe de cet ouvrage, tome qui se trouvait épuisé, et qui dépareillait les deux tomes précédents, qui sont à leur deuxième tirage. C'est donc presque une 2e édition qu'aura obtenu cet ouvrage.

.·. Depuis longtemps, le monde magnétique n'entendait plus parler du célèbre médium Hume; doit-on en conclure que ce protégé du monde spirituel a perdu cette prérogative et n'opère plus ses incompréhensibles manifestations spirituelles? Non, il n'en est pas ainsi; Hume voyage beaucoup, il était fin août à Paris, où il se proposait de venir nous voir, d'après les encouragements qu'il avait reçus à cette intention du comte Aquilla, duquel nous avons l'honneur d'être connu sans le savoir;

mais les affaires révolutionnaires du royaume de Naples ont appelé le célèbre médium dans ces contrées, d'où, nous le pensons, il reviendra bientôt dans les nôtres, pour sans doute nous donner à nouveau des preuves de sa supériorité spiritualiste sur nos sujets magnétiques.

.·. La *Revue spiritualiste* de M. Piérrart continue ses intéressantes communications spiritualistes, et ne cesse de nous donner des preuves des studieuses études de son gérant, et de ses heureuses communications spirituelles. M. Pierrart n'étant animé que par l'esprit de vérité et de fraternité, ne peut qu'être un agent spécial du monde spirituel, qui dispose des siens en vue des fins que se propose ce monde ; c'est ainsi que M. Pierrart étant placé au centre d'un public en relief social, peut plus qu'un autre obtenir par ses relations étendues la communication de faits qui rendent sa revue toujours intéressante à lire. M. Pierrart a en plus chez lui des médiums du plus haut mérite, dont il soumet la puissance à l'appréciation des étudiants spiritualistes. Il paraît que ce monsieur a obtenu il y a peu de temps des portraits de spiritualistes dessinés par ces médiums, portraits, dit-on, d'une exacte ressemblance.

·.·. L'*Union magnétique* est également en bonne voie de prospérité. S'appliquant plutôt à traiter de questions magnétiques que de questions spiritua-

listes, elle vit au milieu d'un public plus étendu, et est soutenue en plus par une société de magnétistes qui ont remporté plus d'un prix dans l'arène de la discussion et de la pratique; il suffit à cet effet de nommer la société *philantro-magnétique*.

Alp. CAHAGNET.

ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS

Discours prononcé par le frère Alp. Maugis, membre fondateur de cette école, sur la tombe de son enfant, à Argenteuil, le 21 mars 1858, en présence des Étudiants Swedenborgiens, convoqués à cet effet, pour remplacer le sombre décors religieux catholique auquel cet étudiant a désiré se soustraire..

Mon Dieu, lorsqu'il t'a plu d'envoyer en ma demeure cette sœur *en ton sein*, je la reçus avec toute la gratitude que méritait un tel bienfait de ta part. Je l'élevai dans la connaissance de ton saint nom et dans celle des devoirs de notre existence terrestre. Je sus t'invoquer à chaque fois que j'eus besoin de ta lumière pour diriger son éducation religieuse, et je crus fermement que l'homme que tu avais choisi pour veiller à la garde de la créature de ton cœur devait seul conduire ses affections et ses pas dans cette difficile existence que chacun de nous a à remplir pour être digne de ta bonté.

Il te plaît en ce jour de rappeler à toi cette généreuse offrande de ta part, que ton nom en soit loué, que mon cœur ni mes lèvres ne s'élèvent contre ton sage arrêt, et que ma conduite en cette

occasion soit appréciée à ton saint tribunal, qui seul excite mon cœur.

Depuis que j'ai acquis la certitude (non démontrée mathématiquement pour aucun culte) que du faible insecte à l'homme est une deuxième existence qui est, après celle présente, conforme aux affections de chacun, que toutes les créatures sont appelées, par le fait d'une épuration naturelle, à jouir au jour du bonheur des cieux que ta miséricorde, offre à l'homme en échange de ses ingratitudes envers toi ; depuis surtout que j'ai su, par les études intimes que je fais sur ton œuvre mystérieuse, que ton cœur était accessible à toute voix et à tout amour, j'ai cru devoir, pour m'unir plus intimement avec toi, te dresser un autel au sein ma famille afin que ta lumière et tes bontés à notre égard soient plus directes et que j'aie tout le mérite de te présenter moi-même mes invocations et mes remerciements pour tes générosités envers nous. Voilà pourquoi, ô mon Dieu, je viens ici, entouré de quelques amis sincères, te rendre aussi pur que j'ai pu le conserver le joyau que tu as déposé pour quelques années sur mon cœur. Veux lui ouvrir les portes de cette vie éternelle où j'espère le retrouver un jour, si je sais me rendre digne d'une telle grâce. Veux, ô mon Dieu, me décharger de toute responsabilité à son égard, et remplir mon cœur de cet espoir pour lequel je t'offre des larmes de reconnaissance.

Au revoir, ma chère Hermine ; pense et prie toujours pour celui pensera et priera éternellement pour toi. Alp. Maugis.

Paris. — Typ. L. Guérin r. du Petit-Carreau, 38.

AVIS A [illegible]

Cette livraison [illegible]
ment à l'année [illegible]
renouveler [illegible]
lent pas [illegible]

Nous [illegible]
que [illegible]
dans [illegible]
faveur [illegible]
[illegible]
[illegible]
d'un [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

tions de l'article ayant pour titre l'*Ange et l'homme terrestre*, révélations qui sont complémentaires des précitées, et appelées à attirer l'attention générale des spiritualistes, nous le pensons.

Cet ouvrage est en deux forts volumes grand in-18, prix 10 francs, et par la poste, 11 francs.

ALPHONSE CAHAGNET.

ÉTUDES SPIRITUALISTES.

Une notabilité russe, comme nous avons eu le plaisir d'en voir quelques-unes depuis la publication du tome premier des *Arcanes de la vie future dévoilés*, ayant comme les précitées lu cet ouvrage, profite d'un voyage à Paris pour venir jusqu'à Argenteuil, afin d'étudier sous le professorat d'Adèle, héroïne de cet ouvrage, les questions intéressantes qu'il contient. Depuis longtemps, notre cabinet nécromantique est plus ou moins désert, par le fait de notre besoin d'annoter nos études du nom de celui qui les sollicite. Voyant ce triste résultat, nous ne nous occupons plus aujourd'hui de cette suggestion. Nous préférons laisser chacun responsable de l'incognito dont il désire s'entourer que d'ajouter au nom arraché de force, — dirons-nous,

— à ces peureux du présent devant la postérité. L'espèce de certitude qui semble s'imposer au premier abord par des noms plus ou moins étrangers appartenant à de plus ou de moins hautes régions aristocratiques ne nous tente plus. Nous savons que nous avons affaire en ce jour à un marquis russe, peu nous importe ; mais ce que nous savons, avant tout, c'est que nous sommes devant un honnête étudiant ; c'est tout ce que nous pouvons désirer.

Cet étudiant nous aborde ainsi que suit :

D... Permettez-moi, monsieur Cahagnet, de venir vérifier par moi-même les faits merveilleux que vous citez dans vos ouvrages. Je ne suis point hostile à ces faits ; je suis au contraire très-disposé à les admettre ; mais, pour cela faire, j'ai besoin que vous me permettiez de diriger cette instruction.

R... Je suis à votre disposition, monsieur, ainsi que ma plus ancienne lucide, Adèle Maginot, celle qui, je le pense, peut satisfaire jusqu'à un certain point à vos désirs.

D... Je suis d'autant plus charmé d'avoir Adèle pour professeur, qu'elle est directement elle-même un sujet digne de toute mon attention.

R... Dans cinq minutes, vous converserez à votre aise avec elle. J'appelle au même instant Adèle qui, dans moins d'une minute, a déjà fait le portrait très-exact du spiritualisé demandé par

M. le marquis de ***. Ce dernier n'adresse aucune question à la lucide que celle-ci : Où voyez-vous cet esprit? Adèle répond: Je le vois là, en montrant du doigt le milieu de notre petit cabinet d'étude. Puis elle continue les détails d'une conversation qu'elle lie avec le spiritualisé, ainsi que tous ceux plus ou moins saillants des gestes, des affections et des habitudes de cet esprit. Après trois quarts d'heure d'une telle narration plus ou moins vive de ses rapports avec la personne évoquée, elle demande d'être réveillée. C'est alors où notre étudiant cesse d'annoter sur ses tablettes ce qu'il entendait, et, après un moment de réflexion, dit: C'est très-bien, Adèle, je suis content de vous, je vous remercie; je viendrai vous revoir.

Ce monsieur nous quitte après les plus chaleureux remercîments désirables dans une telle occasion.

Huit jours après cette séance, M. le marquis *** revient solliciter à nouveau une séance d'Adèle; mais cette fois c'est une vue à distance que désire cet étudiant. Le même résultat a lieu, par conséquent le succès de cette nouvelle étude est enregistré mot pour mot sur les tablettes du néophyte russe. Ce monsieur adresse à Adèle la même question que dans la précédente séance, en lui demandant: « Où voyez-vous la personne à laquelle vous parlez en ce moment? » Adèle montre du

bout du doigt le milieu du cabinet d'étude, et dit : « Je la vois là, devant moi. — C'est bien drôle, » s'écrie M. le marquis ***.

D... Cette personne a-t-elle conscience que vous la questionnez ?

R... Si elle n'en avait pas conscience, elle ne pourrait me faire les réponses que je vous transmets ; vous êtes plus à même qu'un autre de juger de leur valeur.

D... Elles me paraissent être très-justes et très-logiques au point de vue des demandes ; mais est-ce que cette personne saura me dire qu'elle a été ainsi questionnée à telle heure, et en plus, m'instruire des réponses faites par elle ?

R... Je ne le pense pas ; car je ne suis en rapport qu'avec l'esprit de cette personne et non avec son corps ; et comme c'est à son corps que vous parlerez, il est plus que probable qu'il ignore cette conversation intime.

D... Le corps et l'esprit ne feraient-ils pas à eux deux une unité ?

R... En apparence, oui ; mais au réel, non ; chacun n'est en rapport qu'avec lui-même. Le corps est tout entier en rapport avec ses appétits et ses besoins, et l'esprit n'est en rapport qu'avec ses pensées et ses aspirations.

D... Le corps ne pense donc pas ?

R.... Si le corps ne pensait pas il n'existerait

pas; il pense selon ses moyens, et l'esprit qu'il renferme pense selon les siens.

D... Mais comment connaître cette dualité, qui ne peut se produire que par un seul moyen, *la parole* ?

R... Par la parole même; une issue quelconque en matière n'en laisse pas moins passer par son canal les choses les plus hétérogènes entre elles. C'est au chimiste de les reconnaître, comme c'est à l'homme bien pensant de distinguer ce qui peut être du ressort des pensées de l'esprit ou de celles du corps.

D. Pendant que vous conversez avec l'esprit de la personne avec laquelle j'ai désiré que vous liiez ce rapport, son corps peut-il fonctionner avec la même liberté que si son esprit était on ne peut plus libre ?

R... Oui, puisqu'il n'a à répondre en ce moment qu'à ce qu'exige la matière et ses besoins présents; le secours des pensées de son esprit ne lui fait pas défaut ; il se suffit à lui-même par le secours des siennes propres.

D... Je ne veux pas vous fatiguer. Je reviendrai.

A quelques jours d'intervalle, M. le marquis *** sollicita une séance d'un autre genre. Il pria Adèle de visiter à distance un malade. Cette lucide commença par lui en donner le signalement dé-

taillé, et en plus, le détail des souffrances de cette personne. Le même silence est observé par cet étudiant, dont la main suffit à peine à écrire sous la dictée d'Adèle. Lorsque cette dernière ne trouve plus mot à dire, elle s'arrête, sans savoir si elle a vu et parlé juste. M. le marquis ***, sur ma demande: « Si nous étions dans le vrai, » me répond: « Oui, monsieur Cahagnet, tout ce que vient de dire Adèle est exact. Mais où voit-elle le malade? » Adèle répond comme dans les séances précédentes: « Je le vois là devant moi. » « Toujours, répond l'étudiant; mais où sont les orientations? où sont les espaces? que sont les formes?

R... J'ignore ces choses comme vous, monsieur, et ce sont ces révélations somnambuliques qui m'ont forcé de proposer dans plusieurs de mes ouvrages, L'UNIVERS DANS UN POINT.

D... Mais, monsieur, l'univers, l'univers; nous ne sommes jusqu'à présent en rapport qu'avec des êtres animés, qui peuvent, par des moyens inconnus de la science, se transporter, spirituellement — il faut employer ce mot — soit par la pensée, soit par images, aux lieux où ils sont appelés; mais l'univers, c'est autre chose.

R... Admettez-vous, par les résultats des trois séances que nous avons eu le bonheur de réussir, que la proposition de voir dans un point, dans un même point, plusieurs individus dans des condi-

tions d'existence et de lieux différents, est vraie ?

R... Je suis bien forcé de l'admettre, puisque je n'ai donné aucune direction à votre lucide pour aller trouver ces personnes, et qu'en plus eût-elle vu dans ma mémoire celle des deux personnes encore sur la terre, elle n'aurait pu voir celle de la personne morte, vu que je ne connais aucune direction appropriée à une telle recherche.

R... Cela est vrai ; mais vous connaissiez la personne évoquée, et les argumentateurs de nos propositions pourraient dire que la lucide en a vu l'image en vous.

D... Pour cela faire, il faudrait quela science reconnût des puissances imageantes chez l'homme ; qu'elle définît et classât ce genre de daguerréotypie, en plus des images parlantes ; car je me souviens bien que madame Adèle m'a dit de la personne morte qu'elle parlait très-vite pour éviter de bégayer, et m'a décrit jusqu'au son de sa voix. Il est vrai que je savais ces choses, mais il est non moins vrai que je n'y pensais pas en ce moment, puisque je ne lui adressais aucune question, et qu'en écrivant sous sa dictée je ne pensais qu'à copier textuellement. Si c'était par ce moyen qu'elle vit, j'aurais la preuve que l'esprit pourrait produire au dehors du corps des faits, des informations, des pensées, des images, qui ne relèvent que de lui seul ; là, la question devient sérieuse.

Je me souviens encore que dans les détails qui m'ont été donnés par cette personne prétendue morte, il y en a que j'ignorais, en ce qu'ils concernaient une famille près de laquelle je me suis renseigné à leur sujet, détails qui m'ont été constatés comme étant vrais. Tenez, monsieur Cahagnet, je suis fort ébranlé. Je reviendrai ; merci, merci madame Adèle.

La semaine suivante, M. le marquis *** sollicite une séance toute d'intérêt matériel. Il s'agit de voir toute la filière d'une affaire ou commerciale ou d'invention ; je l'ignore. Il parle à demi mots avec Adèle, et, par conséquent, se risque à lui adresser quelques questions, qui me laissent voir qu'elles sont d'un assez haut intérêt pour atteindre jusqu'à Alexandre ; mais l'espèce de voile qui les entoure me fait un devoir de ne pas m'occuper d'une affaire que je ne suis pas appelé à connaître. Dans cette séance, Adèle erre de bureaux en bureaux, d'intérieur de cabinet aux camps militaires. Elle se surpasse en démonstrations et sait gagner la confiance de notre étudiant, jusqu'à mériter ses éloges les plus sincères. Ce n'est plus la lucide et moi qui professons le spiritualisme maintenant, c'est notre élève ; c'est cet homme déjà vieux, à peine âgé de trente-cinq années, par rapport aux études qu'il m'est facile de voir qu'il a faites sur cette question. Revenant toujours à sa première

demande : Où voyez-vous ces choses? et Adèle, répondant sans cesse : Là, devant moi, cette réponse fait s'écrier à ce monsieur : Mais nous nageons en plein dans les MONADES DE PLATON, dans le MICROSCOME, dans les apparences des choses, dans ce qui semble n'être pas, dans ce qui est.

Qu'est-ce que tout cela, mon Dieu? qu'est-ce que tout cela?

R... Si j'avais le pouvoir de répondre à votre question, je le ferais avec d'autant plus de plaisir que voilà quinze ans que je la formule dans le vide, ou, pour parler plus vrai, dans le non compréhensible. Vous voyez que dans cette séance ce ne sont pas que des êtres que la lucide affirme voir au bout de son doigt, dans le milieu de cette pièce; mais bien les lieux mêmes qu'habitent ces êtres, mais bien ce que ne connaissent pas encore ces êtres, puisque elle prédit une heureuse issue à l'affaire en question. Il est vrai que là nous devons nous arrêter; car le mot *prophétie* a quelque chose de délirant, et dit que ce qui doit être a seul le droit d'être, etc., etc... Arrêtons-nous à ce mot pour être moins marionnettes.

D... Est-ce que vous croyez aux prophéties, monsieur Cahagnet?

D... Oui, monsieur, quand elles sont vraies; mais n'est pas prophétie l'erreur. J'ai trop étu-

dié, j'ai trop de matériaux de conviction entre les mains, concernant cette question, pour oser la nier. Aussi me proposé-je d'en traiter très-largement dans un ouvrage spécial, encore à l'état de fœtus dans mon cerveau et dans mon portefeuille. Il y a si peu d'étudiants, il y a si peu de liberté de dire parmi les hommes, il y a tant de questions de cet ordre ébauchées et ensevelies sous le poids de l'enthousiasme et de l'erreur, que je me trouve bien refroidi à l'idée de parler raison aux hommes. Je crains plus leur ignare orgueil que leur amour du bon et du vrai.

D... Mais, monsieur Cahagnet, vous voyez qu'il y a encore parmi les hommes des esprits droits qui ne tournent pas le dos à l'instruction?

R... Je n'en peux douter, monsieur, devant la franchise de vos études d'aujourd'hui ; mais... *demain est là.*

R... Penseriez-vous que demain j'oublierai ce que je sais aujourd'hui?

R... Permettez-moi, monsieur, de vous désirer bonne mémoire.

Ainsi se terminèrent à peu près ces études, qui furent compliquées d'une demi-douzaine de séances que nous procura ce monsieur, parmi les dames de la plus haute aristocratie russe, si j'en peux juger ainsi aux bonnes manières et à l'extérieur opulent de ces personnages. Chacun désira

traiter de questions spéciales, et même en petit comité, isolé avec Adèle ; ce que je permis, en vue du but proposé, mais ce que fais rarement, ayant besoin de sentir en moi l'assurance que je n'ai, quoique ce soit à craindre de ces tête-à-tête. Je ne pus douter un instant que tous ces personnages étaient mus par un même ressort, qui était celui de M. le marquis, et je doute encore moins de l'heureuse conviction que nous avons établie en faveur de nos propositions dans l'esprit de ces étudiants. Ce que je sais seulement, c'est que nous n'entendrons parler de ces choses qu'après notre spiritualisation ; car, de notre existence matérielle, aucun des nombreux et élevés personnages qui nous ont abordé ne voudront dire avoir sollicité notre contact. Mais, rendu dans les sphères spirituelles, on pourra mieux juger alors notre pauvreté sociale, notre sans-gêne du *savoir-vivre* et notre isolement, de tout ce qui ne peut exister qu'au milieu du luxe et des usages les plus nuisibles. On fera de nous plus facilement quelque chose. Les prêtres en feront un satan, et les forts d'esprit en feront un..... Tout est pour le mieux ici-bas.

ALP. CAHAGNET.

APPARITION DE L'ABBÉ ALMIGNANA.

21 octobre 1860.

Après avoir laissé à notre bon et vénérable ami M. l'abbé Almignana le temps de s'orienter et de prendre quelques notions sur l'exister spirituel, nous l'appelons à nouveau ajourd'hui pour savoir ce qu'il pense de son nouvel état ; l'ayant connu très-ardent, lorsqu'il était parmi nous sur la terre, à aborder et à chercher la solution de toutes questions de ce genre, nous pensons qu'il est à même de nous donner quelques notions nouvelles sur ce genre d'études. Lorsque Adèle dit le voir, nous lui adressons les questions suivantes :

D... Eh bien ! notre vénérable ami, comment vous trouvez-vous ?

R... Très-bien, très-bien, ma chère ; je ne reviendrais pas sur la terre pour tous les trésors du monde.

(Je dois faire observer que M. l'abbé Almignana, Espagnol de naissance, avait un certain accent, que je ne chercherai pas à rendre ici ; quoiqu'il fasse le plus grand effet à l'audition de la lucide, qui le rend très-textuellement. M. Almignana avait en plus l'habitude de tutoyer toutes les personnes avec lesquelles il était lié d'amitié ;

Adèle était sa lucide préférée, aussi se trouvait-il toujours bien dans la compagnie de celle qui lui avait fait s'écrier que ses quarante années d'études en théologie étaient perdues à notre contact).

D... Continuez-vous vos études terrestres concernant l'exister spirituel? Vous êtes aux premières loges pour juger cet exister; croyez-vous qu'il soit bien réel? J'entends dire par ce mot, qu'il n'est pas une vue, une possession des pensées, une compulsion de tableaux imaginaires?

R... Je ne sais qu'une chose, c'est que tout ce que je vois, tout ce que je touche, tout ce qui tombe sous mes sens en général me semble être aussi réel que sur la terre! Je suis bien là devant toi comme tu m'as connu; je me palpe, je m'écoute, je touche à tout, j'entends toutes choses et je conclus que tout cela a bien une existence aussi réelle que préférable à celle de la terre.

D... Avez-vous recherché quelques savants qui, comme vous les cherchiez sans les trouver, sur la terre, puissent mieux que ces derniers répondre à vos questions?

R... J'ai vu le père Lauriot.

A ce mot je reste confondu, et je ne comprends pas pourquoi M. Almignana a cherché à voir cet esprit, auquel j'étais loin de penser en ce moment. On sait que l'esprit portant le sobriquet de Lauriot, nom donné à un prêtre, cité tome Ier

des *Arcanes de la vie future dévoilés*, était apparu à Adèle en la présence de l'abbé Mérice de Saint-Sulpice, qui étudiait alors avec cette lucide une question en dehors des apparitions. Celle du père Lauriot dut d'autant plus nous surprendre, comme on a pu le voir dans l'ouvrage précité, qu'il fallut huit jours à l'abbé Mérice pour trouver le vrai nom de ce prêtre dans la bibliothèque affectée à ce sujet.

M. Almignana avait joujours paru être frappé de cette apparition; apparition qui, je dois l'avouer, a déterminé ma croyance à ce genre de facultés des somnambules.

M. Almignana n'a donc cru devoir trouver rien de mieux à faire que de rechercher cet esprit tant pour s'assurer de la véracité de son apparition à Adèle, que pour faire sa connaissance sans doute. M. Almignona aurait traversé la France pour aller aux informations sur un fait quelconque qui intéressait son attention; nos lecteurs savent ce que sa conversion à nos études nous a coûté de séances et de démonstrations.

D... Eh bien, que vous a dit le père Lauriot ?

R... Pas grand'chose, ma chère; il n'est pas plus instruit que les autres; il étudie une science que je ne connais pas, et qui me semble inutile dans son état présent; il veut faire, ou trouver la pierre philosophale! c'est un alchimiste! Qu'il

aille chercher sa pierre, ce n'est pas encore celui-là qui me donnera des notions sur la grande science.

D... Vous qui étant parmi nous, vous occupiez tant d'écrire à tous les savants en théologie, pour leur soumettre vos doutes sur certaines parties du dogme, avez-vous fait quelques recherches sur ce sujet ; vous êtes-vous convaincu de l'existence du Christ, de la Divinité et des destinées de l'Église catholique ?

R... Oh ! le Christ, le Christ, je ne l'ai pas vu, je ne peux le voir, et tous ceux auxquels je l'ai demandé m'ont dit ne pas l'avoir vu mieux que moi. J'ai bien vu des Christ, il n'en manque pas, mais, ma chère, ce ne sont pas des Christ, ce sont des hommes comme nous.

D... Croyez-vous que le Christ, fondateur de la religion chrétienne, ou, pour dire plus vrai, de la religion catholique, ait vraiment existé ?

R... Oui, mais comme penseur, comme professeur religieux, comme philosophe libéral, dont les doctrines ont déplu aux hommes de son temps, comme chez vous en ces jours-ci tant de professeurs en ce genre déplaisent à ceux intéressés à les faire taire et à les faire disparaître au besoin de la scène qu'ils occupent.

D... Pensez-vous que le Christ dont nous parlons ait été crucifié ?

R... Je ne le sais pas ; il aura été tourmenté comme les autres.

D... Vous tenez donc à admettre que plusieurs Christ ont existé ?

R... J'en connais et j'en ai vu quatre depuis que je suis spiritualisé ; mais ce ne sont pas des Christ dans l'acception du mot ; je n'en connais pas, je n'en ai pas vu, et aucun des esprits auxquels je les ai demandés ne les connaît plus que moi. Quand les croyants au Christ demandent à le voir au monde spirituel, ils voient celui de leur connaissance, celui de leur culte.

D... Qu'entendez-vous dire par là ?

R... Qu'il ne manque pas de Christ, et qu'il y en a encore parmi vous dans tous les hommes qui se dévouent au bonheur et à l'instruction libérale religieuse de leurs frères.

D... Vous me dites que vous en avez vu quatre, que sont-ils ?

R... Il y en avait deux qui vivaient au même temps dans deux contrées différentes : le Christ des catholiques et le Christ des Africains.

D... Quels sont les deux autres ?

R... Le Christ chinois et le christ indien.

D... Lequel de tous ces Christ est le plus ancien ?

R... Celui de l'Inde.

D... Et le deuxième ?

R... Le Chinois.

D... Les autres sont-ils de la date qu'on leur accorde?

R... Je ne sais pas; je le crois d'après ce que j'ai pu savoir des esprits; mais tiens, tout cela c'est la bouteille à l'encre; les papes, comme les évêques spiritualisés n'en savent pas plus sur cette question que les papes et les évêques matériels. Je te l'ai toujours dit, ne crois qu'en Dieu, qui n'a pas besoin de tout cela pour être ce qu'il est et faire ce qu'il fait. Laisse toutes ces b.....-là de côté.

D... Si ces Christ sont ce que vous les dites être, des professeurs de doctrines religieuses libérales, que doivent-ils penser des Jésuites, qui se disent être leurs enfants de prédilection? Comment peuvent-ils souffrir les tortures, les prisons, les guerres, les crimes plus ou moins dévoilés de ces hommes, foyers d'amour prétendu divin?... Comment ces Christ, s'ils sont de nobles puissances, ne foudroient-ils pas ces hommes, ou au moins n'entravent-ils pas leurs noires combinaisons?

R... Parce qu'ils ne le peuvent pas; puisque je te dis que ce sont des hommes comme nous! Est-ce que tu crois que s'il existait un Christ vrai, un Dieu, qui se fût mêlé de nos affaires terrestres au point de souffrir dans nos prisons, de nos insultes, et mourir de notre main parce qu'il venait nous

prêcher la charité; que, rentré aux cieux, il voudrait que sa morale fût intervertie de la sorte? Bien assez d'avoir reçu nos insultes matérielles pour le bien qu'il voulait nous faire, il ne souffrirait pas que ce bien fût dénaturé en mal. Ne t'occupe pas de tous ces contes; tu verras quand tu seras avec nous que tout cela ne mérite aucune attention sérieuse. La terre, c'est une comédie; c'est rien; tout s'y passe en conséquence. On est mieux ici, dépêche-toi de venir avec nous.

D... Avez-vous vu les pères de l'Église?

R... Qui veux-tu que je voie, si je ne peux voir le Christ lui-même?

D... Vous auriez pu prier Pierre, fondateur de cette Église, ou Paul, son fervent disciple, de vous introduire auprès de lui?

R... Mais, puisque je te dis que j'en ai vu quatre des Christ, et qu'il y en a bien d'autres; c'est le nom qu'on donne ici aux esprits qui remplissent des missions de cet ordre sur la terre. Que veux-tu que Pierre ou Paul me dise? j'en ai vu d'autres aussi instruits qu'eux, ils n'en savent pas plus que nous.

D... Avez-vous vu Swedenborg?

R... Oui, souvent.

D... Qu'en pensez-vous? le fréquentez-vous?

R... Je suis ici comme sur la terre. Je n'aime pas me lier à aucune société; j'aime ma liberté

d'appréciation et de discussion; je ne veux pas me lier ainsi à l'un et à l'autre, je veux au contraire les fréquenter tous pour les étudier et en penser ce que je voudrai.

D... Avez-vous vu Platon ?

R... Platon, Platon, non ; mais qu'est-ce que tu veux qu'il me dise de plus que les *Arcanes de la vie future dévoilés*? Je vois que là est la vérité que je cherchais. Je ne veux pas me fatiguer à chercher autre chose pour le moment. J'ai besoin de repos; celui que je goûte me semble bon.

D... Vous occupez-vous toujours de musique ?

R... Oui, beaucoup.

D... Et des tables tournantes, qu'en pensez-vous ?

R... Qu'elles m'ont beaucoup fatigué et qu'il y a plus à rayer à leur égard qu'à admettre. Il y a beaucoup de tromperie, d'enthousiasme, et moins de merveilleux qu'on le pense. C'est, comme en tout ce que les hommes font, une question de plaisir plus que d'études sérieuses. Ne t'occupe pas de cela, il y a trop de rieurs qui tronquent la vérité.

D... Cèpendant le fait existe ?

R... Oui, j'ai vu l'esprit Franklin à ce sujet; mais il y a beaucoup moins d'esprits parmi nous qui s'en occupent que vous ne croyez. Là où le sé-

rieux est allié au ridicule, il n'y a rien à gagner pour la vérité.

Adèle me fait observer que l'esprit Almignana paraît prendre peu de goût aux questions que je lui adresse, et qu'il lui dit (en lui parlant de moi) : il verra lui-même qu'on a besoin de repos quand on a beaucoup étudié, et qu'on ne se presse pas autant qu'il le pense de se fatiguer à acquérir de nouvelles connaissances là où le bonheur semble se passer d'elles. Que me font les tables tournantes, le Christ et le pape? Je ne suis plus parmi ces choses et ces êtres. Je me trouve bien de mon état; je n'ai pas envie de le troubler à ces futilités. Là s'est terminée cette séance que j'avais hâte de faire, et qui, toute instructive quelle est, ne répond cependant pas à mes aspirations.

ALPH. CAHAGNET.

ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS (1)

Séance du 28 *juin* 1857.

Le frère Lejeune manque seul à la séance. Sans

(1) Désirant donner toute la publicité désirable aux travaux antérieurs, comme à ceux présents, de cette école, nous en relisons les procès-verbaux et, sans ordre de date, nous soumettons à nos lecteurs ceux qui nous paraissent devoir mieux les intéresser. (*Note du gérant*).

en avoir donné avis, lecture du procès-verbal de mai est acceptée sans réclamation.

Le frère Cahagnet donne connaissance à l'assemblée de la triste position de M. Almignana et de son départ de Paris.

Le frère Ravet propose d'être endormi si on a besoin de communications spirituelles. Le frère Cahagnet le met aussitôt en état de somnambulisme et le questionne suivant la demande des frères qui le désirent.

Le frère Maugis demande le nom de son guide.

Le guide de Ravet répond à ce dernier qu'il se nomme Quénard.

D... M'a-t-il connu sur la terre ?

R... Oui.

D... Quelle était sa profession ?

R... Barbier.

D... Quelles sont ses affections présentes ?

R... Celle du tour. Il vient te voir tourner et te conseille à cet effet.

D... Il connaissait donc le tour ?

R... Non; mais il est amateur des travaux du tour, et tu ne trouves pas mal parfois de l'avoir auprès de toi.

D... Comment m'a-t-il connu ?

R... C'est par le souvenir de t'avoir vu sur la terre.

D... Il est vrai, dit le frère Maugis, qu'étant

très-jeune, je me souviens d'avoir affectionné un barbier, chez lequel j'allais souvent, et qui me faisait sauter sur ses genoux ; mais je ne me rappelle pas son nom ni sa physionomie. Ravet donne quelques détails du signalement de cet homme qui ne peuvent le remettre plus présent à la mémoire du frère Maugis. Ce dernier demande à quelle société appartient son guide.

R... A la société des Gabriel, lui est-il répondu.

D... Voit-il ma mère ?

R... Oui, répond Ravet. Mon guide me dit : Tiens, voilà sa mère. Et aussitôt je l'ai vue, tenant ta petite fille par la main. La petite a cherché à s'élancer dans les bras et a manqué de tomber par ta vitesse du mouvement qu'elle a fait ; mais la mère l'a soutenue par la main, ce qui l'a empêchée de tomber. Ce lucide donne le signalement de la mère de Maugis, qui se trouve conforme en tous points; il répète même plusieurs phrases particulières qu'employait communément cette sœur dans la conversation, phrases que reconnaît le frère Maugis comme très-exactes. La mère dit à Ravet : Mon fils doit se trouver plus à son aise depuis que j'ai la petite avec moi. Ce qui fait dire au lucide que cet esprit croit sans doute habiter encore Asnières et faire une action matérielle profitable à Maugis, en le déchargeant momentanément des soins à apporter à son enfant. Le frère Maugis de-

mande s'il a quelque chose à redouter de l'avenir. — Non, lui est-il répondu ; les travaux suffiront à tes besoins et à ton indépendance.

Le frère Toussaint désire à son tour connaître son guide. Ravet, après un bon moment de silence, répond ainsi : Oh ! mais toi, c'est autre chose, tu ne te doutes guère qui te guide. Oh! c'est par trop fort ! c'est un curé... oui ! un curé ! mais un curé qui a mis la soutane à ses pieds en 89, qui s'est fait militaire et a été tué sur le champ de bataille.

D... M'a-t-il connu sur la terre? demande le frère Toussaint.

R... Non ; il a connu seulement ta famille en passant par ton pays, étant soldat, pour se rendre en Hollande. Il s'est souvenu d'avoir passé quelques moments heureux avec ton frère spiritualisé, puis avec toi par l'entremise de ton frère. Ta manière de penser et d'étudier lui a convenu, et il s'est pris d'affection pour toi. Oh ! mais ce n'est pas un esprit ordinaire que tu as là pour t'éclairer à l'occasion, c'est un penseur profond et très-grave, c'est un esprit de bonne instruction, qui a beaucoup souffert dans l'état de prêtre qu'il n'aimait pas, car il me dit ces mots : *Quelle race!.....* C'est un cœur très-religieux, aimant Dieu par-dessus tout ; ne pouvant penser qu'il était possible à l'homme de ne pas voir Dieu dans toute sa créa-

tion et de l'enfermer au contraire dans un temple, dans un tabernacle sous clef, dans une hostie, enfin en faire une personnalité restreinte comme la nôtre. « Oh! non, dit-il, Dieu est plus vaste, plus grand, plus étendu que la conception humaine! » Aussi a-t-il profité de la révolution de 89 pour rentrer dans cette existence de liberté, de libre penseur, qu'il rêvait et après laquelle il aspirait... Il n'a pas été longtemps soldat, car c'est à la première affaire qu'il a été tué. Je vois ce combat : c'est à la prise d'une redoute. Je crois que c'est à l'affaire de Mons. Cela chauffe ; il n'y a pas que des armes à feu en jeu. J'en vois qui jettent sur les assiégeants jusqu'à des pierres. C'est là où je le vois recevoir une balle dans la poitrine. Il tombe et se relève à la vie spirituelle... C'est un aumônier qui l'a reçu et qui, lui reprochant son apostasie, lui fait voir qu'il était spiritualisé. Il pressentait l'existence spirituelle telle qu'elle est. Sachant qu'il était soldat et ne se voyant plus tel devant cet aumônier, il comprit de suite qu'il était passé dans un autre état.

D... Est-il resté avec les catholiques?

R... Non pas, me dit-il, je suis des vôtres, j'appartiens à votre société, et lorsque tu auras besoin de moi, fait-il dire au frère Toussaint, tu n'as qu'à appeler ton *ami Firmin*.

D... J'aurai besoin de t'appeler plus d'une fois,

lui répond Toussaint, car je ne vois pas mon avenir bien riant.

R...Quoi ! répond cet esprit, tu t'ennuies de faire des tonneaux ? mais c'est très-beau des tonneaux, c'est une jolie partie, un noble travail. Travailler ainsi à encaisser les dons de l'Éternel, est un poste plus honorable, à mes yeux, que tant d'états si distingués en apparence et si futiles au fond. Sachez donc que tous ceux qui cultivent, qui prennent soin, qui économisent, encaissent les dons de Dieu, les produits de sa grandeur, l'existence de tous, ne sont pas placés dans l'échelle des êtres spirituels sur les plus bas échelons. Au contraire, plus les passions terrestres semblent viles aux hommes, plus elles sont nobles aux esprits. « Il m'arrive souvent de maudire ma position et ce qui m'entoure, réplique Toussaint. — Ne maudis jamais, lui répond son guide; pleure au contraire sur le sort de ceux que tu as maudits, et sache que toute douleur conduit à tout bonheur. Qu'on ne peut connaître le bonheur sans la souffrance de l'aspiration après lui ; qu'on souffre dix fois la valeur du temps du bonheur avec plus de persévérance que d'en jouir. Cinq minutes de calme effacent dix jours de trouble... Ne crois pas à la permanence du bonheur; juges-en à la permanence des sensations qu'il te procure, et demande-toi si tu pourrais n'être qu'en lui, sans autre succession,

si tu n'es pas content qu'une diversion vienne à ton secours pour te conduire à une autre aspiration, à un autre sensation, à un autre bonheur, et vois si cette diversion n'est pas une douleur d'un autre genre, puisqu'elle n'est formée que d'aspiration. Qui aspires, ne possède pas; qui ne possède pas, accuse, souffre, crie après la chose qu'il désire. L'obtient-il, qu'il la fête à peine, ce qui te prouve que le bonheur est court par rapport aux troubles qu'il occasionne pour l'obtenir. Ce n'est pas que dans l'état terrestre, où la souffrance existe, elle existe également dans l'état spirituel, puisque la condition première et essentielle de toute existence est la succession dans les aspirations, et que les aspirations sont grosses de troubles divers.

Si vous n'admettez pas la *malédiction*, fait observer le frère Cahagnet, vous ne devez pas admettre davantage la colère ni le combat.

R... Ces questions sont très-compliquées. Il n'est jamais profitable de s'agiter ainsi. Le calme est préférable. Il y a deux forces dans la création, qui, si elles n'étaient pas modifiées et harmonisées par Dieu, lorsqu'elles se développent à un trop haut degré, fausseraient l'harmonie générale. L'état spirituel tend au développement de la force et du calme; l'état matériel, au contraire, tend au développement de la force du trouble. Ces deux

états s'étendent jusqu'aux esprits supérieurs, influencent ou annulent leur puissance présente de cognition et d'action. C'est là où la puissance de Dieu devient d'un grand secours, car le trop grand trouble conduirait à l'anéantissement de toute harmonie, et le trop grand calme conduirait à la non-succession des choses. Lorsqu'il vous arrive de vouloir éviter le trouble, ne vous troublez pas vous-même : appelez à vous les influences calmantes qui, aussitôt, vous entourent de leur sphère, sphère qui vous garantit du contact extérieur d'esprits de troubles et qui fait rentrer en vous ceux que vous contenez ; mais si vous facilitez à ces derniers de s'étendre en vous, par l'agitation de vos sens et de vos pensées, vous repoussez au dehors de vous ce qui y était entré de la sphère calmante. Par conséquent, vous rompez tout rapport avec elle et vous vous trouvez livré à celle des esprits de trouble. C'est une question de volonté et de fermeté ; c'est de savoir emprisonner ces agitations, de manière à ne leur laisser aucune expansion.

Ravet se trouve dans un très-bon état de compréhension, dit-il, au contact de l'esprit Firmin, et se propose de le questionner plus tard sur des questions de cet ordre. Le frère Cahagnet le réveille, et la séance est levée à cinq heures.

APPARITION

DE CHARLES-FRANÇOIS DUPUIS

Auteur de l'ouvrage ayant pour titre: *Origine de tous les cultes.*

Cette apparition fut sollicitée par le frère Cahagnet, séance du 28 octobre 1860, par le secours du lucide Ravet.

Le frère Cahagnet s'exprime en ces termes:

Je vous fais demander pour m'entretenir un moment avec vous, si vous voulez bien le permettre, sur un ouvrage que vous avez publié dans votre état terrestre, ouvrage ayant pour titre : *Abrégé de l'origine de tous les cultes* (1).

Je dois vous prier de voir dans le domaine de mes pensées, qu'il n'est pas contraire, loin s'en faut, à celui qui fait le fond de l'ouvrage dont je vous parle. Je désire simplement, dans toutes mes études, en éloigner le trop d'enthousiasme et le trop d'incrédulité, le trop de mépris pour ce que je n'admets pas, et le trop d'amour pour ce que j'admets, car il me semble que ces deux extrêmes rompent tout équilibre, et ne permettent aucune bonne appréciation.

Je partage votre opinion sur l'origine des cultes en général, et je ne vois pas vers quel autre point

(1) Edition de 1822.

digne de leur admiration et de leur respect les hommes auraient pu mieux porter leurs regards et l'amour de leur cœur, hors le soleil, foyer central qui, l'on n'en peut douter, est le foyer alimentateur des locomotions vitales.

J'admets votre opinion sur votre manière d'entendre les relations de la divinité avec sa création en général, et sa créature en particulier ; par conséquent, je n'admets pour *extension* dévotieuse de la partie vers le tout que le besoin de lumière et de reconnaissance : lumière pour apprécier, distancer, harmoniser l'ordre de ses pensées ; et reconnaissance envers le dispensateur d'un tel don.

Je suis avec vous pour ne voir la vraie, la digne et la seule désirable religion, qu'au foyer domestique, dont le père de famille est le professeur ; et non dans les temples dont les prêtres, — dans trop de circonstances, — sont la dégradation.

Toute chose désirée, demandée par le secours d'un tiers exige deux reconnaissances, dont l'une s'acquitte par un échange quelconque, ce qui en fait un commerce, et dont l'autre ne peut s'acquitter que par le merci et la reconnaissance directs.

Si je ne peux admettre l'intermédiaire d'un prêtre dans mes relations divines, c'est que je ne reconnais à aucun homme le droit de mieux sentir que moi les agitations de mon cœur, dans le bien

ou le mal que je fais; que je recherche ou désire éviter ; et que je ne crois pas que Dieu m'ait assez distancé de lui pour ne pouvoir m'en approcher que par un tel moyen ; ce qui serait du choix de la partialité et de l'influence contre ma liberté d'amour ; ce qui, par conséquent, exigerait des exemples bons à suivre. Je ne vois ici-bas quoi que ce soit digne du grand savoir d'un Dieu dans cet ordre de choses.

Je ne crois pas, en plus, que je puisse modifier l'organisation divine au point de me la rendre plus prospère, selon les grossiers appétits que je me crée; ce qui serait accuser la muabilité dans l'immuabilité nécessaire à l'harmonie de la création.

Mais je suis disposé à croire différentes choses que vous avez paru méconnaître dans certains passages de l'ouvrage dont je vous ai parlé, passages que je vais vous soumettre à nouveau pour que vous ayez l'obligeance de les maintenir ou de les corriger selon les connaissances de votre état présent.

D... Vous dites « que la philosophie ancienne spiritualisée admet qu'il y a un soleil intellectuel, dont le soleil visible n'est qu'une image, une lumière corporelle; donc la lumière de ce soleil est incorporelle; enfin un verbe incorporel et un verbe revêtu d'un corps et rendu sensible à

l'homme; que ce corps est la substance corporelle du soleil au-dessus de laquelle on place la lumière incréée et intellectuelle ou logos intellectuel » (1).

Vous paraissez ne pas admettre cette proposition. Ayez l'obligeance de me dire comment nous pourrions expliquer la forme que vous représentez à nos yeux en ce moment et de quelle substance elle est formée? Comment, en plus, peut se représenter la pensée, existence de l'intelligence; car, sans la pensée, je ne saurais voir l'intelligence?

R... J'y suis, et j'admets maintenant cette proposition.

D... Vous combattez cette autre poposition des anciens : « L'homme s'est regardé comme le point central auquel aboutissaient toutes les vues de la nature, par une erreur (dites-vous) assez semblable à celle qui lui ferait croire qu'il était le centre de l'univers » (2).

Pouvez-vous m'expliquer comment vous avez pu répondre à notre appel ou comment nous pouvons lier avec vous le présent rapport qui nous fait converser ensemble?

R... Vous avez raison. Mais je ne devais pas admettre ni dire cela. A cette époque, mon ouvrage n'eût pas produit tout l'effet qu'il a produit. Cet

(1) Page 257 dudit ouvrage. — (2) Page 282.

effet était désirable ; mais je ne pensais pas alors autrement que je le disais.

D... Vous paraissez ne pas admettre cette autre proposition que vous citez ainsi : « Dans l'antre du dieu Soleil, Mithra, parmi les tableaux mystérieux de l'initiation, on avait mis en représentation la descente des âmes vers la terre et leur retour vers le ciel, à travers les sept sphères planétaires. On y faisait aussi paraître les fantômes des puissances invisibles qui les enchaînaient au corps ou qui les affranchissaient de ses liens. Plusieurs milliions d'hommes étaient témoins de ces divers spectacles, sur lesquels il n'était pas permis de s'expliquer » (1).

Comment entendez-vous l'incarnation de l'âme humaine dans l'état matériel, et où pensez-vous qu'elle retourne en quittant cet état?

R... J'ai dû citer ces faits qui ne relevaient pas de la foi démontrée, mais d'une sotte superstition. Je n'en savais pas davantage... Ravet dit que cet esprit entre en méditation sur cette question ; et, après un moment, s'écrie : « Hélas ! j'ai brisé bien des fers, et je m'en suis créé pour moi-même. J'ai toujours parlé — continue cet esprit — avec conviction et connaissance des choses dont je traitais. Je désire, avant de vous répondre, étudier à fond cette question. »

(1) Page 318.

D... En parlant des mystères d'Orphée, vous dites : « Un des fruits de l'initiation à ces mystères, c'était d'entrer en commerce avec les dieux, même durant cette vie, et toujours après la mort » (1).

Si nous substituons au nom *dieux*, qui n'étaient que des esprits supérieurs, des chefs de systèmes, celui d'esprits sages et éclairés, pensez-vous que cette communication soit possible ?

R... Puisque vous communiquez avec moi.

D... Écoutez bien cette phrase qui appartient à vos réflexions :

« Je n'examinerai point ici ce que c'est que l'âme : si elle est distinguée de la matière qui entre dans la composition du corps, si l'homme est double plus que tous les animaux dans lesquels on ne reconnaît que des corps simples, organisés de manière à produire tous les mouvements qu'ils exécutent, et à recevoir toutes les sensations qu'ils éprouvent, etc. » (2). Et vous finissez par ces mots (3) : « Ce serait chercher ce que devient le principe harmonieux d'un instrument musical quand l'instrument est brisé. Je n'examinerai que le motif qui a déterminé les législateurs anciens à imaginer et à accréditer cette opinion et les bases sur lesquelles ils l'ont établie. » Opinion qui est l'immortalité *individualisée* de l'âme humaine ;

(1) Page 322. — (2) Page 323. — (3) Page 324.

immortalité qu'ailleurs vous laissez volontiers passer dans tous les corps des trois règnes de la nature sans la conserver à l'homme spécialement. S'il en était ainsi, vous ne seriez pas présent devant nous en ce moment pour affirmer cette consolante question. Qu'en pensez-vous?

D... Je suis pourtant bien moi ; mais je vous le répète : je n'étais pas instruit de ces choses, et, si je les combattais, c'est que je n'y ajoutais réellement pas foi.

R... Vous citez avec incrédulité le ciel décrit par Socrate, d'après le *Phédon* de Platon, ouvrage destiné à établir le dogme de l'immortalité de l'âme et la nécessité de pratiquer les vertus. Cet ouvrage, parlant du lieu où se rendent les âmes après la mort, « *imagine* (dites-vous) une espèce de terre éthérée supérieure à celle que nous habitons et placée dans une région toute lumineuse. C'est ce que les chrétiens appellent le *ciel*, et l'auteur de l'Apocalypse, la *Jérusalem céleste*. Notre terre ne produit rien de comparable aux merveilles de cette habitation sublime. Les couleurs y ont plus de vivacité et plus d'éclat ; la végétation y est infiniment plus active. Les arbres, les fleurs, les fruits y ont un degré de perfection de beaucoup supérieure à celle qu'ils ont ici-bas. Les pierres précieuses, les jaspes, les sardoines y jettent un éclat infiniment plus brillant que les

nôtres, qui ne sont que le sédiment et la partie la plus grossière qui s'en est détachée. Ces lieux sont semés de perles d'une eau très-pure. Partout l'or et l'argent y éblouissent les yeux, et le spectacle que cette terre présente ravit l'œil de ses heureux habitants. *Elle a ses animaux* beaucoup plus beaux et d'une organisation plus parfaite que les nôtres. L'élément de l'air en est la mer, et le fluide de l'éther y tient lieu d'air. Les saisons y sont si heureusement tempérées qu'il n'y règne jamais de maladies. Les temples y sont habités par les dieux mêmes ; les hommes se mêlent et conversent avec eux. Les habitants de ce délicieux séjour sont les seuls qui voient le soleil, la lune et les astres tels qu'ils sont réellement et sans que rien altère la pureté de leur lumière. On voit (ajoutez-vous) que la féerie a créé cet Élysée pour amuser les grands enfants et leur inspirer d'aller un jour l'habiter ; mais la vertu seule y donne entrée » (1).

Que pensez-vous maintenant de cette description, et comment sont les lieux que vous habitez ? S'y trouve-t-il des animaux comme il est dit dans l'ouvrage que vous citez ?

R... Oui, ces choses existent ; mais je ne les admettais pas. Me trouvant dans elles maintenant, je dois les admettre... J'ai à peine eu le temps

(1) Page 335.

de les apprécier et de les voir... Ravet fait observer que mes questions étonnent au plus haut degré cet esprit, qui balbutie plus ses réponses que de le faire avec hardiesse. Ce lucide accuse voir venir un petit chien qui se met à sauter dans les jambes de l'esprit Dupuis. Ce dernier reconnaît ce petit animal pour lui avoir appartenu ; ce qui l'étonne beaucoup et fait préjuger à Ravet que cet esprit n'en sera que plus intéressé d'étudier sa position nouvelle.

D... Croyez-vous que Platon, Virgile, Rhadamante ont raison lorsqu'ils disent qu'après la mort l'âme paraît au *champ de la vérité* sous la conduite de son surveillant (ange gardien), pour y être jugée, ne pouvant cacher aucun de ses crimes, dont elle pouvait ici-bas dérober la connaissance aux mortels, mais dont maintenant elle ne peut cacher l'existence aux yeux de tous ceux qui l'entourent ? (1) Comment et sous quelles formes ces actions répréhensibles sont-elles dévoilées aux yeux de tous ?

R... J'étudierai cette question.

D... Comment entendez-vous maintenant la justice réparatrice et harmonique qui doit corriger les écarts de l'homme ? Vous dites que Platon assurait qu'on pouvait abréger la durée des supplices préparatoires, à la rémission des fautes ou des

(1) Page 341.

crimes humains, en fléchissant par des prières *ceux qu'on avait outragés*. Dans le système des chrétiens (dites-vous) « le premier outragé, c'était Dieu. Il fallait donc chercher à le fléchir, et les prêtres intermédiaires avoués par la Divinité se chargèrent de cette commission, en se faisant payer, etc. » (1).

Lequel, pensez-vous, a droit à la réparation et doit être prié à cette intention ?

R... J'aime mieux Platon que les chrétiens... Je n'ai pas étudié cette question... Personne ne m'a troublé jusqu'alors. J'étais enseveli dans la composition d'un ouvrage traitant des influences du réfléchissement de la lumière, et j'étais par conséquent très-loin de m'occuper de celle dont vous me parlez.....

D... M'en voudriez-vous pour vous avoir troublé dans ces méditations, et prendriez-vous en mauvaise part cette attention fraternelle ? Une fois déjà je vous ai demandé pour vous poser les questions précitées ; mais n'étant pas en mesure d'y répondre, je les ai suspendues jusqu'à ce jour, où je me fais un devoir de vous les soumettre à nouveau, autant dans l'intérêt de votre état actuel que par reconnaissance du bien et de l'instruction que j'ai reçus de la lecture de votre ouvrage. Si vous avez été une lumière philosophique

(1) Page 349.

dans votre temps à notre égard, permettez-moi d'être à mon tour au vôtre une lumière spirituelle... Ravet accuse que cet esprit lui prend et lui serre la main en lui disant qu'il me remercie de ma fraternelle obligeance; qu'il étudiera sa nouvelle position.

Observations. — Il ressort de la séance de M. l'abbé Almignana, et de celle de Charles Dupuis, que les questions de temps et la succession vive des pensées studieuses, semblent être suspendues dans l'état spirituel. Nous ne pouvons admettre *à priori* cette conclusion ; car elle répugne à nos aspirations présentes, et elle semble en plus ne pas suivre la filière harmonique par laquelle passe le taraudage des pensées de l'état matériel. Plus nous paraissons contraire à l'acceptation de cette révélation, plus nos études somnambuliques semblent vouloir l'établir et le prouver par des faits répétés ; faits produits par des lucides différents, sur lesquels nos arguments et notre prétendu pouvoir *magnético-volontaire* n'ont aucune prise assurément ; car, nous le répétons *consciencieusement*, cette proposition ne répond pas au cadre logique dans lequel nous aimons à placer toutes les choses de nos études. L'esprit Dupuis, comme quantité d'autres qui nous sont apparus antérieurement, sait qu'il est spiritualisé, mais n'a aucune

idée d'étudier sa nouvelle position ; il continue l'élaboration de l'ordre d'idées qu'il élaborait sur la terre, et pourrait ainsi passer des siècles au milieu du globe attractif, sans doute (globe décrit par l'esprit Emmanuel Swedenborg, tome III des *Arcanes de la vie future dévoilés*), qui lui représente toutes les daguerréotypies de son état matériel ; espèce d'universalité imagée des choses vues dans cet état, sans plus se soucier de son état présent et de ce qui peut le constituer. C'est nous, êtres encore enfermés dans le chaos matériel, qui tirons de cette espèce de léthargie ces esprits supérieurs, nageant au sein de toutes les lumières désirables, et encore ne pouvons-nous pas les voir progresser à pas de géant dans cette précieuse étude. Non, nous les redemandons quelques années plus tard, et les retrouvons, à peu de chose près, dans la même ignorance. Cette connaissance nous donne le vertige et nous ferait volontiers craindre de quitter la terre. Nous nous demandons où est ce beau ciel rêvé, cette extension de savoir, de sagesse et de lumière tant vantés par les mêmes lucides en l'honneur de l'état spirituel ? Nous ne voulons pas nous arrêter à cette obscure question, elle doit avoir sa raison d'être ; espérons que nous la comprendrons mieux lorsque nous serons appelés dans cette classe d'études d'outre-tombe, et remercions toujours les esprits supérieurs de nous ins-

truire de ces choses. En attendant leur solution, méditons sur elles.

ALP. CAHAGNET.

Pour copie conforme:

LECOCQ,

Secrétaire des étudiants swedenborgiens.

BIBLIOGRAPHIE ÉTRANGÈRE.

Angers, le 5 novembre 1860.

Mon cher monsieur,

Je vous prie d'agréer, pour votre Encyclopédie, les articles que je vais reproduire ci-après, tirés de l'ouvrage anglais, intitulé : *The night side of nature*, par Catherine Crowe.

Page 111. — Le poëte Pfeffel, aveugle, avait pour secrétaire un jeune pasteur protestant, Billing, qui le promenait dans son jardin, à quelque distance de la ville. Dans ces promenades, Pfeffel remarqua que chaque fois qu'ils passaient dans un certain endroit, le bras de Billing était pris de tremblement et de malaise. Pfeffel le questionnant à cet égard, le secrétaire dit à contre-cœur qu'en effet chaque fois qu'il passait à cette place il éprouvait des sensations qu'il ne pouvait pas s'expliquer et qu'il sentait la même chose toutes les fois qu'il

passait là où avaient été enterrés des corps humains. Pfeffel, en vue de s'attaquer à l'imagination du jeune homme, alla le *soir* avec lui dans ce jardin. En approchant du point remarquable, Billing aperçut une faible lumière, et, de plus près, il vit une *lumineuse* figure d'*Esprit*, se balançant sur ce point, une femme, enfin, un bras en travers du corps et l'autre pendant, et droite elle-même au-dessus du sol, à la hauteur d'un travers de main, et tranquille. Le jeune homme ne voulant pas avancer, Pfeffel y alla seul, agitant son bâton en tous sens à cette place sans aucun effet, et cette apparence se *retirait* et *revenait* prendre sa place, devant le jeune homme, après la retraite de Pfeffel. Le public alla répéter ces expériences assez longtemps, et l'on supposa qu'on avait enseveli quelque corps en cet endroit. Pfeffel fit creuser le sol. A une grande profondeur fut rencontrée une couche de chaux, de la longueur et de la largeur d'une tombe, et très-épaisse, sous laquelle furent trouvés les os d'un être humain. Ils furent enlevés et la figure nocturne cessa de paraître.

Madame Crowe cite des expériences très-intéressantes faites sur des détritus et des cendres de plantes, dans lesquelles on a fait sortir les *formes* de ces plantes par émanation, et l'on doit croire, dit-elle, qu'il en serait de même des restes humains.

Page 128. — Sir John Holloway, de la Banque d'Angleterre, raconte qu'une nuit, étant couché avec sa femme et ne pouvant dormir, il attacha ses regards et ses pensées sur une étoile très-brillante, qu'il voyait par sa fenêtre, lorsque tout à coup il vit son Esprit se séparer de son corps et prendre son essor dans la brillante sphère. Mais, inquiet des angoisses de sa femme si, s'éveillant, elle allait croire son corps mort à côté d'elle, il retourna et y entra avec difficulté. Il se retrouva dans l'obscurité ; mais il dit que, pendant que son Esprit était libre, il était alternativement dans la *lumière* ou dans l'*obscurité*, suivant que ses pensées étaient avec sa femme ou avec l'étoile. Il dit qu'il évite tout ce qui peut reproduire cet accident, les conséquences en étant affligeantes.

Page 108. — Pomponius Mela raconte que chez un certain peuple de l'intérieur de l'Afrique intérieure les habitants se couchent, pour dormir, sur les tombes de leurs ancêtres et croient que dans les songes qu'ils y font ils y trouvent de sages conseils des morts.

Double songe — page 107 — par deux femmes, la mère et la fille. Toutes deux étaient couchées dans le même lit, à Cheltenham, lorsque la mère, madame C... rêva que son beau-frère, en Irlande, l'avait envoyé chercher ; qu'elle entra dans sa chambre et le trouva au lit avec pâleur de la mort.

Il la pria de l'embrasser ; mais, en raison de son état livide, il lui répugna de le faire, et cette scène la réveilla. Sa fille s'éveilla dans le même instant, disant : « Oh ! je viens de faire un rêve affreux ! — Eh bien, — dit la mère, — je viens aussi d'avoir un songe fort peu gai : j'ai rêvé de mon beau-frère. — C'est aussi de lui que j'ai rêvé, — reprit mademoiselle C... — Je me voyais assise dans le salon et il entrait portant un linceul décoré de rubans noirs, et, en s'approchant de moi, il me dit : « Ma chère nièce, votre mère a refusé de m'embrasser ; mais j'espère que vous ne serez pas aussi incivile. »

Ces dames n'étant pas dans des habitudes de correspondance avec leur parent, elles pensèrent que le plus prompt avis qu'elles pussent rècevoir de son décès, s'il était réellement mort, serait par les journaux d'Irlande, et elles attendirent avec anxiété le prochain mercredi, jour de réception de ce journal à Cheltenham. Au jour arrivé, mademoiselle C... se rendit au salon de lecture, où elle apprit ce que leurs songes les avaient préparées à attendre. Leur ami était mort, et postérieurement elles surent que le décès avait eu lieu la nuit même qu'elle l'avaient vu, et déclarèrent n'avoir pas pensé à lui assez longtemps avant qu'il succombât.

Il y a, dans ce cas, une particularité remarqua-

ble, que le songe de la fille paraît être une continuation de celui de la mère. Dans l'un il est en vie, dans le second le linceul et les rubans noirs semblent indiquer qu'il est mort, et il se plaint du refus de lui donner le baiser d'*adieu*.

Excusez un peu de surcharges ou quelques corrections qui tiennent à ce que je suis très-pressé et que, dans les traductions, quand il faut analyser, écarter le superflu, on a besoin de liberté. Si je vis au printemps, et que rien ne nuise à mes projets, j'ai l'intention de retourner à Paris et de vous allez voir.

Tout à vous. Recevez mes salutations cordiales.

SALGUES.

APPARITION DE MADAME SALGUES

Angers, le 29 novembre 1860.

Mon cher monsieur,

Dans votre dernière lettre, vous manifestez le désir d'avoir les détails de la séance que vous avez eu la complaisance de me donner dans les premiers jours du mois d'octobre dernier, et je me fais un plaisir de vous les rappeler, car j'y ai trouvé beaucoup d'intérêt.

C'est l'esprit de ma femme, que j'avais perdue le 27 septembre, que Mme Adèle a évoqué, et le signalement qu'elle m'en a donné était exact, et pour l'être moi-même, je vais rappeler les questions comme je les ai posées et reproduire les réponses. Toutefois, il y a peu de ces réponses qui puissent intéresser vos lecteurs, toujours intéressés, cependant, à reconnaître qu'il y a parfaite identité d'un esprit appelé. Le signalement en serait déjà une preuve. Enfin je lui ai fait demander si elle pourrait me nommer des personnes qui l'accompagnaient à sa dernière demeure : elle a dit : *Marie* et *Joséphine*, qui sont mes deux domestiques, et notamment M. *Taxis*, que je *ne savais pas y être*, et qui me l'a dit lui-même depuis. Je lui ai demandé si elle savait qui était venu me voir le lendemain de ses funérailles. Elle a dit que c'était un *étranger* qu'elle ne connaissait pas. En effet, un monsieur de Paris, que je n'avais jamais vu, ayant des affaires à Angers, vint me voir de la part de notre ami, M. Piérart, rédacteur de la *Revue spiritualiste*.

Je fis demander à ma femme si elle savait qui l'a ensevelie : elle dit que c'était une vieille femme dont elle ne se rappelait plus le nom, mais de nos environs. En effet, ce soin a été donné par une femme âgée que ma femme a vue quelquefois à la maison.

Ma femme a nommé un de ses frères, Jules, qu'elle voit fréquemment, et je ne pensais nullement à lui, que je n'ai pas connu, car il est mort jeune en Angleterre.

Enfin elle a dit qu'à sa mort, si terrible par la plus affreuse et la plus longue agonie, elle a été bien surprise de ne plus ressentir aucune souffrance. Elle a ajouté que, sachant les soins minutieux que je lui ai prodigués jusqu'à son dernier moment, elle ne me quittait pas, qu'elle était heureuse comme il y a *vingt* ans, l'époque à laquelle vivaient encore des dames ses amies, mortes depuis; qu'elle était bien placée et qu'elle pourrait monter plus haut, mais qu'elle attendrait pour cela le moment où j'irai la rejoindre, pour que nous montions ensemble, ajoutant qu'elle ne voulait pas quitter la sphère qui m'entoure pour être mieux avec moi; ce qui nous rappelle que des esprits nous ont quelquefois dit que les esprits voient d'autant moins la matière qu'ils sont plus élevés.

Enfin, ma femme a dit à Mme Adèle, sans que j'eusse provoqué cette explication, qu'elle n'aimait pas le grand monde. Il est certain que sur terre, elle n'a jamais aimé la société qu'en petit comité.

Veuillez disposer de ces détails, s'ils peuvent

vous convenir, et me croire, mon cher Monsieur, votre dévoué serviteur.

SALDUN.

CORRESPONDANCES MAGNÉTIQUES.

Argenteuil, 30 novembre 1860.

Ma chère sœur,

Que me dis-tu? Depuis trois mois tu ne fais plus que lire continuellement des brochures, revues, journaux et ouvrages traitant du magnétisme et du spiritualisme, et le tout, pour savoir ce qu'en pensent tous ces personnages savants et écrivains qui traitent de cette question. Tu me dis être moins avancée qu'avant cette triste occupation. Je le crois sans peine.

En effet, jusqu'alors, tu avais foi en mes études, en mes observations, et tes pensées étaient les miennes; tandis qu'à présent tu es dans la même position que ce voyageur qui, après avoir atteint la cime du mont Blanc, fait un faux pas, trébuche et perd le terrain qu'il avait gravi avec tant de fatigues.

A présent, tu veux recommencer le voyage, — ton bâton ferré c'est moi, à qui tu dis : réponds à mes questions et débrouille si tu peux les idées confuses où m'ont jeté tous ces grands savants. —

Grand merci de l'obligeance, ma chère sœur; mais tu tombes joliment mal en cette occasion. — Car il serait de toute impossibilité que je visitasse de nouveau ces premières pages, qui servent encore de champ de bataille à des hommes qui veulent entrer en lice avec des armes qui datent de l'antiquité et dont ils n'ont seulement pu secouer la poussière. — Mais pour ne pas tout te refuser, je veux au moins te tirer de la surprise que tu as éprouvée à la vue de tant de contradictions.

Tu me parais en avoir gros sur la conscience, d'avoir succombé à la tentation de lire l'*Histoire du Merveilleux*. — Parce que, dis-tu — son auteur cite une collection de faits en faveur de tous les phénomènes connus en magnétisme.— Puis, quelques pages plus loin, arrive une phrase qui fait tomber ce que vous supposiez établi. Ainsi dans l'*Histoire des Diables de Loudun*, beaucoup de faits de lucidité sont mis au jour ; mais alors, dit l'auteur, c'est la *communication de pensées* qui a lieu entre celui qui exorcise et la possédée. Ce qui ne l'empêche pas de citer ce fait à la page 248 du tome Ier. « La sœur Claire *devine le jour où le chevalier de Méré s'est confessé pour la dernière fois, et répète des mots que l'exorciste a seul entendus.* » Où donc dans ce fait existent des communications de pensées? Et dans le fait de Jacques Aymar, à qui l'on banda les yeux et qui

trouva des serpes que l'on avait cachées enfouies dans la terre d'un jardin. — Et de cet autre « nommé » Bléton, dont on trouve l'expérience détaillée » dans un journal de Paris en 1782, et qui » indique que devant plus de douze cents per- » sonnes et en présence de M. Guillaumot, inten- » dant-général des bâtiments du roi, accompagné » des plombiers, des inspecteurs, des fontainiers, » — il a, sur une partie de l'aqueduc d'Arcueil, » indiqué le passage de l'eau avec une précision » telle que, pour se servir d'une expression même » de M. Guillaumot, si ce plan venait à être perdu » *on le referait* sur les traces de Bléton. » — Je suis de ton avis, Aymar me paraissait voir plus clair que ceux qui avaient les yeux découverts... et que ceux surtout qui écrivent ces choses, les admettent et les nient à tour de rôle. —

Oui, ma chère sœur, j'ai lu ces faits et les innombrables autres cités dans cet ouvrage, qui sont du plus grand intérêt. — Ainsi, toutes les vues à distance, toutes les lectures de lettres cachetées, etc., etc., — tout cela paraît être prouvé à cet auteur. — Ce qui ne l'empêche pas de dire, après surtout des exemples contraires, que c'est de la communication de pensées, — et quand ce n'est pas cela, c'est tout simplement *une exaltation de l'intelligence.*

Toi, dans ta naïveté, tu croyais que l'intelligence

était ce qui constituait la compréhension des choses, — servait à apprécier les actions et les tableaux perçus par la vue, — et que la vision s'opérant jusqu'à présent par l'organe spécial qui semble avoir été créé pour ce petit rôle qui n'est pas certes à dédaigner, tu n'avais pas lieu de supposer qu'une *intelligence exaltée* suffisait pour pouvoir lire une lettre cachée à l'intérieur d'une poche. — Moi je suis bien de ton avis, mais cela ne suffit pas. Tu ignores donc que si les auteurs avaient toujours le courage de dire ce qu'ils admettent, savaient être logiques, précis, — qu'ils se mettraient à dos toute la secte savante et celle qui veut l'être; — celle religieuse dans laquelle ils comptent les protecteurs les plus importants. — Il faut enfin reconnaître les choses parfois, et toujours les *expliquer* d'une manière *inexplicable*, à seule fin que, personne n'y comprenant rien, et que ceux qui ne veulent pas passer pour des esprits faibles et superstitieux puissent dire après la lecture de ces ouvrages : «C'est savamment écrit; comme l'auteur met chaque chose à sa place au moyen de la science ? Il ne va pas se perdre comme tous ces magnétistes, dans les brouillards de l'imagination.—Non, la science, toujours la science.»— Et la personne termine ainsi, contente et heureuse. — Aussi, remarque toujours que le silence le plus religieux succède complétement à ces lumiè-

res de la raison, comme disait un ancien notaire. Ne t'étonne donc plus de ce tohu-bohu de pensées de toutes couleurs, — et compare toujours ces amalgames intellectuels à ces plats de restaurant que l'on appelle *poulets à la Marengo*, dans lesquels il y a un peu de tout, pour satisfaire tous les goûts. Voilà pour ce qui concerne M. Louis Figuier.

Je trouve qu'il faut que tu aies le système nerveux fortement constitué pour n'avoir éprouvé que de l'ennui en lisant l'ouvrage de M. A. Morin. — N'est-ce pas, entre nous, que le cerveau humain est témoin de bien drôlatiques choses? mais passons.

La lecture de l'*Essai d'une nouvelle théorie de magnétisme animal*, par Léopold Warlomont (journal du magnétisme, mois d'août), paraît t'avoir plus égayée, malgré le sérieux de l'article. — A propos de cette phrase : « Dieu a créé » *l'homme libre*, mais il l'a organisé de telle sorte » que ses besoins et ses passions assurent l'accom- » plissement de sa destinée. » Tu me demandes où se trouve la liberté de l'homme, s'il a une destinée à accomplir? — C'est parfaitement juste et je me déclare constater — que la liberté, si elle existe, ne me paraît pas visible à la première observation. — La disproportion me paraît tellement grande entre le peu de probabilités de son exis-

tence, comparativement à celles qui existent contre, — que je prends mon parti sur son absence.— Ce qui n'empêche pas que, dans la même phrase, il y ait deux pensées contradictoires. — Si tu lisais beaucoup, tu t'y habituerais, et tu finirais par comprendre que la contradiction fait cause commune depuis longtemps avec l'humanité. Il n'existe pas de coiffure humaine dans l'exercice de son rôle qui ne la contînt à l'état latent.

Tu as dû remarquer que M. Warlomont n'est pas récalcitrant à l'endroit des vues et lectures à distance à travers les corps opaques, et il en donne une petite explication qui n'est pas à mépriser, la voici : « Il n'y a donc rien qui répugne » à la raison dans les phénomènes de lecture, de » caractères *bien éclairés*, au travers de corps » opaques ; *une exquise sensibilité du centre ner-* » *veux* (tu vois qu'ici ce n'est plus l'intelligence » exaltée) suffit pour expliquer les faits de cet » ordre, qu'on ne nie que parce que l'on ne s'est » pas donné la peine de les étudier. » Et pourquoi s'étonner de ces phénomènes, dit-il plus haut, quand on sait par exemple que (Remarque bien et sois calme) les dernières nébuleuses, encore visibles dans les télescopes d'Herschel, ont mis l'éther en vibration, deux millions d'années (vingt mille siècles) avant que nous en recevions l'im-

pression (de Humbold, *Cormus*, p. 175), et cependant les ondes éthérées parcourent 70,000 lieues par seconde ! — Qu'en dis-tu? Ne parle jamais de cela au curé de ton village ; car il te dirait que la révélation divine que l'Église seule possède ne va pas si loin que cela;— qu'elle ne reconnaît pour date à la création que les 6,000 années qui lui ont été révélées, et que c'est bien suffisant pour nous; — que d'ailleurs l'Église a déjà fait justice de ces hommes qui veulent aller au-delà des lumières de la Bible, qui viennent conter des balivernes de cet ordre, — et que si elle pouvait, elle saurait encore bien faire justice de tous ces bavards et ces philosophes qui viennent dire le contraire des livres saints, et trouverait bien moyen de leur imposer un silence respectueux.— Oui, ma chère sœur, tu verrais cet homme s'agiter et tu n'aurais qu'une chose à faire : ce serait de t'absenter et d'éviter sa rencontre pour vivre tranquille. — Vingt mille siècles ! Ah ! M. de Humbold, je ne vous croyais pas de votre vivant si réfractaire à la foi orthodoxe ; vous en serez responsable devant ceux qui condamnèrent Galilée. Mais vous n'avez rien à craindre de ces éteignoirs ; à présent que vous voilà spiritualisé, vous vivez loin de ces sphères intolérantes et anti-fraternelles. — Vos observations sur la création entière vous faisaient trop admirer son auteur pour ne pas être éloigné

de ces êtres orgueilleux et privés de tout amour. — Continuez vos études au monde spirituel; vous avez du travail de préparé devant vous.

Mais il me semble que je parle à feu de Humbold, et que nous ne sommes plus ensemble. J'y reviens donc pour te dire de te consoler si tu ne peux comprendre pourquoi les nébuleuses qui ont mis vingt mille siècles à se manifester à notre petite boule terrestre, peuvent expliquer sans aucun effort le fait d'un somnambule qui voit de Paris ce qui se passe à Saint-Pétersbourg ou en Amérique, au moyen tout simplement d'un *centre nerveux rendu très-sensible.* — Les spiritualistes qui ne sont pas savants et qui acceptent la dualité chez l'être, — disent simplement que c'est l'esprit, l'âme, si tu aimes mieux, cette partie non tangible pour l'état appelé normal ou matériel, qui a les yeux d'autant plus ouverts que les autres sont les mieux fermés ; qui voit alors, et sait lire dans les lettres les plus sombres, comme dans les pensées les plus cachées ; il est alors dans son domaine et nous présente, par ces faits, son certificat de naissance... à part la date bien entendu. — Pour celui qui a un peu étudié les phénomènes magnétiques avec leurs conséquences, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; — mais nous savons que les explications claires ne sont pas toujours celles que l'on recherche.

Je remets à une autre lettre la suite de mes réponses à tes justes observations. — Je tâcherai de te tranquilliser sur le sort de nos études, qui actuellement sont partagées par un certain nombre d'hommes savants, studieux et sincères.

Quant à moi, tu le sais, je me dispense de tous ces manteaux, que tant de personnes cherchent pour se couvrir. — Je ne connais qu'une chose : d'abord des faits, — puis des raisons qui puissent me les expliquer généralement autant que possible. — Avec cela, je suis aussi indifférent de l'opinion de mon portier comme de celle de M. Louis Figuier et Ce.

A bientôt ma deuxième lettre,

Ton frère,

L. Lecocq.

REVUE MAGNÉTIQUE.

Nous empruntons à la *Revue spiritualiste* (1) la narration d'un fait remarquable arrivé dans une maison de campagne, aux environs de Paris :

« Un gentilhomme polonais, personnage émi-

(1) Neuvième livraison 1860.

nent sous tous les rapports, habitait cette maison de campagne depuis quelques années quand, il y a cinq mois, sa femme bien-aimée, une femme remarquable par les dons de l'esprit, de la beauté et du cœur, vint à mourir, laissant trois orphelins, dont une petite demoiselle. Cette famille demeura inconsolable de cette perte cruelle, et le comte Z..., voulant enfin s'arracher, lui et les siens, à une demeure qui lui rappelait les plus tristes souvenirs, résolut de la mettre en vente. Mais, avant de le faire, il eut la pensée d'y faire venir un photographe chargé de prendre un décalque non-seulement de la maison vue de face, mais encore du comte, de ses enfants et de ses serviteurs, tous placés sur le devant, en des endroits divers. Voici comment se plaça tout ce monde. A droite du rez de-chaussée de la maison, et par conséquent à la gauche du photographe, l'institutrice des enfants, puis une gouvernante, deux jeunes femmes fort agréables; au milieu, le groupe des trois enfants se tenant par la main; sur la gauche, et derrière un petit treillage, la cuisinière; au balcon, le comte seul, ayant derrière lui les fenêtres fermées, dont une se trouvait un peu à gauche, ayant, comme les autres, son rideau légèrement engagé dans une embrasse. LA MAISON DEMEURA COMPLÉTEMENT DÉSERTE DE TOUT ÊTRE HUMAIN. L'épreuve photographique reproduisit parfaitement

la maison et chacune des personnes qui se trouvaient devant. Mais, chose étrange! qui surprit, émut profondément le photographe et le comte Z..., c'est qu'à côté de ce dernier, sur le tableau, se trouve le buste d'une femme qu'on voit placée en partie derrière le rideau de la croisée qui était à la gauche du comte. Ce rideau, chose étrange! n'a pu empêcher que l'image de cette femme soit reproduite. Les traits, sans doute à cause de cette circonstance, sont confus, peu accusés, mais le buste se dessine bien, et la partie que ne cachait point le rideau est très-transparente. Après avoir épuisé toutes les suppositions qui pouvaient aider à expliquer un fait aussi extraordinaire, le photographe, qui n'est pas étranger aux récits de manifestations spiritualistes si remarquables qui éclatent de toute part, conjectura que ce pouvait être l'Esprit de la défunte épouse du comte qui, toujours pleine de tendresse pour les siens qu'elle ne quitte pas, aurait voulu se montrer dans une occasion si solennelle, avoir sa place dans le tableau de sa famille bien-aimée, prenant pour cela un aspect transparent comme les Esprits ont la puissance de le faire parfois. Aussi vint-il à l'esprit du photographe de demander si un portrait fait du vivant de la comtesse existait. On lui en montra un que nous avions vu chez lui. En comparant avec une loupe les traits, la pose de la défunte com-

tesse dans l'une et l'autre image, le photographe, dans son expérience sur ces matières, n'hésita pas à croire qu'ils étaient dus l'un et l'autre au même original. C'est la même toilette d'ailleurs : cheveux à l'Anglaise, dentelles blanches sur un corsage noir... On peut, du reste, s'assurer *de visu* des faits, en se rendant comme nous chez M. Alexandre, qui demeure boulevard des Capucines, 11. »

— Nous trouvons dans la vie de Garibaldi cet aveu de sa part, et qui doit intéresser les spiritualistes :

« Je puis déclarer avec orgueil que ma mère était un modèle entre toutes les femmes. Tout homme doit dire de sa mère ce que je dis de la mienne; mais nul ne peut le dire avec une plus profonde conviction. Un de mes plus grands chagrins a été de ne pas la rendre heureuse ; car ma vie aventureuse lui a donné beaucoup d'inquiétudes. S'il y a en moi quelques bons sentiments, je déclare hautement les avoir reçus de ma mère. Son caractère angélique a dû avoir son reflet dans mon âme. C'est à sa compassion pour les malheureux que je dois le grand amour que j'ai toujours eu pour ma patrie, lequel m'a gagné la sympathie de mes concitoyens. Certes, je ne suis pas superstitieux, mais *je veux affirmer* que dans les plus grands périls de ma vie, dans les plus affreuses

tempêtes sur l'Océan et dans les combats, quand les balles tombaient autour de moi comme la grêle, *j'ai constamment vu ma mère morte priant pour moi. Voilà ce qui m'a donné le courage qui a étonné beaucoup de personnes, car je sens que rien ne peut me faire du mal pendant que cet ange implore Dieu pour ma sûreté.* »

Pour une personne comme Garibaldi, qui, par sa présence au milieu des hommes, avait la puissance de les mettre dans un état tel qu'ils le suivaient aux combats et sortaient constamment vainqueurs malgré l'inégalité de la lutte, — pour un homme enfin qui a su remuer et mettre en vibration une nation de vingt millions d'âmes et qui, au milieu des plus grands dangers de toute nature, arrive au but sain et sauf, entouré de l'estime de tous les cœurs qui lui appartenaient s'il l'eût désiré.— Certes qu'une pareille situation donnerait le vertige à tout autre et pourrait développer l'orgueil prodigieux que possèdent les hommes généralement. — Chez lui, au contraire, rien de tout cela : il avoue la protection VISIBLE dont il s'est rendu compte lui-même et vient nous dire : « Voilà ce qui m'a donné le courage qui a tant étonné beaucoup de personnes. » Quelle grandeur d'humilité ! et comme il est protégé jusqu'à la fin ! — Celle qui veille sur lui sait l'éloigner à temps, et le conduit dans une île tranquille en

ne laissant pas pénétrer dans ce noble cœur un ordre de pensées qui annulerait peut-être la protection de cette mère bien-aimée. — Puisse-t-elle veiller suffisamment pour éloigner les coups projetés dans l'ombre par des êtres à double face, comme elle a su éloigner les balles ennemies au milieu des combats!

EXPÉRIENCES DE M. SQUIRE.

M. Squire passe pour être médium, et nous le croyons, d'après ce que nous avons vu chez M. Piérart, gérant de la *Revue spiritualiste*, en son domicile, rue du Bouloi. — C'est donc ce jeune homme, âgé de vingt-cinq ans, qui, comme M. Home, sert d'intermédiaire aux esprits qui produisent les manifestations dont nous avons été témoin et dont voici le détail :

Le jeudi 29 novembre, nous nous présentâmes chez M. Piérart qui nous reçut, avec sa bienveillance habituelle, dans son salon au milieu duquel était une table en bois de chêne possédant 90 centimètres dans son grand diamètre, et peut-être 55 centimètres dans son plus petit. — Comme épaisseur elle pouvait en avoir 8, et le tout pesait 70 livres.

A neuf heures, nous comptâmes quarante personnes présentes. — Parmi ces personnes, plusieurs visitèrent minutieusement la table;— entre autres, un officier de marine aidé d'une autre personne essayèrent, en prenant leur point d'appui, de renverser la table, de la soulever en mettant son centre de gravité dans la direction de la puissance qu'ils déployaient. — Peine inutile, ces messieurs constatèrent leur impuissance et attendirent son ascension dans des conditions moins acceptables d'après les lois mécaniques.

En effet, M. Squire s'assit à quelque distance de la table, c'est-à-dire assez éloigné pour pouvoir poser sa main sur le bord. — Un mouchoir servit de lien pour retenir les jambes adhérentes à la chaise. — Et une personne étrangère retenait dans ses mains celle qui restait disponible à M. Squire, c'était celle du côté droit. — Les spectateurs posés sur le premier rang firent tous la chaîne, à seule fin que personne ne pût quitter sa place à l'insu des témoins. — Ces conditions remplies, on retira toute lumière, et au bout de quelques minutes on entendit la table glisser sur le parquet, puis ensuite tomber. On ouvrit la porte immédiatement, et l'on vit la table renversée, posée sur un matelas disposé à cet effet derrière le corps de M. Squire, — et ce dernier complétement dans la même position prise au moment de com-

mencer l'expérience, moins toutefois la main gauche qui n'était plus alors sur la table.

Une autre expérience fut variée de cette manière. M. Squire, rendu à sa liberté et la table remise dans sa première position d'équilibre sur ses quatre pieds, — demanda un incrédule qui, debout près de lui, prit comme lui le bord de la table à son extrémité, dans son grand diamètre entre le pouce et l'index, et attendit l'expérience. On retira de nouveau la lumière, — deux minutes à peine écoulées, et la table glissait sur le parquet. La lumière apparut immédiatement sur la demande de M. Squire, et tout le monde vit la table les pieds en l'air, reposant sur les têtes de ces deux messieurs. — Comment y était-elle venue? C'est le problème à résoudre.

Une nouvelle édition de cette expérience fut renouvelée; cette fois ce fut l'officier de marine qui se présenta. — Il avait essayé de la soulever, avec une autre personne, dans une position beaucoup plus avantageuse, et n'avait pu réussir; nous comprenions la curiosité de cet incrédule (car c'en était un), qui désirait voir ce qui se passerait en employant alors deux doigts de la main pour renverser et soulever ainsi un poids de 70 livres au-dessus de leurs têtes. — La chaîne se forma de nouveau avec l'obscurité; le même résultat eut lieu et fut constaté en présence de la lumière. Ce

jeune officier avoua n'y rien comprendre; il a bien senti la table se soulever, il est certain qu'il n'y avait aucunes personnes qui servaient de compère ; — que la table s'est bien mise au-dessus de sa tête et qu'il n'en sentit aucunement le poids, — mais que l'X ou la force intelligente qui l'a mise en mouvement reste à chercher.

En effet, c'est là que doit s'arrêter l'observateur qui veut étudier. — Car ici, comme dans d'autres circonstances, ce n'est pas une force électrique ordinaire et privée de direction. C'est donc bien une puissance, et une puissance intelligente; telle est notre opinion du moins dans tous ces faits si variés dont on est témoin aujourd'hui. — Dire à présent qu'il n'y a pas des imitateurs qui cherchent à suppléer parfois aux moyens occultes, — oui, nous le croyons sans peine, mais l'évidence des faits se manifestant en dehors des lois connues de la pesanteur et des autres lois physiques, n'en sont pas moins d'une grande réalité.

Dans cette soirée, nous avons entendu raconter par un témoin oculaire une expérience qui eut lieu chez un directeur d'un de nos grands théâtres subventionnés. Nous ne croyons pas commettre d'indiscrétion en la racontant très-brièvement. — On pourrait presque dire de ce fait, que c'était un jeu d'enfants.

Le directeur de ce théâtre donnait une soirée;

M. T..., un acteur connu et estimé du public, y assistait. On vint à parler médium et desmanifestations dont ils sont parfois les promoteurs. M. X.., qui a la direction du théâtre, est quelque peu initié à ces phénomènes. — Il proposa donc à M. T... de vouloir bien s'asseoir, de ne rien craindre de ce qui pourrait arriver, et pria ses deux jeunes enfants de se mettre chacun d'un côté latéral de la chaise et de poser un doigt sur un des bâtons qui se trouvent au-dessous du siége.— Au bout d'un instant on vit la chaise et M. T... transportés au-dessus des visages et retomber ainsi sans secousse.

Sans entrer dans de plus grands détails, nous sommes ici encore obligés d'admettre une *puissance intelligente, invisible* (nous ne mentionnons pas laquelle), mais à coup sûr c'en est une, qui sait ainsi prendre aussi adroitement la chaise pour la soulever et la conduire ensuite jusqu'à terre sans brutalité. — Nous ne pouvons admettre une force brutale privée de volonté qui puisse se comporter aussi convenablement en société. Notre opinion est telle jusqu'à preuve du contraire.

Nous extrayons du *Monde illustré* du 15 décembre les anecdotes qui suivent, extraites du *Courrier de Paris* de M. Jules Lecomte.

— Voici un fait auquel ni vous ni moi ne saurions rien comprendre.

Il y a quelques semaines la bellissime baronne Alphonse de Rothschild suivait une chasse, en famille, dans les dépendances du château de Ferrières. En retirant un de ses gants de peau de daim, elle laisse glisser de son doigt une bague en diamant qui tombe sur le chemin sans qu'elle s'en aperçoive. Plus tard, en rentrant au château, la perte éclate, et comme le bijou a non-seulement une importante valeur matérielle, mais surtout une grande valeur d'affection, la jeune baronne est désolée. On affiche dans les cours et jardins que 500 francs seront donnés à quiconque rapportera la bague, et on n'ose guère espérer.

La nuit s'écoule. Aux premières clartés du jour, la fille d'un des gardes du parc sort du pavillon et se met en marche avec une expression de physionomie étrange. Où va-t-elle? chercher la bague! Quoi, à travers le parc, la forêt, trois ou quatre lieues de parcours par des chemins plus ou moins frayés, des halliers, la fange, les feuilles sèches, les terres détrempées de la saison? Oui..- C'est insensé, croyez-vous? Mais, je vous le répète, regardez son visage: c'est celui d'une inspirée. Que se passe-t-il? Eh bien, le voici:

L'événement avait été le sujet de toutes les conversations du soir, sous tous les toits des dépen-

dances [illegible]
une [illegible]
excel[illegible]
elle [illegible]
tout [illegible]
comme[illegible]
étrange [illegible]
lever [illegible]
grand [illegible]
hé[illegible]

E[illegible]
[illegible]
attend[illegible]
dire [illegible]
pour [illegible]

Une [illegible]
refour [illegible]
dans une [illegible]
[illegible]

Elle [illegible]

A[illegible]
les [illegible]
bague [illegible]
tout [illegible]
Quelques [illegible]
l'apparition [illegible]
toujours [illegible]
du garde avait une [illegible]

— Mais comment l'avez-vous retrouvée ? — lui demanda-t-on de toutes parts.

Alors elle raconta ce que je viens d'écrire...

Qu'ajouter à cela? il y a *un fait* : la bague perdue dans les bois et retrouvée par une jeune fille qui n'était pas à la chasse ! — on ne saurait sortir de là. Toutes les femmes de la maison Rothschild acceptent très-sincèrement le miracle, parce que la noble et pieuse personne qui domine la famille morale, la baronne James, est une âme croyante autant qu'un cœur charitable, en restant un esprit supérieur. Quant aux hommes... ils ne veulent contrarier personne et se taisent, en réprimant peut-être un sourire. Les gardes, les domestiques du château, un peu jaloux sans doute, font cent contes plus absurdes que ne semble le miracle aux yeux des esprits forts, pour essayer de démontrer comment la jeune fille aurait pu savoir, tout autrement que par une révélation, un rêve, l'endroit où trouver le bijou... Quant au baron James, si on l'interroge, il se borne à répondre finement :

— La bague est retrouvée..., c'est le principal..., ne nous occupons pas du reste!

— Comme on nous racontait cette histoire (et non pas ce conte) l'autre soir dans un dîner, quelqu'un y offrit un pendant. Mais placé un peu loin du narrateur, nous n'en avons pu saisir que l'ensemble et non les menus détails. Il s'agissait de la

princesse Wichten..., une des plus belles voyageuses que Paris ait reçues. Un jour qu'il pleuvait, que le temps était sombre et triste, la princesse était recluse dans sa chambre à coucher, en proie à la névralgie la plus affolante. Tout à coup, sur un des panneaux de la chambre tendue en damas gris de lin à torsades bleues, elle voit, comme sur le verre blanc d'une lanterne-optique, vaguement se dessiner, puis plus vivement s'accuser peu à peu, et arriver enfin au coloris et au relief, non pas du tableau, mais de la nature : un paysage... une forêt... puis un chasseur arriver... puis un sanglier... et la bête atteindre l'homme, le terrasser, lui labourer la poitrine et le ventre de ses défenses, l'ensanglanter... la foule des chasseurs accourir avec des gestes de désespoir, et la figure principale disparaître cachée dans les groupes, et le sanglier s'élancer de nouveau laissant après lui une traînée de sang...

Elle poussa un cri terrible... on accourut des chambres voisines :

— Là.., là... voyez ! — dit-elle, — mon frère, mon pauvre frère !

Comme naturellement personne ne vit rien sur le panneau indiqué, on essaya de la calmer, de la rassurer...

— Ah ! mon pauvre frère ! — répétait-elle tout en larmes.

On parvint difficilement à lui faire comprendre ou croire que son état nerveux avait amené quelque folle hallucination. Elle guérit, mais resta triste et écrivit lettre sur lettre en Crimée où était ce frère, grand propriétaire de terres, de forêts, et Nemrod déterminé.

Deux mois après, le prince arrive à Paris et raconte que tel jour (le jour dit!), à telle heure (l'heure dite!), il a été renversé, labouré, presque ouvert, par un sanglier qu'il poursuivait dans ses bois, et le médecin parisien constate des plaies à peine fermées...

Maintenant, tout ce que je puis vous dire, c'est que la princesse Wichtent... est connue de toute l'Europe élégante, — et que le narrateur du fait est un homme considérable, son ami, nullement plaisant, et que le rôle de mystificateur indignerait fort.

— Autre. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, dans la grande famille des Lesseps, — dont les deux chefs sont aujourd'hui : l'un, ministre plénipotentiaire de première classe et sénateur; l'autre, l'illustre créateur du canal de Suez — n'y a-t-il pas, disons-nous, la merveilleuse histoire, et non légende, de la Pérouse et de Cagliostro ? Rappelons-la en deux mots :

La Pérouse allait partir pour ce fatal voyage autour du monde que Louis XVI ordonna pour

occuper les esprits déjà agités par la contagion de la liberté anglaise. Un soir qu'il était chez la duchesse de Polignac, où se trouvait le célèbre thaumaturge, notre marin le pria de lui dire ce qu'il prévoyait de ce grand voyage. Cagliostro se fit donner un verre d'eau claire... y regarda... pâlit, et refusa de s'expliquer. L'amiral eut beau insister, le comte résista ; on se sépara. Plus tard, la duchesse de Polignac supplia le futur complice de la comtesse de la Motte de lui révéler ce qu'il semblait redouter, et Cagliostro dit :

— Ils partent cinq cents... il n'en reviendra qu'un seul... et ce n'est pas M. de la Pérouse !

Le mot fut répété, la plupart en rirent.

Six mois plus tard, arrivait à Versailles le jeune baron de Lesseps, expédié par l'amiral à son passage au port Saint-Pierre et Saint-Paul, au Kamtchatka, et porteur de dépêches pour Sa Majesté. Un an après, la *Boussole* et l'*Astrolabe* s'engloutissaient sur les roches vives de Vanikoro, aux Nouvelles-Hébrides. Pas un marin n'échappait, soit au naufrage, soit au massacre des sauvages, et les quelques débris de cette expédition, recueillis par le commodore Dillon et nos amiraux d'Entrecasteaux et Dumont d'Urville, forment une sorte de cénotaphe au musée naval du Louvre !

Voilà peut-être pourquoi la bague de diamant

[illegible] Rothschild a été re-

[illegible] que les plus
[illegible] qui sont
[illegible] des
[illegible] du pu-
[illegible] supposant
[illegible] conte,
[illegible] défend,
[illegible] an-
[illegible] témoin
[illegible] — Eh
[illegible] James
[illegible] di-
[illegible] nous
[illegible] ée
[illegible] ne
[illegible] des
[illegible] si
[illegible] n'en
[illegible] tout
[illegible] le

ESSAI DE CURE MAGNÉTIQUE

sur un cas d'idiotisme, de folie et de possession.

Dans une petite ville près Paris existe un groupe de famille riche et bien considérée, composée du père, de la mère et d'une demoiselle âgée de vingt-quatre ans. H. V... sont les lettres initiales des noms et prénom de cette demoiselle ; mais pour mieux faciliter le lecteur à reconnaître l'héroïne de notre histoire, nous la nommerons Ernestine, ne pouvant la faire connaître autrement publiquement.

Ernestine, à l'âge de seize ans, avait terminé ses classes. Sans être un phénix d'instruction, sa petite bibliothèque pouvait le disputer à celle de la plus instruite de sa pension, par le nombre des prix dont elle était chargée ; la musique ne manquait pas de compléter ses études, et Ernestine était, tant par sa beauté, ses talents, que par sa fortune, digne d'être recherchée des plus exigeants amoureux de son pays. C'est ce qui arriva ; les demandes en mariage ne manquèrent pas, mais la jeune fille était d'autant plus difficile qu'elle se sentait une certaine affection pour un cousin, affection qu'elle ne pouvait définir autrement qu'en faisant suivre chacun de ses refus par cette pensée : « J'aimerais mieux mon cousin. » Ce dernier n'était pas

de la baronne Alphonse de Rothschild a été retrouvée !

Ne prenons de ces trois anecdotes que les plus acceptables, par l'énoncé des personnes qui sont connues dans la société comme occupant des positions qui les rendent visibles aux yeux du public en général. — Et puis du reste, en supposant que cette histoire puisse se transformer en conte, malgré l'assurance du chroniqueur qui s'en défend, — quel est le magnétiste qui, en quelques années d'études, n'a pas été à même d'être témoin oculaire ou auditif de faits semblables ? — Eh bien, pour ne pas faire comme le baron James de Rothschild, et que la bague retrouvée, nous disions : C'est le principal, c'est vrai, mais que nous nous arrêtions un instant sur cette vision, opérée sur un jeune enfant ; — à cette parole entendue qui indiquait l'endroit et l'arbre au milieu des milliers d'autres arbres de la forêt,— ou bien, si l'on veut, retranchons la *voix* pour ceux qui n'en voudraient pas, — mais alors ne pouvant tout récuser, il faudra admettre *la vue* du lieu, c'est le moins que nous puissions faire.

LECOCQ.

Paris. — Imp. de L. Guérin, rue du Petit-Carreau, 36.

ESSAI DE CURE MAGNÉTIQUE

sur un cas d'idiotisme, de folie et de possession.

Dans une petite ville près Paris existe un groupe de famille riche et bien considérée, composée du père, de la mère et d'une demoiselle âgée de vingt-quatre ans. H. V... sont les lettres initiales des noms et prénom de cette demoiselle ; mais pour mieux faciliter le lecteur à reconnaître l'héroïne de notre histoire, nous la nommerons Ernestine, ne pouvant la faire connaître autrement publiquement.

Ernestine, à l'âge de seize ans, avait terminé ses classes. Sans être un phénix d'instruction, sa petite bibliothèque pouvait le disputer à celle de la plus instruite de sa pension, par le nombre des prix dont elle était chargée ; la musique ne manquait pas de compléter ses études, et Ernestine était, tant par sa beauté, ses talents, que par sa fortune, digne d'être recherchée des plus exigeants amoureux de son pays. C'est ce qui arriva ; les demandes en mariage ne manquèrent pas, mais la jeune fille était d'autant plus difficile qu'elle se sentait une certaine affection pour un cousin, affection qu'elle ne pouvait définir autrement qu'en faisant suivre chacun de ses refus par cette pensée : «J'aimerais mieux mon cousin.» Ce dernier n'était pas

en retour d'amour pour sa cousine et le fit connaître à son oncle, père d'Ernestine; mais le cousin ne possédait pas ce qui, en toute question de cet ordre, est exigible aujourd'hui, un nom ou une valeur intrinsèque en or.

Cette connaissance d'amour réciproque engagea la famille à combiner une autre union avec un nom en relief, sinon un porte-monnaie assez rond. Ce nom se trouva dans la personne d'un jeune médecin possédant toutes qualités requises par la bonne société, mais la seule qui lui manquait était celle requise par l'amour. Ernestine accepta ses protestations d'inaltérable attachement jusqu'au moment où le nœud coulant du mariage s'apprêtait à la mairie. Notre impétueux amoureux trouvant que ce nœud était trop long à se faire, tenta un jour (étant seul avec Ernestine au jardin, en train de lui exprimer les plus belles pensées de son cœur) de faire ce nœud à lui tout seul. Hélas! que se passa-t-il?... Tout le monde l'ignore. La jeune fille rentra au salon, les deux mains croisées sur sa poitrine, les cheveux épars sur ses épaules, haletante et effrayée, sans pouvoir proférer d'autre parole ni d'autre accusation que ces mots : Je ne veux plus voir cet homme... je ne veux plus le voir! C'en était fait de la pauvre enfant; sa raison n'était plus à elle. Ernestine était folle.

Conter l'histoire de sept années, qu'elle avait

passées en [illegible]
désespoir [illegible]
aucun [illegible]
sa triste [illegible]
l'état [illegible]
remise à [illegible]
mois ou [illegible]
ter à ce si [illegible]
voir. Ernestine [illegible]
cun homme [illegible]
c'était une [illegible]
jusqu'à ses nom [illegible]
se croyait être [illegible]
chacune a [illegible]
connaissance des [illegible]
à un petit garçon [illegible]
par ou ou non, [illegible]
en ville ou dans [illegible]
d'elle les êtres de ses [illegible]
pouvait la retenir [illegible]
haleine; malheur à la mère [illegible]
dans les champs; les terres [illegible]
doublement par cette course de la pauvre visionnaire. Madame sa mère n'avait pas d'autre nom que ceux de *la dame*, ou *torchon gras*, et son père n'était pas autrement nommé que par celui de M. H... ou celui de *c*.....; mais elle ne voulait pour quoi que ce soit être sa fille. Sa position phy-

sique était on ne peut plus triste. Depuis le jour où ce malheur lui était arrivé, elle ne cessait pas de tenir ses deux mains en croix sur sa poitrine, le bout des doigts touchant aux épaules; lorsqu'elle ôtait l'une de ses mains, elle portait de suite l'autre à la place que la première occupait. Par le défaut de circulation de cette position des mains, celles-ci n'étaient pas plus fortes que celles d'un enfant âgé de dix années ; des mains en cire blanche peuvent seules leur être comparées. Ernestine ne pouvait souffrir qu'on la nettoyât; il y avait plus de trois mois, lorsqu'on nous l'amena, qu'elle n'avait été peignée, la figure, les mains et les pieds lavés. Qu'on pense par là de l'état de sa tête et de son corps! Les menstruations avaient leur cours, mais étaient précédées et suivies d'états agités et colé-reux qui lui faisaient quelquefois casser ce qui se trouvait sous sa main. Les selles étaient très-rares et éloignées quelquefois d'une dixaine de jours; ce n'était qu'avec le secours d'un purgatif qu'on les provoquait. L'appétit était capricieux et le sommeil très-souvent agité. Il y avait des pé-riodes où il fallait tout prévoir : la faire manger et la conduire uriner à l'occasion. Une conversation interminable, à voix basse ou à voix haute, avec les êtres de ses visions, était sa seule occupation. Elle ne lisait même pas, ou alors ce qu'elle lisait elle l'enfantait et marquait par là avec plus de

fixer le triste état de ses facultés mentales. Qu'on entende ainsi parler une très-jolie tête brune, yeux bleus d'une fixité angélique, traits très-réguliers et un son de voix des plus enfantins ; puis, par un changement d'état inexplicable autrement que par la possession, qu'on voie des yeux hagards, une figure grimacière, et qu'on entende une voix rauque, ventriloque, enfermée dans le larynx seulement, vomissant les ordures les plus obscènes des maisons de prostitution, on n'aura qu'une très-faible idée de l'être remis entre nos mains pour en prendre soin.

VOICI LE PETIT JOURNAL QUE JE TINS SUR SON ÉTAT.

1er jour, 19 avril 1860. Restée sans mot dire, les deux mains croisées sur sa poitrine, de manière à ne pouvoir leur faire quitter cette fâcheuse position. On est obligé de lui porter les aliments à ses lèvres pour qu'elle prenne ses repas. Le soir, elle essaye en vain de jouer aux dominos avec la jeune compagne que j'ai commise à sa garde. Difficultés à la coucher, vaincues par la douceur.

Trop émotionné ce jour-là par la vue d'une si triste position, je n'avais pu trouver la force de la magnétiser ; mais le lendemain, 20 avril, je la fais monter dans ma chambre et j'essaye une heure et

demie de magnétisation, sans trop de résistance. Une forte surexcitation cérébrale se déclare ; mais elle fait place à un calme très-doux. Mes mains étaient inondées de la sueur répandue par les siennes, que je tenais dans l'intention de les empêcher de se reporter à son cou. Le langage le plus doux et le plus persuasif est employé par moi pour gagner sa confiance. Mon regard surtout joue un aussi grand rôle que mon parler *mental* à son âme. Ses yeux ne peuvent se détacher des miens ; je peux alors la toucher avec la plus grande liberté de la tête aux bras et de la poitrine aux jambes.

Ce jour-là, elle essaye de broder et a très-peu porté ses mains à sa poitrine ; elle caresse une belle chienne de Terre-Neuve que j'ai, chienne qui, la veille, lui faisait très-peur. Son regard est moins agité et ses mouvements sont plus calmes. Nuit très-bonne. Lever agité ; mais on peut la peigner, la laver et lui faire les ongles des mains. Pendant ce temps, elle discute avec des grenadiers invisibles et tient des propos tellement orduriers que sa jeune garde ne sait qu'en penser. Le calme revient à la magnétisation du 21, magnétisation pendant laquelle elle est beaucoup moins agitée ; elle fait une garde-robe naturellement. Bonne journée, bon appétit, très-peu porté ses mains à son cou.

22. Lever doux, déjeuner tranquille, magnétisation calme.

23. Journée semblable, tricoté avec assez d'adresse, joué à la balle avec beaucoup de supériorité, écrit trois lignes sous dictée.

24. Journée agitée, calmée quelques heures par la magnétisation, pendant lesquelles elle a reconnu et pu nommer une dame de ses connaissances qui se trouvait venir me voir.

25. Bonne nuit et bonne journée. Se soumettant facilement à toutes manipulations magnétiques, lavant elle-même, seule, ses mains, sur ma simple invitation; avant de les mettre dans les miennes, en me demandant si je les trouve bien telles, elle me les présente. Le sommeil magnétique effleure ses yeux, mais ne les clôt pas. Ma volonté mentale suffit à chasser ses visions. Ce jour-là, elle a pris un bain de pieds et souffert qu'on fasse ses ongles des pieds.

26. Nuit bonne, lever, toilette paisibles, garde-robe provoquée, calme parfait tout le jour.

27. Mêmes résultats, prédilection pour boire de l'eau magnétisée.

28. Nuit, lever, toilette calmes, agitation au déjeuner, calmée par l'action magnétique; réaction dans la suite du jour, soirée bonne.

29, 30, 1er mars. Journées calmes, sorties d'une heure.

2. Bonne journée, garde-robe naturelle.

3 et 4. Peu porté ses mains à son cou, nommé

assez facilement un grand nombre de fleurs du jardin. Grande sortie d'une heure et demie.

5. Journée calme, très-peu parlé.

6. Journée des plus calmes.

7. Calme jusqu'à la magnétisation. Pendant cette séance, je lui dis ces mots : Si ma petite Ernestine voulait prier Dieu avec moi, pour lui demander sa guérison, il est à espérer que Dieu nous exaucerait. Voulez-vous, ma belle enfant, prier avec moi?

R. Non.

D. Pourquoi?

R. Parce que Dieu est un sot, un imbécile.

D. Quoi! ma chère Ernestine, c'est vous qui portez un tel jugement sur Dieu? à propos de quoi?

R. Puisque Dieu fait des sots et des imbéciles, c'est qu'il l'est lui-même.

D. L'imbécillité vient de notre désorganisation d'idées.

R. Parce que c'est un imbécile. L'autre jour, le bon Dieu va chez une épicière acheter du pain d'épice, et trouve ce pain trop cher. L'imbécile, puisque c'est lui qui le fait... Il fait une petite fille à mademoiselle H... et dit que c'est mal; vous voyez bien que c'est un imbécile, le bon Dieu.

D. Voyons, Ernestine, tenez-vous à l'écart;

n'écoutez pas et ne souillez pas vos lèvres par ces mauvais propos, que fait tenir à votre langue un Esprit qui lui est étranger. Vous êtes pure et bonne, je vous tiens pour telle; aidez-moi, au contraire, à déloger cette mauvaise créature qui s'est emparée de votre corps dans un moment d'abandon.

Le silence le plus absolu succède à cette demande, ce qui m'annonce que la journée sera agitée, le temps aidant par une température orageuse. Le calme continue jusqu'au dîner, pendant lequel une scène très-forte se manifeste à l'occasion d'asperges dont on lui a fourni son assiette, voyant qu'elle les mange avec plaisir. Au moment qu'on s'y attend le moins, elle prend d'une main celles qui lui restent et les jette à la volée dans l'assiette de sa voisine, en lui disant : « Mangez-les vous-même, vos asperges! » Je lui fais observer que ce mouvement de brusquerie est indigne d'une jeune fille bien élevée. Elle me répond aussitôt, en jetant son assiette contre la muraille : « Élevez-la mieux, vous. »

D. C'est ce que je ferai par un rappel à l'ordre, si cela recommence.

R. Je me f... de vous, je vous em..... !

D. C'est très-sale ce que vous dites-là. Je reconnais à ce langage la misérable qui vous possède, pauvre enfant!

R. Misérable vous-même... C'est vous qui êtes un s.....

D. C'est toi qui es une s.....

R. C'est toi qui es un s....

Cet échange de la même phrase continue jusqu'à ce que je la prononce le dernier; mais l'Esprit vaincu se récrie : « Crois-tu que tu me feras aller et que tu me tiens?... Je saurai bien f..... le c... de ta maison, qui n'est pas celle du prince de Condé. »

D. Si tu préfères le prince de Condé et ses boudoirs, tu peux y aller.

R. Il est un s.... comme toi.

D. Qui s'amuse avec des s..... de ton espèce.

R. Des s..... de mon espèce t'en imposeront, et tu en *auras peur*.

D. Quand je n'aurai plus de pied pour leur appliquer au derrière; car, vois-tu, je te connais aujourd'hui, tu viens de te prendre dans tes propres filets... Tu veux combattre sur un terrain pur et neutre avec moi; le terrain n'en souffrira pas; mais toi, je te nettoierai la bouche, et je prendrai soin de tes côtes de manière à te rendre plus honnête et plus sociable. Regarde-moi bien, je suis homme à accepter ce combat et à en sortir vainqueur, car le droit est pour moi... Je défends une pauvre enfant que tu obsèdes... A nous deux! Je te guette et je te corrigerai à l'occasion. L'air et

le ton de voix que j'employai dans cette discussion rétablirent le calme chez la pauvre Ernestine, tout en laissant une pénible impression dans l'esprit de cinq personnes qui en furent témoins.

Quelques instants avant cette scène, M. P..., médecin de la famille, venait de prendre connaissance de son état de la part de son père, et l'avait trouvée beaucoup mieux physiquement. Une autre personne de son pays, la connaissant très-bien, vint la voir le soir même de cette scène, et la trouva également dans une meilleure position physique que précédemment. Cette personne nous dit qu'il lui prenait quelquefois de tels accès de colère, dans lesquels elle souffletait sa mère et cassait tout ce qui se trouvait autour d'elle, qu'elle avait fini par effrayer sa mère à un tel point, que cette dernière se sauvait quand elle la voyait dans un tel état. Ces renseignements ne m'avaient pas été fournis par la famille.

Observations. Il faut voir et connaître la douceur de caractère, la pureté de mœurs, le langage innocent, dirons-nous, de cette jeune fille, pour apprécier de suite que ce ne peut être elle qui tient un langage si ordurier; il faut voir, en plus, le changement brusque de sa physionomie si riche de douceur, et celui de cette voix si enfantine, au timbre si argentin et pur, prendre une expression des plus hardies et lascive, et une intonation qui

n'appartient qu'aux plus abjectes créatures, pour admettre de suite qu'un autre être s'empare à volonté de cette demeure et de ses appartements, afin d'y porter le trouble et lui faire donner un vernis de mauvaises mœurs. La scène que je viens de citer n'est qu'ordurière ; mais des conversations d'un ordre de débauche incroyable se produisent beaucoup plus souvent. Lorsque je me trouve les entendre, je lui dis ces simples mots : Que dites-vous donc, Ernestine ?

R. Plaît-il, madame ?

D. Je vous demande si vous prenez plaisir à nous conter ces choses ?

R. Mais je ne parle pas, madame ; je ne sais pas... *c'est elle !*

D. Qui, elle ?

R. *Elle, la femme.*

On n'en peut savoir davantage. On ne peut supposer que c'est une malheureuse prostituée qui, indubitablement, sera entrée chez cette enfant dans le temps où elle était pressée de se marier ; que son âme ne pouvant penser à une autre union qu'à celle de l'âme de son cousin, ces deux âmes, dirons-nous, — par la faculté que toutes les âmes ont de quitter leur corps à volonté, comme nous le remarquons chez les lucides, — auront négligé le leur pour ne s'occuper alors que des moyens de ne pas être ainsi désunies. Une sœur errante,

encore dans la sphère de la terre, et cherchant asile dans quelque corps terrestre pour y satisfaire à ses débordements, sera entrée dans celui d'Ernestine, et ne pouvant, — comme nous l'avons vu par les révélations de *l'ange et de l'homme terrestre* (*Méditations d'un Penseur*), — occuper ce corps que de compte à demi (en ce que la propriétaire, Ernestine, n'en a pas fait l'abandon total, en vue, l'occasion se présentant, de revoir matériellement son cousin), l'une fait fonctionner ce corps dans le désordre absolu, quand l'autre ne le fait fonctionner que dans le calme de la douleur.

Cette question est très-importante à étudier; car deux seules propositions se présentent pour expliquer les cas d'aliénation mentale. La médecine offre celle d'un désordre d'idées; mais on sait que la médecine ne propose quoi que ce soit en faveur de l'existence de l'âme humaine, être individualisé spécialement à l'effet de faire fonctionner le corps. Elle ne voit dans la folie qu'un lac agité dont les rives produisent des flots turbulents; mais elle ne répond pas à cette question : Qu'est-ce que le lac? est-il un moi spécial et fonctionne-t-il collectivement avec d'autres moi? Cependant chaque savant médecin serait le plus désolé du monde, si on accordait le mérite des cures qu'il a faites à son collègue, tellement, dans ce cas, il veut être un moi spécial. Les théologiens et métaphysiciens

présentent la deuxième proposition, en admettant le corps humain comme étant une espèce d'hôtel dans lequel peuvent loger plusieurs êtres à la fois. Ces derniers, selon nous, sont plus près de la vérité; car la vie étant en tout et partout, ne peut être définie que par ces mots : vivre c'est être, être c'est penser, penser c'est agir, agir c'est se transposer dans les espaces, c'est avoir une forme, un moi, une spécialité d'attributions, etc. Il n'y a donc pas qu'un être dans tout corps; mais des groupes innombrables d'êtres, mais des groupes innombrables de locataires du même lieu, lieu portant depuis le nom homme jusqu'à celui de bazar, exposition même, en vue des degrés de spécialités de manifestations des êtres garnissant ce lieu sous le nom et la direction de Pierre ou de Paul. Les quinze ou vingt germes esprits que contiennent l'homme ou la femme sont une preuve acquise à la médecine de la vérité de cette proposition, puisqu'elle ne veut point prendre ailleurs l'âme humaine que dans l'ovaire ou le sperme humain, et que toutes les âmes d'une famille future peuvent être renfermées dans un seul corpuscule spermatique.

Cent commis voyageurs facturent leurs marchandises au nom des Fabriques de France, je le suppose magasin en commandite; comme cent autres les facturent au nom Simon Hayem, vaste

magasin appartenant à Simon Hayem. Dans le premier cas, les cent voyageurs doivent rendre responsable la commandite qui les accrédite chez ses clients, dans ce que la conduite commerciale et particulière de chacun d'eux a de malhonnête et de repréhensible. Il en est de même de ceux accrédités par la maison Hayem, dans ce que ces employés pourront produire de frauduleux et de déshonorant pour cette maison. Aux yeux du public, c'est la maison représentée sur laquelle retombent les fautes de ses employés, quand, aux yeux du penseur, ce n'est que chaque moteur de mauvaises actions qui est responsable. Ce qu'il y a de plus avantageux dans les affaires terrestres que dans celles spirituelles, c'est que dans le premier cas, chaque commettant signe par procuration le nom qu'il représente, quand, dans le deuxième cas, c'est la solidarité de la maison qui seule est en jeu.

Qu'il plaise à une maison de tolérance de venir s'établir dans une propriété jusqu'alors très-honnêtement fréquentée; que cette maison y séjourne quelques années; la propriété sera connue comme propriété de tolérance, et, pendant une longue suite d'années, rendue à son état d'honnête habitation, sera évitée des honnêtes gens et recherchée par les amateurs de désordre.

Le corps humain ne nous paraît pas être autre

chose que ce genre de logement affecté au simple prolétariat comme à la maison de banque, de la simple spécialité débitante de pensées, au bazar contenant cent spécialités en ce genre, logement Paul sous-loué par dix ou vingt locataires qui honorent ou déshonorent ce logement. La possession n'est pas autre chose, croyons-le bien, qu'une prise forcée ou consentie d'un logement humain par des bohémiens sans feu ni lieu, ou par des êtres retardés dans leur route ascensionnelle, qui trouvent bon de faire une étape dans ce logement moyennant convention passée ou sollicitée à cet effet.

La pauvre Ernestine n'est donc plus, à nos yeux, qu'un hôtel de Vierge surpris et souillé par un cœur corrompu.

Lorsque nous communiquâmes cette opinion à son père, ce dernier fut consulter le médecin, homme honnête, mais aussi loin de cette étude que nous sommes loin de celle numismatique. Nous ne fûmes plus, à leurs yeux, qu'un cerveau détraqué, plutôt capable de doubler le désordre dans l'esprit d'Ernestine que d'y établir l'ordre; l'esprit possédant cette chère enfant pouvait travailler alors à son aise au succès de sa prédiction : « Je saurai bien f..... le c... de ta maison, qui n'est pas celle du prince de Condé. » Car quelques jours plus tard on nous retirait la pauvre Ernestine.

Est-ce un successeur de Christ qui enseigne que «quiconque se servira de l'épée périra par l'épée, » ou de Jean qui dit : «Aimez-vous les uns les autres, » qui trône en ce jour à Rome sur des cachots inquisitoriaux et sur une pièce de canon rayé ? Non, c'est une transposition de l'infaillibilité dans celle de la faillibilité. Si ce genre de dépossession des attributions de l'être put atteindre jusqu'au sommet du Capitole, que ne doit pas craindre cette sentinelle perdue, cette pauvre vierge placée sur les confins les plus périlleux de notre étape terrestre? Si un casseur d'assiettes comme était le jeune comte d'Artois put mourir béatement, en dévotieux Charles X comme il est mort, que ne doit pas craindre l'ignorante innocence en contact avec les lubricités de ce monde? Le logement comte d'Artois, affecté à la jeunesse fougueuse et turbulente des clubs, peut donc être converti un jour en couvent de trappistes, comme nous voyons du faubourg Saint-Germain les nobles hôtels devenir des logements de maquignons. Il en est ainsi de celui de la jeune Ernestine : âme sauvée des regards de Dieu pour, à l'exemple d'Ève, venir dans le bosquet obscur de la terre offrir un baiser d'amour à son cousin, son frère ; ce bosquet se trouve habité par le serpent du vice, et ces âmes vertueuses sont souillées de son venin. Continuons notre petit journal.

8. Ernestine est un peu parleuse au réveil; elle fait son lit aidée de sa gardienne. Pendant la magnétisation, j'essaye de stimuler sa raison par les démonstrations les plus affectueuses, en vue du bonheur que ses père et mère en ressentiraient. Elle redevient hautaine en traitant son père de *c.....*, et ajoutant ces mots: « Voilà ce qu'on obtient en contrariant les inclinations. » Suit une abondance de bavardage dans lequel on saisit facilement qu'elle aimait un jeune homme qu'on a refusé de lui donner en mariage. Ce jeune homme n'est autre que son cousin. Je lui promets que, si elle veut m'aider à chasser cette femme qui agit et répond si souvent en son nom, je lui donnerai ce cousin, de l'aveu ou contre la volonté de ses parents ; qu'elle peut compter sur moi, vu que je ne suis pas homme à faire une promesse en vain, et que j'étais en mesure de pourvoir à toutes les conditions de cette union. Je suis écouté avec calme ; deux larmes même mouillent les paupières de la pauvre enfant, et sa main serre la mienne. Je sens alors naître en moi la conviction que je touche juste et que, si je persévère et peux lui ménager un tête-à-tête avec ce cousin, un phénomène, à coup sûr, se passera et, et.... enfin... Je ne pus aller plus loin ce jour-là.

9. Lever et journée calmes ; elle fait elle-même sa toilette assez coquettement.

10. Un peu d'agitation. Pendant la magnétisation, l'esprit possédant reprend le dessus et lui fait même essayer de souffleter sa compagne, mais celle-ci, levant à son exemple la main sur elle, fait baisser aussitôt celle de cet esprit dominateur. Le calme revient.

11. Agitation pendant la magnétisation; désirant rentrer en matières de démonstrations raisonnables, et lui faire voir combien elle serait plus heureuse, revenant à une existence normale et rentrant dans le sein de sa famille, pour en faire l'ornement et la consolation, que d'errer ainsi de maison en maison en idiote comme elle le fait depuis sept années, pour y recevoir des soins plus ou moins empressés et généreux, etc.

Je suis bien écouté; elle m'approuve même; mais, après un moment de silence, quand je m'y attendais le moins, elle me dit avec agitation que son père est un imbécile, avec madame torchon gras (sa mère), que ce sont des imbéciles... des imbéciles tous les deux. Je lui réponds que je ne peux tolérer de telles insultes adressées à des personnes aussi respectables que bonnes à son égard. Que ce peut être elle, Ernestine, enfant aimante et soumise, qui prend à tâche de débiter sans cesse de telles sottises, et que je saurai vaincre l'esprit ordurier qui dit ces choses en son nom. Elle persiste dans cette qualification qui, je le

vois, s'applique au faux point de vue qui a fait manquer son union avec son cousin. Je reviens alors à mes propositions du 8 écoulé, en lui affirmant que son père accédera à cette union que je lui garantis; je lui présente mille insinuations pareilles. Je suis bien écouté tout le temps que dure ce discours fraternel ; mais, lorsque je finis, elle se récrie : « Je vous répète que ce sont des imbéciles ! Ne prononcez plus ce mot, *je le veux*. » Sur cette injonction, la figure d'Ernestine change de plus en plus ; on dirait que l'âme de cette jeune fille s'enfuit comme une ombre. L'esprit possédant monte à sa gorge qui grossit et s'agite en débitant avec une volubilité incroyable cent absurdités que je veux faire cesser par des passes magnétiques, tenant facilement ses deux petites mains dans une des miennes. Je m'aperçois qu'elle cherche à les dégager dans une mauvaise intention. Je les serre alors avec plus de force et je lui souffle sur le front pour en chasser les mauvaises pensées qu'il renferme; mais aussitôt, ne pouvant me ravir ses mains, elle me crache au visage. Je fais le simulacre de lui donner un soufflet en la grondant sévèrement; elle fait un signe de tête pour l'éviter. Je crois voir au même instant que cette furie laisse la place libre, car deux grosses larmes viennent couler sur les joues de la pauvre enfant, qui s'écrie aussitôt de sa voix la plus douce : « Plaît-il,

madame ? » Je continue de la gronder plus doucement. La chère petite répond : « *Sais pas, madame, ce n'est pas moi, c'est la dame !...* Le calme fut parfait le reste du jour.

12. Journée des plus calmes.

13. Même journée.

14. Agitation au déjeuner ; elle frappe sa jeune compagne ; ce n'est qu'avec peine que je parviens à la faire asseoir. Ernestine revient encore demander pardon, disant à nouveau que ce n'est pas elle, mais *la dame*.

15, 16, 17, 18 et 19, calme parfait.

Observations. — Nos appréciations étant ou trop ridicules ou trop compliquées pour convenir au père d'Ernestine, comme nous l'avons dit précédemment, il nous la retira sans s'apercevoir de la différence qu'il y avait entre son état présent et celui dans lequel elle m'avait été confiée, différence incroyable obtenue en un mois de traitement magnétique simplement. Ernestine sortait de la maison, portant une de ses mains seulement à peine une heure dans douze heures à sa gorge, se peignant, s'habillant, se lavant la figure, les mains, et prenant des bains de propreté elle-même.

Cousant, tapissant, tricotant, jouant à la balle, au domino, lisant et nommant très-bien chaque chose par son nom, écrivant et ne faisant qu'une

faute d'orthographe dans six lignes, donnant la main à tous mes amis et sortant des heures dans ma compagnie sans essayer de se sauver, revenant assez à la coquetterie pour savoir arranger ses cheveux et comprendre à un simple petit coup de coude qu'elle devait porter sa main pendante au lieu de la tenir à son cou, commençant même à ne plus confondre les sexes. L'état physique était incomparable avec son état précédent, prenant ses repas avec appétit, les selles n'ayant été provoquées que deux fois dans un mois, après simplement trois jours de cessation. Nous étions donc plein d'espoir, et aurions même assuré, en quelques mois de tels soins, remettre Ernestine dans son état normal, surtout si nous avions été aidé du concours du cousin sur lequel nous comptions pour fixer à jamais la raison dans son domaine. Mais, hélas ! l'homme propose et les événements disposent. Au moment même où j'attirais toute l'attention de cette jeune fille sur cette question, le cousin, que je n'ai jamais vu, tentait de son côté, à mon insu, un dernier effort. Ayant été refusé, faute d'un nom et d'une position fortunée, ce jeune homme s'était engagé dans la marine et avait mis tant d'ardeur à s'instruire et parvenir, qu'au moment même où je parlais de lui à sa cousine, il revenait près de son oncle, père d'Ernestine, lui présenter d'une main son brevet de lieu-

tenant de vaisseau, et de l'autre main lui demander à nouveau celle de sa cousine.

Le père, par des raisons justes à son point de vue, n'accéda pas à cette nouvelle demande, alléguant que la triste position de sa fille ne lui permettait pas un tel engagement, quoique le cousin promettait de la faire soigner et de la respecter comme sa propre sœur.

Tout espoir futur fut perdu à partir de ce jour pour les deux amants; peut-être qu'Ernestine le sut dans ses visions et put alors abandonner la gérance totale de son corps à la femme qui en possédait déjà si tristement une grande partie. On engagea le cousin à se marier, ce qui ne fut pas long. Le père assistait aux noces et, quelques jours plus tard, confiait l'habitation d'Ernestine à d'autres mains. Nous n'en entendîmes pas reparler.

Nous concluons que notre dévouement, dans cette circonstance comme dans celle du somnambule Illion, cité dernière livraison, a été tristement récompensé, et que nous eussions été heureux de conduire cette cure jusqu'à la fin avec les mêmes degrés de succès qu'au commencement.

Nous laissons nos lecteurs apprécier nos propositions de possession dans cette circonstance, ne voulant pas les appuyer d'un nombre assez grand de preuves recevables, preuves qui rempliraient un volume.

Qu'on nous permette seulement, à cette occasion, de présenter une proposition qui, peut être, n'a jamais été étudiée, et qui, peut-être, ne le sera pas davantage, malgré ses probabilités d'être. Qu'on nous excuse si nous errons sur elle en faveur du fort ébranlement que nous avons reçu à son sujet dans la courte étude que nous avons faite de l'état d'Ernestine. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous remarquons dans les cas de folie cette dualité de manière de penser et d'agir dans le même être. Si la science médicale est sans cesse à même de juger cette question, les tribunaux n'en sont pas moins témoins à chaque instant dans les dénégations répétées de toute participation au crime par l'accusé questionné à cet effet. Nous n'entendons pas dire par là les dénégations ordinaires du mensonge et de l'astuce dans le but de se soustraire aux rigueurs de la loi, mais nous entendons dire les dénégations toutes de pureté et d'innocence empreintes du vrai cachet de la non-conscience des faits imputés. Si la surexcitation de l'ivresse, si le domaine des rêves, du somnambulisme, de la catalepsie, de l'éthérisation et vingt états semblables naturels ou provoqués nous démontrent la possibilité de ces coupures, de ces absences de mémoire qui, naturellement, font admettre deux genres de penser, d'agir et d'être, si en plus nous pouvons, par les puissances *plus*

ou *moins connues* du magnétisme humain, transposer les manières de penser, interposer des faits de mémoire, effacer plus ou moins facilement et longtemps la connaissance du moi de l'être par une substitution d'un autre moi qui s'est emparé réellement ou *idéalement* de son individualité sous notre dépendance, ne pourrait-il pas arriver naturellement, spirituellement ou artificiellement, par ce fait, que le propriétaire d'un corps humain se trouvât être l'auteur de choses dont il n'aurait coopéré en quoi que ce soit à leur exécution de sa propre volonté, choses non inscrites dans le domaine de sa mémoire et, par conséquent, hors sa connaissance? La jeune fille qui affirme aux pieds de l'autel sa virginité, toute déflorée qu'elle est; la femme chaste et fidèle qui affirme sur serment sa pureté, toute adultère qu'elle a pu être; le menteur même, qui affirme cent mensonges différents, ne pourrait-il pas dire des vérités selon l'être qui parle, vérités qui se trouvent être des mensonges pour celui chez lequel, au nom duquel et par lequel ils se sont débités?... Le somnambule artificiel qui, dans cet état, peut être un poëte distingué, tout en ne connaissant pas, dans son état normal, l'AB C; celui qui peut être par le même état un excellent musicien, tout en ne pouvant lire une seule note de musique hors cet état; celui qui, en linguistique de premier ordre,

parle l'hébreu, le grec et d'autres langues qui lui sont aussi inconnues qu'à la société qui l'écoute, prouvent de deux choses l'une : ou l'être atteint à ce degré de savoir par lui-même, ou, comme il l'accuse, un esprit savant dans l'ordre des choses qu'il traite le possède et fait agir en son nom et puissance les ressorts de son corps à cette intention. Si on préfère la première proposition « extension du savoir de l'être qui seul agit », on admettra que ce savoir était inconnu de celui qui le possède dans son état normal comme dans son état anormal, et que ces facultés passagères en manifestations ne se sont point inscrites dans le domaine de sa mémoire matérielle, puisque, rendu à ce même état normal, il est le premier à nier ce qu'on lui dit du savoir et de l'adresse de son corps. Cette simple observation nous conduit jusqu'à devoir admettre qu'il peut exister des états inconnus et non étudiés chez l'homme, états qui, comme dans le somnambulisme provoqué, seraient des accès momentanés d'une semblable faculté d'agir en dehors des dépendances de la volonté et de la mémoire matérielles, par conséquent mettant l'être dans son droit, en trompant les autres comme il est trompé lui-même.

Je tremble d'aborder cette question. Je n'ose la développer même telle que je la comprends, car elle est trop grosse de troubles que je veux éloigner

des f[illegible]
pour [illegible]
[illegible]
qu'e[illegible]
corps [illegible]
d'arge[illegible]
rait [illegible]
mon[illegible]

J'ai [illegible]
plume!... [illegible]
dans [illegible]
loi !

LE [illegible]

Au [illegible]
Squirre. [illegible]
d'une [illegible]
aussi [illegible]
a reçu [illegible]
plusieurs [illegible]
bilité dist[illegible]
collègue [illegible]
gérant de [illegible]
appelle le [illegible]
curieuses [illegible]
spirituel. Entre [illegible]

soulève en ce jour dans le cercle des savants *se disant tels* et des argumentateurs de tout ordre, des négations de si mauvaise appréciation qu'il nous semble, à les entendre, nous retrouver devant cette école sans nom, sans lieu ni drapeau, mais dont les élèves sont en tout point où la lumière veut poindre, pour souffler sur elle plus sottement par droit que par savoir. Lorsqu'en 1847, à l'apparition du tome Ier des *Arcanes de la vie future dévoilés*, nous eûmes l'audace de soutenir une thèse toute personnelle, mais toute révoltante pour les bornes de nos contrées, thèse proposant l'admission de la puissance de l'impondéré sur le pondéré, nous fûmes attaqué, jusque par nos condisciples en études magnétiques ; ne pouvant appuyer cette proposition que sur la faculté que chaque magnétiste a reconnue exister en lui, par des expériences d'attraction et de répulsion magnétiques, on nous répondait : « l'homme peut agir sur l'homme de cette manière, mais il ne peut agir sur des corps qui ne sont pas de sa nature, » ce qui était loin de prouver le bon de la négation de cette faculté et de celle de la puissance de l'impondéré sur le pondéré, négation qui nous mettait en droit nous-même de nier la puissance de l'aimant sur le cuivre, ou des courants électriques sur les corps résineux. Ces contradicteurs n'avaient sans doute jamais étudié le moyen propulseur des corps ; ils n'avaient ja-

mais vu un morceau de fer courir à distance à la suite d'une pierre d'aimant; ils n'avaient pas vu une bouteille de Leyde éloigner d'elle par ses décharges électriques des corps autrement pondérés qu'elles; ils n'avaient pas vu fonctionner la moindre pile galvanique, et par conséquent ils ignoraient les forces centuplées de l'électro-aimant. Robert-Houdin leur présentait cependant de bon cœur à lever son petit coffret pesant quelques centaines de grammes; ces hommes n'avaient pas vu non plus les ascensions des corps dans l'air sans autre moyen de soutien que ce dernier; ils n'avaient pas enfin apprécié la dilatation des gaz, dilatation qui en fait toute la force.

Nous les retrouvons aujourd'hui, non moins riches de non-appréciation, devant l'expérience précitée du médium Squirre, expérience qui consiste à prendre entre le pouce (le supposent-ils) et les autres doigts de la main une forte table épaisse de huit centimètres et longue d'un mètre environ, pesant, dit-on, quatre-vingt-dix livres ou quarante-cinq kilos, et à la lever ainsi jusque sur sa tête, derrière laquelle il la dépose, renversée sur son dessus, les pieds en l'air, sur un matelas préparé à cet effet. Le médium a les pieds attachés au siége sur lequel il est assis; l'une de ses mains est tenue par un incrédule. Le cercle des spectateurs forme la chaîne autour de la table, se tenant chacun par une

main, afin d'être assuré qu'aucun compère ne vient aider au médium, qui ne peut opérer que dans l'obscurité complète. Un amateur peut mettre sa main sur la table, pour mieux en contrôler l'élévation et les mouvements. Le médium appelle à lui les forces spirituelles nécessaires à cette ascension, et, en quelques secondes, la table repose sur le matelas précité, posé derrière sa tête. Les spectateurs sont assurés qu'aucun d'eux n'a prêté la main à une mystification; mais les argumentateurs ne sont pas contents des ténèbres nécessaires à cette manifestation, ni de la main seule libre que le médium pose sur le bout de cette table, qui est de forme ovale. Nous laissons là l'argument des ténèbres, qui nous paraît être aussi ténébreux qu'elles, par rapport aux précautions prises, et répétons surtout que dans tout ce qu'on obtient du monde spirituel, il y a toujours des conditions regrettables pour les exigences de nos argumentations, mais sans doute nécessaires à ces genres de rapports, et au besoin d'entourer leur réalité d'un voile qui, s'il n'existait pas, pourrait porter le plus grand trouble dans des organisations trop faibles pour de telles études. Nous avons été à même de voir et de regretter tous ceux occasionnés par le peu et le mystérieux des manifestations de ce genre, obtenues depuis que nous avons ouvert cette étude. Nous ne désirons pas plus clair-

voyante et par conséquent plus troublante démonstration.

A l'argument qu'on émet au sujet de la main du médium, main posée sur la table, en disant qu'il peut, dans l'obscurité, en pincer le bord entre le pouce et les autres doigts, par conséquent, lever ainsi cette table jusque sur sa tête, vu que la force humaine est *inconnue* et peut aller jusqu'au bris des os.

Nous répondrons qu'avec une telle proposition il y a peu d'espoir de combattre victorieusement ; mais si cependant on rentrait dans le domaine des forces herculéennes connues jusqu'à ce jour, et qu'on voulût en faire une loi, nous aurions quelques contre-arguments à opposer. La force et l'adresse humaines peuvent atteindre, dans ces expériences herculéennes, jusqu'à celles connues sous les noms de sommeil d'Hercule, tête de fer, jarret d'acier, mâchoires, bras, poignets, reins d'athlètes, etc.

Le sommeil d'Hercule consiste à s'étendre sur le dos, les bras étendus en croix, tenant dans chaque main un poids de 25 kilos ; ramener ces bras sur la poitrine; les étendre de nouveau à son aise, puis les ramener une deuxième fois sur son corps et se lever debout, à la force des reins, sans autre point d'appui que le bas du tronc du corps.

La tête de fer consiste à déposer à terre deux

poids de 20 kilos, plier les reins jusqu'à ce que la tête s'emboîte dans l'un de ces poids, qu'on saisit alors des deux mains, et se relever ainsi à la force des reins, sans que la tête les quitte d'un centimètre.

Le jarret d'acier consiste à se baisser jusqu'à terre, pliant une jambe sous soi et l'autre tendue droite devant soi, puis saisir un poids de 20 kilos de chaque main et se relever ainsi, sans secousse, la jambe toujours droite devant soi.

Mâchoires, bras, poignets, reins d'athlètes consistent à lever le plus lourd possible, soit un sac de blé, par la force des mâchoires, un sac de farine à bout de bras, perpendiculairement et non horizontalement; jongler avec un poids de 25 kilos; lever à la force des reins et des épaules de 1,200 à 2,000 livres. La seule force dont nous nous occupons, à l'occasion du médium Squirre, est celle du poignet, puisqu'il est attaché par les jambes et qu'une de ses mains est tenue par un spectateur. Nous voyons donc ce jeune homme prendre cette table par son étendue la plus longue, entre le pouce et les autres doigts, *écartés*, *par conséquent*, du pouce de 8 centimètres, *écart qui annule à chaque centimètre plus d'un dixième de la force de pression.* Nous le voyons, disons-nous, par ce moyen, lever à contre-sens un levier de trois pieds, par conséquent, opposant une force neuf fois au moins inférieure à celle de l'autre extrémité de ce

levier. Nous ne nous trouvons plus alors devant une force nécessaire à lever, à bout de bras, 90 livres, mais devant une force nécessaire à lever un poids de neuf fois 90 livres, qui forme 810 LIVRES. Seize bras d'athlètes jonglant avec un poids de 25 kilos suffiraient donc à peine à lever ce fardeau, dans les conditions précitées !... Nous sommes assurés que seize des argumentateurs de cette expérience ne lèveraient pas, ainsi qu'il le fait à lui seul, le fardeau du médium, ce qui, expérimenté, vaudrait beaucoup mieux que de contester et leur ferait regretter le ridicule de leur proposition.

Un autre argument plus recevable à l'occasion admet que, dans l'obscurité qui règne, un compère pourrait, prenant la table par son centre, la lever ainsi au-dessus de la tête du médium. La conscience honnête de M. Pierrart n'a pu entendre cet argument sans proposer de suite à l'argumentateur de rester seul avec le médium et de juger par lui-même. Les clefs des portes lui ont été remises à cette intention, et l'expérience a tout aussi bien réussi.

Quand donc verrons-nous ces professeurs de vérité absolue, en vertu des intérêts du vulgaire, qui, disent-ils, exigent qu'on ne fourvoie pas leur ignorante bonne foi dans des mystifications de ce genre, en agir de même envers les professeurs de

tout ordre, depuis l'ordre scientifique jusqu'à l'ordre religieux, afin de faire éviter au peuple tant d'erreurs enseignées, prêchées et imposées au besoin, plus en vue de l'exploitation de leur béate crédulité et de la rotondité de leur porte-monnaie qu'en vue d'une honnête instruction? Qu'y a-t-il à redouter pour l'intelligence des spectateurs de l'expérience du médium Squirre, expérience toute d'étude, pour tenter d'en paralyser la liberté? Pourquoi vouloir qu'on accepte plutôt votre proposition de la force inconnue de l'homme que celle de sa force connue? N êtes-vous pas les adversaires de l'inconnu vous-même? ne voulez-vous pas peser toutes choses à vos poids? Que venez-vous nous parler d'inconnu dans cette circonstance où vous voulez tout connaître? que venez-vous plus douter de l'honnêteté de personnes qui vous valent, si elles ne vous dépassent en honneur, que de la vôtre, si sujette à caution? Allez, vous êtes et vous serez toujours les mêmes que nous rencontrons sur nos pas depuis plus de quinze ans : des entraves de toute ligne droite et des lumières plus carbonisées qu'éthérisées.

Que les honorables MM. Pierrart et Squirre ferment leurs oreilles à si sots arguments, comme nous les fermons nous-même à la malveillance qui nous entoure, c'est le vœu fraternel de notre cœur.

Alph. Cahagnet.

CORRESPONDANCE

APPARITIONS [illegible]

Nous soumettons à [illegible] les détails des [illegible] un cachet par [illegible] en sommes [illegible] positions [illegible] tout est [illegible] demoiselle d[illegible] place distin[illegible] que nous n'a[illegible] lieues de Paris [illegible] rapport à sa [illegible] M. Faille, [illegible] nés, monsieur [illegible] vu. Cette de[illegible] l'apparition [illegible] depuis que [illegible] sensible et [illegible] cette dern[illegible] moral pos[illegible] cination p[illegible] en était le [illegible] naître par A[illegible] mère en la tour[illegible].

On verra, par les séances suivantes, que ce but était d'attirer toute l'attention de sa fille vers une marque de reconnaissance que ce bon Esprit voulait qui fût donnée en son nom à une obligeante voisine qui avait pris soin d'elle. Ces séances sont d'autant plus curieuses, qu'Adèle reproduit exactement le parler de l'Esprit évoqué, parler que nous ne pouvions supposer être celui de cet Esprit, d'après la haute éducation de mademoiselle sa fille.

Nous appelons également l'attention de nos lecteurs sur l'apparition de M. Faille, qui, non demandé, mais simplement nommé par l'Esprit évoqué, apparaît de suite, et nous marque toute sa satisfaction d'avoir quitté la terre. Cet Esprit était spiritualisé quelque temps après celui de la mère de mademoiselle P..., Esprits qui ne s'étaient jamais vus sur la terre, et qui cependant se retrouvent par le simple fait de l'appel de l'un d'eux. Qu'on prête quelque attention aux correspondances qui suivent. ALP. CAHAGNET.

M. CAHAGNET.

C***, le 12 février 1861.

Cher monsieur et frère en Dieu,

J'ai reçu votre bonne lettre avec le même bonheur que la première, et je ne sais comment vous

témoigner ma reconnaissance pour le calme que vous avez apporté à ma position morale. Je vous renvoie copie textuelle du procès-verbal des deux séances. Je reconnais en tous points le portrait de maman; c'est bien elle physiquement et moralement; c'est ainsi qu'elle a souffert; c'est ainsi qu'elle s'exprimait sur la terre. Il est bien vrai que sa maison était humide; construite sur un terrain très-bas, dans un pays de rivière, l'eau se trouvait fort près du sol. Quant à la bonne voisine que maman désirait récompenser, c'était une chose bien juste, et une double preuve qu'Adèle a bien vu, puisque maman m'en avait parlé, et qu'au moment où je recevais votre lettre, j'allais envoyer un paquet à cette voisine. Vous pouvez, cher monsieur, soumettre ces séances à la publicité, selon que vous le trouverez convenable.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1860.

Adèle étant en sommeil, je la prie d'appeler l'Esprit G. V. P. elle le ne tarde pas à voir une femme petite de taille, âgée de soixante-dix ans environ, figure maigre, ayant dû être ronde, cheveux cachés sous un bonnet en linge plat, yeux grisâtres, nez petit, bouche enfoncée et menton avançant. Cet Esprit s'écrie aussitôt : « Hélas! ma chère petite, que j'ai souffert de douleurs, et puis de là, en montrant de la main le haut de sa poitrine :

j'avais bien mal aussi à la brochette de l'estomac. »

D. Savez-vous que vous n'êtes plus sur la terre?

R. Oui, je l'sais bien, puisque j'souffre pu; mais j'y suis tout d'même, puisque j'suis chez ma pauvre fille. Dites-lui que je l'aime toujours bien, et que je sais bien apprécier toutes ses bontés envers moi.

D. Votre fille n'est pas heureuse, vous l'impressionnez péniblement. Avez-vous quelque chose à lui demander?

R. Hélas! non; elle a assez fait pour moi, cette chère enfant; mais je dois quelque petite chose que je voudrais acquitter.

D. A qui devez-vous, et quelle somme?

R. Je dois n'est pas l'mot; mais je voulais toujours donner quelque chose à une bonne voisine qui a tant eu de bontés et de complaisance pour moi. Je voudrais bien l'en récompenser.

D. Quelle somme voulez-vous qui lui soit donnée?

R. Oh! que ma fille lui donne ce qu'elle voudra, si peu que ce soit, elle sera contente.

D. Votre fille connaît-elle cette femme?

R. Elle saura bien ce que j'veux dire.

D. Est-ce pour cela que vous la tourmentez?

R. Je ne veux pas la tourmenter, elle qui a

toujours [illegible]
donner [illegible]

D. [illegible]
revien[illegible]

R. [illegible]
d'elle : [illegible]
bien plus [illegible]
j'étais. [illegible]
battant [illegible]
de la main [illegible]
haut de la [illegible]
non, ma fille [illegible]
quille : [illegible]
et que je l'aime [illegible]
plus... et que [illegible]
drais qu'elle [illegible]
faire sans que [illegible]
soigne ; elle ne [illegible]
une trop grande [illegible]

Adèle en reste [illegible]

SÉANCE DU 4 JANVIER [illegible]

Cette seconde séance [illegible]
puisque vous n'en avez [illegible]
comme la précédente. [illegible]
ce qui m'a vivement [illegible]
personnes de l'intimité [illegible]
j'ai communiqué votre [illegible]

de cet ami. On ne pouvait avoir de lui un portrait mieux saisi, mieux copié; Adèle l'a vu tel qu'il était sur la terre. En effet, il avait toujours l'air triste, il souffrait beaucoup moralement, et cela tenait à plusieurs causes; d'abord il était toujours contrarié, toujours harcelé à cause de ses idées spiritualistes et autres. C'était un savant trop avancé pour notre temps, un homme si profond qu'il ne trouvait guère de gens pour le comprendre. Oh! oui, il a bien pensé à vous; vous étiez tout pour lui sur la terre. Il souffrait beaucoup aussi moralement à cause de la difformité de son corps, comme Adèle l'a bien vu... Ce pauvre ami était contrefait; il en avait toujours été si humilié, si contrarié, si honteux, qu'il ne se trouvait jamais en société. Enfant, il n'a jamais joué comme ceux de son âge; devenu homme, il ne se trouvait à aucune réunion, pas même à une fête de famille, à rien; il restait seul à étudier, à méditer : c'est ainsi qu'il avait appris la musique. Il jouait de plusieurs instruments et composait au besoin. Il était encore un grand mathématicien et un géomètre distingué et apprécié des professeurs de nos environs. Il était continuellement appelé dans les partages de biens pour arpenter les terres : les propriétaires le regrettent déjà beaucoup à ce sujet; enfin, il serait trop long de vous énumérer tous ses talents, qui étaient, je crois, universels.

Vous savez qu'il était aussi très-bon horloger; sa clientèle s'étendait dans tous les environs. J'oubliais de vous dire que ce précieux ami avait beaucoup étudié l'astronomie : c'était une de ses sciences de prédilection. On ne comprend pas comment sa tête avait pu suffire à tant d'études. Il n'a eu qu'un caprice singulier dans sa vie, celui de vouloir se marier avec moi. Nous lui avions fait oublier cette folie en lui représentant mon peu d'aptitude pour le ménage, et chez moi l'absence de toute qualité indispensable à une bonne ménagère. Il avait abandonné cette idée; mais il aimait à parler mariage dans ses moments de confidence, et il conservait l'espoir de rencontrer une compagne sur la terre. Voilà, cher monsieur, où en était notre ami. Je reprends la séance.

COPIE DE LA SÉANCE CONTENUE DANS VOTRE LETTRE DU 5 JANVIER 1861.

Lorsque madame votre mère est présente (me dites-vous, monsieur), je lui fais adresser vos questions dans l'ordre suivant. Mais en apparaissant à Adèle, ses premières paroles sont celles-ci : « Et ma pauvre fille, qu'est-ce qu'elle dit? »

D. Elle me prie de vous demander si vous auriez désiré quitter votre pays et votre maison plus tôt pour venir demeurer avec elle?

R. Je savais que ça ne s' pouvait pas.

D. Parmi les personnes qui vous ont soignée, y en aurait-il qui vous auraient maltraitée?

R. I n' faut pas faire attention à ça; chacun a son caractère et ses p'tits moments d'égarement.

D. Preniez-vous une bonne nourriture? Votre fille vous a ramenée si maigre...

R. Je n' voulais pas dépenser grand argent. J' savais bien qu' ma fille m' désirait tout l' bien possible; mais je n' pouvions pas manger des poulets rôtis, fallait bien qu' j'économisions.

D. Avez-vous souffert du froid dans votre maison?

R. Non, mais c'était si humide...

D. Vous y plaisiez-vous seule?

R. Pas trop; mais j' pouvions pas faire autrement, ma pauvre fille n'était pas riche.

D. Voyez-vous votre mari J... P...?

R. J' nous voyons pas trop; j'avons l' temps.

D. Voyez-vous votre sœur Marie V...?

R. Je n' la recherche pas, au contraire.

D. Étiez-vous contente d'elle sur la terre?

R. J' nous entendions guère.

D. Êtes-vous contente que votre corps soit enterré où il est?

R. J' n'y tiens pas beaucoup à celui-là, puisque c'est celui-ci qui est le mien; l'autre est dans la terre, parce que c'est d' la pourriture, mais celui-ci c'est pas l' même.

D. Avez-vous quelque chose à recommander à votre fille?

R. Qu'elle ne se fasse pas d' chagrin. C' bon M. Faille est mort; ça lui f'ra bien du vide, car il était un bon homme.

D. Avez-vous connu M. Faille?

R. Non, mais j'en ai assez entendu parler.

A peine l'Esprit P... finit cette phrase, qu'Adèle marque sa surprise à l'apparition même du bon Esprit Faille. « Tiens, s'écrie-t-elle, M. Faille! le voilà; je le vois pour la première fois aujourd'hui; mais il est bien, cet homme-là. »

D. Veux-tu m'en donner le signalement?

R. Il me dit qu'il ne veut pas m'apparaître dans les difformités de son corps.

D. Prie-le de le faire de manière à être reconnu; car mademoiselle P... pourra mieux que personne nous dire si les détails donnés seront exacts avec ceux du corps de M. Faille.

R. Je vois devant moi un homme de quarante-deux ans environ, cheveux bruns, beau front, yeux bleus, regard très-doux, nez long, ou pour mieux dire un peu effilé, bouche moyenne, mais très-gracieuse, air de tristesse et d'amabilité, taille petite et contournée de droite à gauche, main petite. Il me dit ces mots : « J'ai souffert longtemps... Je me suis éteint goutte à goutte... Combien j'ai pensé à vous! Que mademoiselle P... n'ait

pas peur... le plus beau rêve qu'elle peut faire n'est rien auprès de ce qui nous attend tous... Les gens brutes, lourds et matériels, ne peuvent pas comprendre et ne jouissent pas comme nous, de suite, à leur spiritualisation... Pauvres gens non éclairés, ce n'est pas de leur faute! » Adèle me fait observer que ces paroles sont dites avec un air de bonté des plus touchants, qu'elle cherche à me rendre, en modifiant et accentuant le son de sa voix à cette intention. L'Esprit Faille reprend (en s'adressant à Adèle) : « Empressez-vous, notre pauvre amie s'ennuie... Dites-lui qu'elle soit calme et patiente, de meilleurs jours viendront pour elle. Assurez-la de mon dévoué attachement, s'il vous plaît. »

A ces mots, je termine la séance, d'après la promesse que fait l'Esprit Faille de revenir nous voir.

Votre mère, avant de nous quitter, nous a dit qu'elle ne vous tourmentait plus; au contraire, qu'elle veillait sur vous. Eh bien, cher monsieur Alphonse, maman vous a dit vrai, je ne suis plus tourmentée; quoique l'Esprit de ma mère manifeste quelquefois sa présence auprès de moi, je sens que ce n'est plus pour me demander quelque chose, mais pour veiller sur moi.

Je ne sais pas si M. Faille vous avait écrit dans le temps qu'il avait eu la connaissance de l'année

de sa mort, et voici à quel sujet. Il consultait, il y a dix ans, une somnambule à Reims; il était bien avec cette dame, et il la magnétisait quelquefois pour des consultations de maladie. Un jour que cette dame était tombée en somnambulisme et consultée pour un malade, elle s'écrie : « Tiens, voilà un drôle de petit homme qui m'apparaît; il est bossu comme vous. »

D. Demandez-lui ce qu'il veut, et pourquoi il vient sans être demandé.

R. Il me dit, monsieur Faille, qu'il s'appelle Jean, qu'il est votre frère décédé, et qu'il vient vous avertir que vous irez le trouver dans dix ans...

M. Faille ne s'est jamais tourmenté à cause de cette prédiction, mais il avait parfaitement reconnu son frère Jean. Du reste, notre ami s'en allait en paix; il était content et calme quand on lui disait : « Il n'y a plus d'espoir ici-bas. » Il parlait de sa spiritualisation comme d'un bonheur attendu et désiré. Une dame de ses amies intimes s'est entretenue avec lui jusqu'au dernier moment, lui disant : « Courage, tu n'as plus qu'un moment à rester dans ta maison de boue; ton âme va partir. — Oui, disait-il, je me sens finir; je ne tiens plus qu'à un fil. Je vois ma mère, elle m'attend. Prenez de mes cheveux pour faire un tableau, puisque vous le désirez. Allons, adieu! Et Alphonse, et ses œuvres immortelles, je m'inquiète de leur

avenir... Bonne Adèle, nous nous verrons un jour..., souvent..., etc., etc. »

Hélas! oui, la mort de cet ami si bon, si dévoué nous laisse un grand vide. Puisse-t-il continuer à nous éclairer de là-haut!...

Recevez, monsieur, mes salutations distinguées.

P...

M. CAHAGNET.

La Guerche, 15 février 1861.

Vous auriez déjà reçu ma lettre de remercîments, monsieur, si je n'avais voulu avant me renseigner sur quelques faits qui n'étaient pas à ma connaissance, concernant la séance d'apparition que vous avez bien voulu me donner.

Je viens donc, monsieur, vous témoigner ma reconnaissance pour l'obligeance désintéressée avec laquelle vous avez accueilli ma prière de me mettre en rapport avec votre bonne lucide.

Je rends ici témoignage à la vérité : c'est qu'elle a parfaitement vu et décrit tous les détails sur la personne de ma mère, tels que le signalement, le goût prononcé du rouge, et le genre de maladie dont elle est morte, ainsi que la cause provocatrice de cette même maladie (ces deux derniers détails m'étaient inconnus, ayant perdu ma mère dès mon jeune âge); mais le tout m'a été confirmé

par les renseignements pris auprès de ma famille.

Elle a aussi parfaitement vu mes deux enfants et ma sœur qui sont également morts.

Elle nous a dit pour l'un deux (mon fils) qu'il n'avait pas dû être malade longtemps, attendu qu'il n'était pas décharné du tout. Effectivement, cet enfant étant mort du croup, n'a été malade que trois jours.

Elle nous a dit aussi voir ma tante qui ne devait être morte que depuis à peu près deux mois. Ma tante est morte du 27 décembre 1860. Vous voyez donc, monsieur, qu'elle a vu juste.

Je vous autorise à faire de ma lettre tel usage qu'il vous semblera.

Agréez, monsieur, ainsi que votre obligeante lucide, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Votre frère en l'Éternel,

ARFBEILLE,

Voyageur, impasse Saint-Clément, 5 (Nantes).

RÉVÉLATIONS.

DE L'ESPRIT EMMANUEL SWEDENBORG

Sur les âmes qui s'incarnent par groupes, et sur les facultés qu'ont les compléments de se suivre et même de se rejoindre dans l'état matériel.

SÉANCE DU 23 DÉCEMBRE 1855. — Lucide RAVET.

Cette étude était destinée aux *Arcanes de la*

vie future dévoilés, mais comme cet ouvrage est continué, dirons-nous, dans l'*Encyclopédie magnétique*, nous en profitons pour la publicité de cette pièce, que nous retrouvons aujourd'hui en portefeuille, pièce que nos lecteurs seront contents de connaître, quoique datant de cinq années, surtout ceux de notre dernier ouvrage, *Méditations d'un penseur* : en ce qu'elle vient certifier les révélations contenues dans l'article ayant pour titre l'*Ange* et l'*Homme terrestre*, article qui, selon nous, est une clef pouvant convenir à cent et une propositions spiritualistes, qui nous sont peu compréhensibles jusqu'à ce jour. Si notre entrée en vibration dans l'état matériel n'est qu'imposé par Dieu, et non daté, ni détaillé, elle peut donc relever d'influences spirituelles ou de notre aspiration. Cette question s'agrandit par cette révélation et devient assez vaste pour contenir toutes les propositions de l'*Ange* et *l'Homme terrestre*, répétons nous.

Ayant lu depuis quelques jours, dans un journal, un fait surprenant de maternité, arrivé en Russie, où une femme était citée pour avoir eu cinquante-quatre enfants avec le même mari, et ce mari après la mort de sa femme en ayant déjà eu dix-huit avec une deuxième femme. Comme dans ces enfantements il se trouvait un nombre plus ou moins grand de couches comptant deux, trois et

quatre enfants à la fois, je crus devoir adresser les questions suivantes à l'Esprit Emmanuel Swedenborg qui, comme on l'a [illegible] des [illegible], m'avait donné des informations qui paraissaient précises sur l'incarnation de l'âme humaine sur la terre.

D. Après lui avoir cité le fait précité, je demande à cet Esprit quelles explications il peut me donner à son égard?

R. Ces faits sont du domaine de la volonté des Esprits; s'incarnant ainsi par groupes, comme je vous l'ai déjà dit, il font, en ce genre, ce que vous faites sur la terre lorsque vous cherchez à vous adjoindre des compagnons pour un voyage quelconque.

D. Vous me dites que ces incarnations sont le fait de la volonté des Esprits qui le veulent ainsi, cependant, je crois que vous m'avez dit antérieurement que le fait de l'incarnation terrestre était l'œuvre de Dieu.

R. Je vous ai dit que ce fait était l'œuvre de Dieu, en ce que Dieu a arrêté d'avance que toutes les âmes doivent passer par l'état terrestre dans un temps répondant à leur affection de le faire; mais pensez bien que Dieu ne guette pas après un acte de copulation pour en profiter afin d'incarner une ou plusieurs âmes dans le corps de la femme; non, ce sont les Esprits qui, eux-mêmes,

sentent que cette porte du monde matériel leur est ouverte par le fait de la copulation, et qui s'empressent d'entrer dans ce monde isolés ou joints à d'autres qui ont une envie égale de le faire.

D. Il n'y aurait donc pas de temps déterminé par Dieu pour subir cette incarnation ?

R. Non : elle doit avoir lieu, et elle s'accomplit selon le vœu des Esprits qui doivent la subir.

D. Est-ce par le même vœu que ces Esprits choisissent, ainsi que je vous l'ai cité, une femme plus qu'une autre, pour s'incarner dans ses flancs en nombre aussi grand et aussi répété ?

R. Oui : c'est une espèce de besoin de leur part, ils connaissent que ce lieu leur convient, et s'y adressent comme vous le faites sur la terre à l'égard d'un hôtel ou vous savez qu'on est bien taité.

D. De cette manière, les Esprits pourraient s'incarner où ils voudraient et quand ils voudraient ?

R. Non pas; s'ils s'incarnaient quand ils le voudraient, ce serait eux qui commanderaient l'acte de la copulation, et, par ce fait, ils détruiraient la liberté humaine. S'ils le faisaient en plus quand ils le voudraient, il y en a parmi eux qui ne le feraient jamais, ressemblant en cela à beaucoup d'hommes de la terre qui, s'ils le pouvaient, ne la quitteraient pas; quoique le temps de le faire ne soit pas déterminé, ils y sont poussés par le be-

soin de nouvelles [illegible]
jugement sur [illegible]
n'ont pas [illegible]
lent: [illegible]
Dieu. [illegible]
ciétés [illegible]
muler [illegible]
cernant [illegible]
Ces [illegible]
sont [illegible]
leur [illegible]

D. [illegible]
[illegible]
[illegible]
jour?

R. [illegible]

D. [illegible]
des [illegible]
ils?

R. [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

D. [illegible]
faire?

R. [illegible]
années [illegible]

D. Que dit et que pense la moitié qui reste ainsi encore au monde spirituel après le départ de son complément pour le monde matériel?

R. Ce que vous vous diriez vous-même si votre compagne partait pour aller voir ses parents; ne la voyant pas revenir de suite, vous auriez hâte d'aller la retrouver.

D. Qui empêche qu'on se retrouve sur la terre?

R. Cela a lieu quelquefois, mais on l'ignore; le saurait-on, qu'on n'en sentirait pas le prix, vu que l'état terrestre étant un état d'épreuves et de privations, on ne peut y connaître le bonheur comme dans l'état spirituel.

D. S'il arrive que celui qui s'est matérialisé le premier rentre dans l'état spirituel après un court intervalle de son départ de ce monde, et que celui qui le fait ultérieurement, vivent dans cet état jusqu'à une vieillesse fort avancée, ce n'aurait été guerre la peine de courir ainsi l'un après l'autre pour se retrouver aussi tard.

R. Cela se voit très-souvent et n'en affecte pas les Esprits; le premier passé dans l'état spirituel se trouve si heureux d'être débarrassé du besoin de connaître la terre, que le temps qui attend son complément lui semble très-court.

D... Cependant, vous avez dit qu'on ne se retrouvait pas toujours de suite en entrant au monde spirituel, vu que dans ce monde on y continuait

les liaisons matérielles [illegible] dans cet état, [illegible] les compléments [illegible]

R... Cet [illegible] ceux qui en jouissent [illegible] possession de leur [illegible] tôt que ceux qui se [illegible] mier venu : [illegible] des autres. [illegible]

REVUE MAGNÉTIQUE

Le *Salut Public* de Lyon, du [illegible] contient le récit des faits que voici :

« Rue Vieille-Monnaie, au [illegible] au premier étage, se trouve un [illegible] appartenant au sieur [illegible] un mois des choses singulières. [illegible] grande stupéfaction des [illegible] guindres, bagues de [illegible] les roquets, se sont [illegible] ques. On peut juger de l'effroi [illegible] lesquelles avait lieu cette danse [illegible]. Toutes les recherches [illegible] l'espace d'une quinzaine de jours, [illegible] les mêmes phénomènes se reproduisirent. Un jour, une image s'est trouvée [illegible] contre la porte par

un afficheur invisible ; le lendemain, le dessin disparaissait également par suite d'une intervention mystérieuse.

» Un autre jour, on lie un paquet de plomb et de roquets qui sont renfermés dans un tiroir ; dans la soirée, les plombs et les roquets s'échappent du tiroir et viennent s'éparpiller au milieu de la chambre. Le lendemain c'étaient des pierres qui semblaient sortir du plafond, et étaient lancées violemment contre la paroi intérieure de la porte d'entrée qui porte encore la marque de leurs coups.

» Les voisins, les ouvriers sont accourus en foule. L'affaire a fait du bruit, la police s'est transportée sur les lieux. Des sergents de ville ont été mis en permanence. A la chute de plombs et de roquets est venue se joindre celle des comestibles parmi lesquels se trouvaient des noix. Un sergent de ville, voulant savoir si ces noix avaient un goût de roussi, en a mangé une et l'a trouvée excellente.

» Ce dernier fait se passait il y a une dizaine de jours. A la même époque, un personnage s'introduisait mystérieusement chez la dévideuse, souffla sur les mécaniques, fit quelques signes cabalistiques, et assura aux habitants que tout était fini et que le diable les laisserait tranquilles.

» Se trouvant sous la protection de la police, rassurés aussi par la promesse du visiteur mysté-

rieux qui avait pris à leurs yeux les proportions de l'Esprit malin, le sieur C.... et ses ouvriers se crurent débarrassés de toute funeste influence, et, en effet, quelques jours s'écoulèrent, et il sembla que le farceur, comme l'appelaient les esprits forts, avait mis fin à ses mauvaises plaisanteries : mais voilà que la danse diabolique a recommencé. Les roquets voltigent des mécaniques au milieu de la chambre. Il y a trois jours, les amandes ont remplacé les noix, et la maison a été de nouveau mise sous la surveillance de la police.

» Nous n'avons pas la prétention de pénétrer ce mystère : le diable qui se livre à de pareils ébats finira bien par montrer sa queue ou ses cornes, et on verra alors si l'on a à faire à quelque échappé de l'enfer, à quelque démon familier ou à quelque cerveau troublé.

» Quoi qu'il en soit, le sieur C.... et ses ouvriers n'ont plus un moment de tranquillité d'esprit, et ne parlaient rien moins que d'abandonner leur domicile. Pourtant madame C..... qui se trouvait dans un état intéressant assez avancé, vient d'y faire ses couches ; mais malgré la présence de la garde, les phénomènes ont continué. »

Le même journal, dans le numéro du 13 mai, dit que le lendemain, les scènes se reproduisaient sous forme de crachats, qui arrivaient à la figure et sur les vêtements des ouvrières.

Les faits de cette nature abondent encore assez fréquemment, les témoins ne manquent pourtant pas; mais les écrivains qui en rendent compte, et à qui l'on devrait supposer plus d'intelligence d'observations qu'aux autres personnages du vulgaire, n'emploient leur supériorité qu'à savoir et faire rire de ces faits, au lieu de chercher une explication dans les sciences connues, s'il peut en exister toutefois; ou alors d'entrer avec nous tous, spiritualistes, dans la connaissance des puissances occultes et dans l'étude du monde non tangible, dans l'état où nous nous trouvons douze heures sur vingt-quatre; alors, peut-être, nous entendrions-nous sur leur raison d'être.

Généralement, tous les savants, demi-savants et quart de savants nous répondent, sur le fait des déplacements de meubles et autres, que ce sont des éditions renouvelées de la fille Cottin, ce qui est loin de satisfaire les exigences. Mais dans cette nature de manifestations, s'il arrive des noix dans une chambre, et qu'il n'en existe aucunement dans le local fermé, d'où viennent-elles, si ce n'est du dehors? Ces crachats, où sont-ils pris, et d'où leur vient la force de projection? Que peut-on répondre ici? Rien. Aussi ne veut-on rien voir et rien admettre, ce qui est plus commode et ne demande pas beaucoup de génie pour arriver à cette conclusion; aussi l'imitation est-elle contagieuse.

Nous dirons aux spiritualistes qui admettent ces faits, à tous les grands auteurs modernes qui ont acquis de la renommée, des positions dans le monde, et qui ont eu le courage (il faut le reconnaître) d'avouer ces phènomènes, ainsi que d'autres appartenant à la même cause, nous leur dirons : Mais ce n'est pas tout que de citer, de raconter ces choses, de dire qu'elles ont été de tout temps, il faut à présent connaître ce grand réservoir des connaissances explicatives pour toutes ces manifestations, il faut pourtant arriver à ouvrir ce grand livre de la métaphysique, la seule science qui va se présenter à vous comme dernière et fidèle amie que vous ne devrez plus quitter; car c'est elle seule qui peut vous ouvrir les portes du sanctuaire spirituel ou du monde des causes. Il ne doit plus suffire de dire : J'ai reçu tel meuble, tel instrument, telle lettre à travers les portes et les fenêtres; que des pierres, des noix et crachats ont été projetés et reçus, malgré la surveillance active qui n'a pu découvrir les auteurs. Mais vous qui les connaissez, il ne vous restera plus qu'à indiquer comment tout cela a pu se faire; et à commencer par le plus simple fait somnambulique jusqu'au plus sublime pour les détails, ainsi que tous les faits relevant de la magie magnétique, comme de ceux qui vous tiennent éveillés aujourd'hui, il faudra évidemment en étudier les causes,

ainsi que ces deux principales choses primordiales : 1° *la pensée*, et 2° si *la matière* est enfin ce qu'en pense tout le monde.

Eh bien, le jour où des spiritualistes toucheront à ces questions, nous leur prophétisons d'avance qu'ils répéteront immanquablement ce qui est écrit déjà dans les ouvrages que nous tenons à indiquer ici à nouveau, savoir : 1° les *Arcanes de la vie future dévoilés*; 2° le *Sanctuaire du spiritualisme*; 3° la *Magie magnétique*; 4° la *Lumière des morts*; 5° *Abrégé des merveilles du ciel et de l'enfer*, publié par A. Cahagnet; 6° puis cette toute petite brochure qui est passée inaperçue, qui s'appelle *Etudes sur l'homme*, et, enfin, 7° l'*Encyclopédie magnétique spiritualiste*, qui contient non-seulement des faits de tout intérêt, mais des observations et des articles de métaphysique qui malheureusement n'ont pas été assez lus.

Nous attachons assez d'importance à cette opinion, pour que nous prenions date de cette petite prophétie, surtout après avoir apprécié le contenu des brochures et des ouvrages qui paraissent sur ces questions, et de l'état d'observation où se trouve chacun des auteurs personnellement. Nous pensons avoir raison, ce n'est qu'une question de temps; mais la succession des choses nous amènera le moment où cette question sera jugée, et nous verrons bien.

⁂ Nous avons lu la revue de la quinzaine du *Journal des Débats* du 29 novembre. L'auteur de cette revue nous paraît être d'un nature excessivement gaie, ce qui, certes, ne nuit en rien au sérieux de la rédaction du corps du journal. Mais si pourtant la gaieté n'est pas déplacée dans un rendu compte de frivolités puisées çà et là dans certains boudoirs, il ne peut en être de même quand on touche à des études admises et partagées par des hommes consciencieux, de bonne foi, et aussi éclairés que peuvent l'être les rédacteurs des revues.

En parlant des croyants aux faits spiritualistes, M. E. Deschanel dit que dans tous les temps, « il y a eu des malades qui ont été le jouet des charlatans, ou des gens à moitié malades et à moitié charlatans, à moitié trompeurs et à moitié trompés. » M. Deschanel termine à la moitié ses subdivisions; il n'y a pourtant pas de raison pour qu'il n'y eût pas aussi des quarts de malades avec des quarts de charlatans : c'eût été plus drôle, et les lecteurs de ce journal eussent été bien joyeux de cette petite nomenclature arithmétique de dupeurs et de dupés.

M. Deschanel fait ensuite voir d'une manière très-succincte, il est vrai, que l'histoire de la sorcellerie et de la nécromancie est vieille comme le monde, ce qui n'est pas peu dire, et ce qui devrait

être pris avec une certaine somme de considération; car des idées qui se perpétuent ainsi à travers tous les âges, malgré les rédacteurs de toutes les revues qui ont vécu, nous semblent bien tenaces dans leur entêtement, pour ne pas posséder un germe de vérité qui soit la cause de leur réveil continuel parmi nous. Mais ceci n'est pas la préoccupation de M. Deschanel, et pourvu qu'il puisse témoigner la joie qu'il éprouve d'être bien lui, comparativement à ce qu'il pourrait être s'il nous ressemblait, ne fût-ce que comme quart de malade et de dupé, cela paraît lui suffire.

L'auteur passe donc en revue une partie des écoles anciennes qui s'occupaient de ces absurdités, et arrive à l'époque où Swedenborg remit en honneur le commerce avec les Esprits; puis le théosophe Saint-Martin, et Cagliostro, qui se rapproche davantage de l'ancienne magie, Mesmer et ses sectateurs. Enfin, ces idées se répandirent aussi en France avec peu de partisans, et éblouirent pourtant l'imagination du grand romancier Balzac; puis « elles trouvèrent un propagateur moins » puissant, mais plus fidèle, en M. Cahagnet, qui, » simple ouvrier, devenu écrivain par esprit de » prosélytisme, publia de nombreux ouvrages » pour accréditer la doctrine de l'intervention des » Esprits. C'est en 1848 que parut son premier » volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*.

» Le ...

» ...

» percant ...

Ce ...

lecteurs ...

en ...

tant, pour ...

par un ...

du ver ...

tions ...

l'intérieur ...

qu'au ...

parfaitement ...

animaux ...

c'est d'avoir ...

délicats que ce dernier, mais encore la connaissance d'apprécier, même à distance, les aromes qui leur sont nuisibles ou agréables. C'est alors qu'on les voit employer tous les moyens mis à leur disposition pour éviter ce qui leur est funeste. C'est ce qui eut lieu ici, c'est ce qui se voit tous les jours sur tous les insectes, même sur certaines plantes qui se referment à certains contacts comme à certaines exhalaisons. Il n'y a donc ici rien en dehors de ce qui se passe partout, et une somnambule qui *voit* ce qui se passe à dix lieues, cent lieues, peut bien voir ses intestins qui me semblent la toucher de plus près.

Il ne reste donc plus que ce capuchon qui se trouve être le côté drôlatique mis devant les yeux des lecteurs avec intention. Nous n'avons qu'à renvoyer M. Deschanel aux planches de l'*Histoire naturelle*, ainsi qu'à celle qui existe dans l'*Histoire de la santé* et autres publications du célèbre Raspail, il y trouvera une variété de formes à l'infini, qui pourra le faire réfléchir sur la possibilité de l'existence d'un capuchon sur un habitant des régions intestinales. Dans tout cela, nous ne voyons rien qui soit un argument contre les révélations que contiennent ces ouvrages et encore moins contre le somnambulisme.

Au lieu de ces légèretés, nous désirerions, lorsqu'un auteur fait un résumé d'études plus ou

moins de son goût, qu'il ne mêlât pas l'absurde au possible, les noms d'emprunts aux noms vrais, les premiers et les derniers.

Nous voudrions le voir aborder et traiter à fond une question et non la détourner par une citation qui lui est étrangère. Nous voudrions enfin le voir observer le savoir et les convenances littéraires. Nous n'aimons pas voir employer à profusion, dans toutes questions de cet ordre, les mots *charlatans* et *malades*. Si nous reconnaissons des charlatans, désignons-les franchement à la police ; si nous reconnaissons des malades, montrons-leur non moins franchement la maison de santé. Mais, entre publicistes qui ont droit aux mêmes convenances de langagé, ne confondons pas l'humble honnêteté avec l'orgueilleuse duperie, et ne rions pas de notre ignorance.

Être admis à écrire dans le *Journal des Débats* n'est pas prouver qu'en cas échéant on pourrait soutenir avec succès le titre respectable de ce journal. Nous adressons, à cet effet, M. Deschanel à l'auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*, qui, depuis quinze années, demande à la presse honnête et studieuse d'engager avec lui une controverse sur les questions qu'il traite, et qui (ses lucides à la disposition de tous) *n'a jamais refusé* à qui que ce soit l'expertise de ses propositions. Que M. Deschanel lise les *Méditations d'un pen-*

seur, que vient de publier M. Cahagnet, et nous pensons qu'il ne le confondra pas avec ces *christicolâtres* plus ou moins avancés qui voulant entraver les études toutes consolantes et de liberté religieuse de l'auteur précité, les fourvoient dans des propositions les plus récusables. Si M. Deschanel est un ami de la liberté de conscience et un adversaire des éteignoirs, qu'il vienne à Argenteuil étudier notre studieux ami, qui tient par-dessus tout à fonder une *école spéciale* d'expertise, de démonstrations et de *libre étude*. M. Deschanel acceptera-t-il ces propositions d'expertise et de discussion ? Espérons-le dans l'intérêt des lumières intellectuelles, n'importe le côté qu'elles puissent éclairer.

Le *Journal des Débats* du 20 février contient une lettre de M. Pierrart, en réponse à la revue de la quinzaine publiée dans le même journal le 15 et 29 novembre. L. Lecocq.

MÉDITATIONS D'UN PENSEUR.

UN MÉLANGE DE PHILOSOPHIE ET DE SPIRITUALISME, D'APPRÉCIATIONS, D'ASPIRATIONS ET DE DÉCEPTIONS.

TOME TROISIÈME.

L'ouvrage paru sous ce titre n'ayant pu contenir dans les deux volumes publiés toutes les

pièces que nous avions en portefeuille, nous pensons être agréable à nos lecteurs, qui presque tous ont été souscripteurs à cette publication, en réservant à ces articles inédits une place dans l'*Encyclopédie magnétique* comme nous en avons réservé une aux *Arcanes de la vie future dévoilés*, par toutes les citations que contiennent les cinq volumes déjà publiés de l'encyclopédie, citations de toutes les apparitions que nous avons faites depuis la publication du tome IIIe des *Arcanes* précités ; nous regrettons seulement de ne pas avoir eu l'idée de faire précéder ces citations du titre particulier des Arcanes qui leur appartient, comme nous avons celle présentement de placer nos mélanges philosophiques sous celui des *Méditations d'un penseur*. Nos lecteurs n'ont pas eu besoin jusqu'à ce jour de ce titre pour reconnaître et classer ce genre d'études; mais, à l'avenir, nous l'en ferons précéder.

LE CENTENAIRE.

Le père Ambroise, doyen de son département, jouit, dit-on, à sa centième année, de toute la fraîcheur d'une mémoire de quinze ans, de toute la lucidité d'appréciation d'un homme de cinquante ans, et de toute la rectitude de jugement des plus sages philosophes. Aussi, les jeunes gens ainsi que

les vieillards aiment-ils à l'interroger et lui demander des conseils. Un jeune homme du monde, un savant d'Académie, un suffisant de théâtre le questionnait un jour à peu près dans ces termes, et le centenaire lui répondit ainsi que suit.

D. Eh bien, noble vieillard, vous qui avez tant vécu, qui avez vu tant de générations disparaître sous vos pas, qui avez formé sans doute tant d'espoir et subi tant de déceptions, que pensez-vous de l'existence humaine ?

R. Peu de chose.

D. Peu de chose n'est pas une réponse à ma question.

R. Ma réponse est applicable à votre demande.

D. Cela est vrai ; on m'a dit que vous pensiez beaucoup et que vous parliez très-peu. On se fatigue de tout dans la vie. Je me contenterai de votre laconisme, et je vous soumets à nouveau ma question. Que pensez-vous de l'existence terrestre, de ses frivolités et de ses sagesses ?

R. Ses frivolités sont ses réalités, ses sagesses sont ses erreurs.

D. Votre appréciation est sévère, mais on ne doit plus aimer ce qu'on quitte ; donc, ne parlons plus de la vie, mais des combinaisons humaines. Que pensez-vous des religions en général ?

R. Les religions sont plus des aspirations d'or-

gueil et des déceptions d'ignorance que des marques d'une respectueuse reconnaissance et de digne savoir.

D. Que pensez-vous des gouvernements en général ?

R. Qu'ils sont dignes des gouvernés.

D. Et des lois sociales, qu'en pensez-vous ?

R. Qu'elles ne peuvent soumettre les passions ni dominer la puissance de l'or.

D. Les sciences, les arts, comment les appréciez-vous ?

R. Comme des stimulants d'amours et d'appétits orgueilleux.

D. Des alliances internationales, qu'en pensez-vous ?

R. Qu'elles sont des utopies.

D. Les alliances sociales le sont-elles également ?

R. Non, puisqu'elles sont la base du chacun pour soi.

D. Et celles de la famille, sont-elles plus dignes ?

R. Dignes d'être revues et corrigées.

D. On m'a dit que vous aviez étudié presque toutes les hautes questions de l'esprit humain ; que vous aviez visité presque toutes les capitales du monde, eu des rapports avec les meilleures écoles de votre temps. Pouvez-vous me dire ce que vous pensez de la cosmogonie ?

R. Qu'elle est un abîme pour l'esprit humain, une source de suppositions, d'affirmations et de contradictions ; ses solutions seront toujours entachées d'ignorance.

D. Et de l'astrologie, qu'en dites-vous ?

R. Qu'elle est le fruit des premières recherches de l'humanité ? Aspirant sans cesse après des choses hors leur domaine, les hommes ont dû penser les avoir laissées en route ; aussi, les recherchèrent-ils du regard et de la pensée vers les cieux. Chacun crut voir dans le point lumineux céleste de son choix sa première ou sa dernière demeure, et ne désira autre chose que d'entretenir une suite de rapports avec ces premiers domaines, de ses exister. L'homme, s'appropriant un astre pour berceau, doit trouver bien restreint ses droits au tombeau ! L'astrologie, pour moi, est la science du calendrier terrestre; telle planète, telle étoile, telle comète même peuvent bien être perçues dans tel horizon tel jour, sans pour cela dire à l'homme autre chose qu'elles marchent comme lui avec régularité vers des étapes inconnues, étapes arrêtées de toute l'éternité par le grand géographe de l'univers.

D. Mais ont-elles quelque puissance de rapport avec notre globe et l'homme en particulier ?

R. Comment voulez-vous nier ces rapports dans le grand rapport des contiguités de la nature ? Si

ces rapports cessaient une seconde, ils ne seraient plus ; mais leur perception, à des dates reconnues, n'est autre, pour l'homme, que des avant-coureurs d'autres dates qui le concernent, dates qui ne peuvent faire autrement que de correspondre, puisqu'elles sont la continuité des grandes évolutions astrales et humaines. Le pied de l'homme est trop près du globe qu'il foule de son poids pour ne pas être lié par des rapports de contiguité et de répercussions vibratoires aux agitations internes et externes des globes ! L'étude de l'astrologie, c'est l'extension du point vers les circonférences du cercle, c'est planer par la pensée dans le domaine des domaines. Croyez-moi, enfant d'un jour, regardez mieux vos langes terrestres avant de déployer vos ailes célestes vers d'aussi vastes régions !..

D. Et l'astronomie, qu'en pensez-vous?

R. Qu'elle est la sœur cadette de l'astrologie. Ce que les hommes n'ont pu définir dans la première, ils l'ont pointé dans la deuxième. L'astronomie détache les regards de l'homme de la terre et l'invite à chercher au delà le régulateur de si grandes choses. Cette étude renferme ses erreurs comme la première; l'existence de l'homme est trop courte pour résoudre ces questions ; aux astres seuls appartient de connaître la généalogie et les intimités de leur famille.

D. Comment jugez-vous la métaphysique ?

R. Comme une science de l'âme et non une science du corps. Pour se livrer à son étude, il faut se détacher de la boue terrestre, des appétits des sens, et rentrer dans l'interne des choses ; le langage matériel n'est d'aucun secours à ses démonstrations ; la méditation est seule son domaine.

D. Et la physique, qu'en pensez-vous ?

R. Qu'elle est le palper des choses terrestres, le point d'appui, la sécurité de l'état matériel ; elle est l'infini de l'œuvre humaine.

D. L'histoire naturelle vous semble-t-elle nécessaire au bonheur de l'homme ?

R. Elle est plus que nécessaire à son bonheur ; elle en est le contenant et la vibration ; étudier l'œuvre de Dieu est toute la religion de l'âme, est l'alliance la plus désirable des choses de ce monde, est l'admiration la plus justifiable de leurs beautés et l'amour le plus absolu de tout cœur en état de gratitude.

D. Que pensez-vous de la chimie ?

R. Oh ! j'en pense trop de choses pour répondre à votre question. La chimie est le foyer de toute force et de toute manifestation ; voilà ce que j'en peux dire ?

D. La mécanique vous a beaucoup plu, dans votre temps, m'a-t-on dit ?

R. Oui, j'ai pris ma part dans les combinaisons

infinies du levier. Quand la mécanique sera unie à la chimie et non fiancée, comme elle lui est simplement de nos jours, elle sera digne de l'esprit humain; elle sera la vie de son œuvre; par elle l'homme pourra espérer sa petite part de divinité.

D. Je sais que vous avez étudié également l'alchimie?

R. Oui, et je l'étudie encore.

D. Est-ce que vous croyez à ses miracles?

R. Je crois aux choses naturelles et je laisse les miracles aux aveugles; l'alchimie a ses lois restreintes à son domaine et non quoi que ce soit au delà. Je ne nie pas les corps glorieux des philosophes hermétiques; mais je m'en tiens à leur corps matériel. Certaines combinaisons chimiques peuvent faire espérer des résultats non étudiés sans faire espérer tous résultats. La plus simple notion sur les manipulations chimiques doit laisser l'étudiant dans le doute et non dans la négation. La simple action des affinités galvaniques et photographiques doit inviter les hommes au silence sur la transmutation métallique. La simple action des excitants médicinaux doit tenir en suspens tout jugement sur les propulseurs vitaux de l'exister matériel de l'homme; la question seule de l'immortalité terrestre exige d'être suspendue jusqu'à plus ample démonstration.

D. Ayant fréquenté les meilleures écoles philosophico-religieuses de votre temps, ayant étudié les meilleurs philosophes de l'antiquité, à quelle proposition vous êtes-vous rattaché, par exemple, en religion?

R. A respecter Dieu par mes actes et à l'aimer par mon cœur.

D. Vous n'appartenez donc à aucun culte?

R. J'appartiens au culte de la vérité.

D. La vérité a droit à ses autels comme l'erreur a les siens.

R. Tout autel demande des ministres, et des ministres savent trop garder pour eux ce qui est destiné à tous, par conséquent, la vérité dans tous les cœurs est mieux placée que sur tous les autels. Dieu est dans toutes les parties de son œuvre; son amour pour toutes ces parties n'est jamais en retard de l'appel qui lui est fait. Je laisse aux intelligences en sommeil le soin de faire faire par autrui ce qu'elles ne peuvent faire elles-mêmes. Tant que vous verrez l'autel desservi par le prêtre, ne croyez qu'à l'enfance humaine.

ALP. CAHAGNET.

(*La suite au prochain numéro.*)

Paris. — Imp. de L. Guérin, rue du Petit-Carreau, 36.

ÉTUDES SPIRITUALISTES.

Vue à distance, Magie, Maléfices, Vols. — Lucide Adèle Maginot.

Il nous arrive souvent de nous trouver consultés par de pauvres gens de la campagne, chez lesquels la croyance à la magie, aux maléfices, aux ensorcellements, etc., est plus répandue qu'on ne pense, et ne peut pas être facilement combattue. Il est vrai que parmi eux, comme dans tous groupes d'hommes, il y a le lot des esprits faibles, crédules, craintifs, qui s'émotionnent de peu de choses, et le lot des esprits forts, menteurs et méchants; ces derniers sont toujours prêts à imposer leur vouloir, et les premiers toujours prêts à l'accepter. Qu'une simple résistance de ceux-ci vienne à se manifester de leur part, ceux-là promettent monts et merveilles par la menace, ce qui jette le trouble dans l'esprit faible, qui craint à chaque instant de sentir sur ses talons son ennemi, duquel il double le savoir et les forces. Il le dit savant parce qu'il l'a vu lire dans le *Dragon rouge* ou le *Grand Albert*. Il le dit aidé du diable parce qu'il l'a rencontré une nuit dans le bois voisin, revenant comme lui sans doute de quelque pays des alentours ; mais il se garde bien de lui prêter le projet d'autres affaires que celles tout juste de venir pactiser avec le démon ; d'ailleurs il a vu

chez lui des herbes, des pommades, des fioles qu'il ne connaît pas; ses animaux sont toujours bien portants, ses moissons riches, ses affaires prospèrent en toutes choses; et lui, ses bestiaux sont malingres ou meurent, ses moissons sont faibles ou nulles, son personnel est souffreteux et craintif, ses greniers sont pleins de souris et de rats; des bruits se font entendre la nuit, et mille histoires fantastiques font suite à ces appréciations. Ces braves gens se disent les uns aux autres que nous les avons dépossédés, que nous sommes un grand savant, contre lequel les plus malins de leurs contrées ne peuvent lutter; aussi nous abordent-ils de l'air le plus respectueux du monde, et boivent-ils nos paroles avec la meilleure foi du monde.

Nous ne voulons pas ici ne faire la part que de la crédulité. Il y a certes celle de la mauvaise influence magnétique qu'on ne peut nier chez certains hommes plus ou moins vindicatifs. Il y a celle également de la connaissance et de l'administration de certaines plantes de la famille des toxiques, dont les animaux et les gens à l'occasion se trouvent très-mal. Il y a la connaissance des venins des animaux qui, manipulés et administrés tant intérieurement qu'extérieurement, produisent les plus grands troubles. Il y a en plus les alliances spirituelles, qu'on ne peut pas plus leur refuser que nous désirons qu'on nous les refuse : alliance dont les Esprits turbu-

lents tirent le plus grand parti possible. Il peut donc y avoir effectivement trouble occulte comme trouble matériel, nous l'avons assez dit dans notre *Magie magnétique;* mais ce que nous devons faire avant toutes choses, dans les circonstances où nous sommes consultés, c'est de tâcher de les annuler dans l'esprit des croyants, de fortifier leur moral affaibli, et de venir à leur secours par quelques moyens sanitaires de raréfaction de l'air et de propreté dans leurs étables, écuries, maisons et nourriture au besoin.

Nous ne voulons pas aller jusqu'à leur nier les faits, disons-nous, car nous perdrions tout notre prestige, et nous aurions la douleur de ne plus rendre à la liberté, à la santé et au calme, tant de pauvres frères, bien à plaindre à coup sûr, et parfois bien maltraités par les pertes énormes qu'ils font tant dans leurs bestiaux que dans leurs biens et leur famille. Nous ne pourrions en plus consciencieusement nier ces faits, puisque nous savons qu'ils peuvent exister; mais nous ne voulons pas leur donner du relief, de l'importance, si trop d'étendue. Nous les restreignons le plus que nous pouvons, afin de raffermir les cœurs et de calmer les intelligences troublées.

Voici quelques-uns de ces faits pris dans un grand nombre, que nous ne mentionnons plus pour ne pas être ennuyeux.

Premier fait.—A Osny, la bonne famille D... S... P..., très-maltraitée en ce genre, menacée d'une ruine complète, est depuis deux années sous notre surveillance. Le succès a répondu à notre attente ; mais de temps à autre, quelques accidents se manifestent encore, le tableau du passé aidant grossit les craintes, on voit toujours l'ombre des maléficiers dans la moindre chose : c'est ainsi que, dernièrement, on se plaint de perdre de jeunes poulets. Une douzaine, sur soixante, sont allés sans doute faire une bonne fricassée dans la chaudière de Satan, ou de mauvais voisins en font du bouillon pour leur confortabilis. Nous guettons ces malhonnêtes gens, et nous découvrons qu'une belle vache se passe cette fantaisie sans prendre le moindre soin culinaire à l'endroit de la cuisson. On ne peut en croire les yeux d'Adèle, qui cependant sont en grande réputation dans cette maison ; mais on se décide à faire le guet, non plus le fusil au bras, la nuit, dans nos deux arpents enclos de murailles, mais dans notre étable, où les poules trouvent de quoi becqueter à leur aise. Là nous surprenons alors notre gastronome en flagrant délit d'anthropophagie bestiale, et l'on ne peut plus douter du moyen de disparition des autres poulets. On sépare le troupeau volatile du troupeau quadrupède, et le dommage cesse. Un autre cas se présente : nos vaches ne donnent presque plus de lait ; quelle en est la cause ? Adèle sou-

tient que [illegible]
férieure à [illegible]
cité et [illegible]
sont les mêmes, [illegible]
qu'il ne [illegible]

Deuxième [illegible]
mière, femme de [illegible]
soixante et [illegible]
d'argent [illegible]
bois à [illegible]
même, [illegible]
que plus qu'en [illegible]
établies [illegible]
ment [illegible]
aux chandelles [illegible]
appuyées [illegible]
à même de [illegible]
lade, [illegible]
ligence [illegible]
ramène le [illegible]
lance, et le [illegible]
pièces d'or [illegible]
superbe [illegible]

Troisième [illegible]
pauvre famille [illegible]
champêtre, de [illegible]
loux, on [illegible]
sordres [illegible]

dépérissent et meurent ; les moissons ne sont pas à la hauteur des loyers, le mari est atteint d'hypocondrie, la femme est dévorée par l'ennui et le désespoir, toute la machine est arrêtée ; encore une année, et d'un libre cultivateur nous allons faire un simple domestique. Que faire? que devenir? Que faire? Adèle voit que notre écurie est dans de mauvaises condition de salubrité. Une rigole, ménagée au milieu, contient et ne laisse pas écouler les urines ; un air froid et humide saisit nos chevaux ayant chaud, en rentrant ; une fluxion de poitrine et des douleurs les attendent : les uns en sont morts, les autres en souffrent. Nous en avons un dont les genoux de devant en sont atteints, ce qui fait qu'il s'agenouille facilement et se relève difficilement. Il faut vendre ce cheval et le remplacer par un autre ; il faut donner plus de pente à l'écurie et un air plus sain. Nous obtiendrons une salubrité que nous désirons, avec 250 grammes de goudron déposé dans un vase d'eau dans deux angles opposés de cette écurie ; nous allons mettre ces chevaux à l'eau blanche et purger l'un d'eux ; cette partie de la localité ira bien. Notre étable n'est pas très-saine, le fumier est déposé à son entrée ; nos vaches sont fatiguées de faire des veaux, ce qui fait que deux, qu'on croyait pleines, ne le sont pas. L'aiguillette de Robin n'est pas nouée pour cela, mais un peu de repos et une bonne nourriture nous feront avoir

deux [illegible]
lieu [illegible]

N[illegible]
encore [illegible]
ses [illegible]
à [illegible]
cons [illegible]
comme [illegible]
prendre [illegible]
coin de [illegible]
de [illegible]
aussi [illegible]
gnon [illegible]
culture [illegible]
somme [illegible]
Tout [illegible]
remp[illegible]
avons [illegible]
désirs [illegible]
plus [illegible]
agir [illegible]

Quat[illegible]
abonnés. M. [illegible]
gendre [illegible]
vache, [illegible]
l'on trouve [illegible]
notre abonné [illegible]
monsieur [illegible]

de faire visiter les personnes de la maison de son gendre, ainsi que la nature de cette boule. Nous trouvons dans le personnel indiqué un homme avec lequel le maître, qui est d'un caractère un peu sévère, a eu une contestation dont notre serviteur ne trouve pas les motifs justes à son égard; aussi a-t-il recours à la vengeance occulte. Il sait composer ce qu'en magie on nomme une *gobe*; mais au lieu de la déposer sur le passage des bestiaux comme cela se pratique ordinairement, il la fait avaler à notre belle vache, qui, en quelques heures, rend son âme à la vache blanche du paradis. Cette gobe est composée de poils de différentes natures, de poudres plus ou moins toxiques, de ligatures plus ou moins cabalistiques et d'imprécations plus ou moins magiques. Le poison seul suffisait à ce passe-port d'outre-prairie, si nous n'osons dire d'outre-tombe. Nous donnons des détails si minutieux à notre honorable abonné, qu'il nous récrit de suite que tous les doutes sont levés sur cette question, et que nos conseils seront suivis à l'égard du malfaiteur occulte désigné.

Cinquième fait. — Ces jours derniers c'est le tour à une pauvre famille habitant Chambord, qui, ayant entendu parler de nous, fait 16 lieues pour venir nous conter ses troubles et implorer notre secours contre ses ennemis. Adèle se surpasse en descriptions d'intérieur, descriptions dont chacune

étonne au plus haut degré ces confiantes gens.

Nous avons une étable, dit la lucide, dans laquelle sont quatre vaches dont trois sont pleines....

Comment, comment, trois pleines! s'écrient les consultants tout ébahis à cette nouvelle.

—Oui, reprend Adèle, seulement qu'une seule que vous croyez pleine de 8 mois, ne l'est que d'une quinzaine de jours. Une autre que vous croyez avortée, n'a eu qu'une grande inflammation traduite par une forte diarrhée qui vous a fait croire à un avortement, mais elle est bien pleine; vous devez savoir qu'elle diminue de jour en jour son rendement de lait.

—Cela est vrai, répondent ces personnes tout étonnées qu'elles sont de cette faculté de voir chez elles ce qu'elles n'y peuvent voir elles-mêmes.

—Voilà une étable qui ne me convient pas, reprend Adèle, elle est trop petite pour quatre vaches, elle n'a pas d'ouvertures suffisamment grandes; elle est de beaucoup au-dessous du sol de la route, ce qui la rend très-humide: de plus, elle est le rendez-vous de tout le voisinage, qui à la veillée trouble plus qu'il ne calme les bestiaux qu'elle renferme. Nous sommes aussi un peu démoralisés, ce qui fait que nous ne changeons pas la litière, qui me semble être suffisamment malsaine pour vicier le peu d'air qui règne là, et faire dépérir nos bêtes. Il nous faut donc de l'air, de l'espace, de la propreté et du

calme autour de nos animaux, qui, en remplaçant les betteraves qu'ils mangent par des carottes pour quelques jours, reviendront tels que nous le désirons. Il faut surtout qu'une nichée de lapins que j'aperçois là dans un coin déménage, car ils n'ajoutent pas à la propreté de ce lieu....

—Hélas mon Dieu, vous voyez tout cela! s'écrient ensemble l'homme et la femme qui consultent, et comment donc q'vous faites, vous n'êtes jamais venue cheux nous?

— C'est mon secret, reprend Adèle, et elle continue ainsi qui suit : — Nous avons là, devant cette étable une écurie habitée par deux chevaux l'un blanc et l'autre roux. Le roux est plus fringant, quoiqu'on dirait que le blanc est plus âgé que lui : ces chevaux sont très-fatigués; l'un d'eux vient d'avoir une fluxion de poitrine occasionnée par une imprudence de votre part. Vous les menez boire, ainsi que les vaches, à un petit ruisseau que je vois non loin de là; ce ruisseau a une eau très-froide en été, et très-malsaine dans l'hiver. Pourquoi ne les conduisez-vous pas à la rivière, qui n'est qu'un peu plus loin ?.... Cette écurie n'est guère plus saine que l'étable. Ceci, joint à la négligence et à une nourriture passablement remuée par les rats et les souris, ne nous conduira pas à tout bien si nous continuons. Il faut revenir à des soins plus détaillés, etc.,etc. Dans tout cela, je n'ai pas encore

rencontré le pire, je crois qu'il existe dans les greniers; oh! là nous entassons fourrages et grains sans soins, et dans des lieux au-dessous du sol, non aérés suffisamment, au milieu de peuplades de rats et de souris, que deux pauvres chats que je vois là ne peuvent dominer selon leur plaisir....

—Mais qui qu'ça veut dire que vous voyez tout ça tel que ça est? vous êtes donc venue cheux nous? s'écrient ces bonnes gens.

—Oui, répond Adèle, j'y suis chez vous. Je vois bien là un gros chat gris moucheté, qui, en qualité de voisin, vient rendre visite aux deux vôtres; mais possédant meilleure cuisine qu'eux, il ne les aide guère à livrer combat à ce nombreux gibier.

D... Mais qui qu'envoie ces rats cheux nous?

R... Ce sont eux-mêmes qui s'accouplent et trouvent bon d'élever leur famille au milieu de ce grenier d'abondance.

D... Et qu' faut-y faire pour les chasser?

R... Donner deux compagnons à vos deux chats; à quatre, ils seront assez. Il faut, en plus, me placer ces grains-là à tel endroit, de telle manière; il faut aérer dans les beaux jours ces foins-là, etc., etc.

D... Mais vous n' voyez donc pas qu'euqu'un qui nous font du mal?

R... Qui vous désire du mal, oui, mais qui vous en font autrement que par la médisance, non. Vous

avez eu une altercation, il y a quelque temps, avec un voisin. Le juge de paix a connu cette affaire et vous a donné raison ; mais l'homme condamné, d'un ca-caractère jaloux, vindicatif et médisant, ne vous épargne pas en paroles. Il ne peut rien sur vous en sorcellerie, il ne la connaît que pour en avoir peur lui-même. Vous avez une autre personne plus dangereuse avec laquelle vous avez eu différentes fois des altercations très-vives; cette personne est une femme, parente si elle n'est pas votre mère; elle vous a fait une scène il n'y a pas longtemps qui vous a beaucoup troublés. Ménagez cette femme, elle a de mauvaises dispositions à votre égard.

D... Mais c'est not' mère?

R... Raison de plus pour la bien recevoir et ne pas faire attention à ce qu'elle dit. Vous avez là deux frères qui profitent et peuvent profiter tout à fait de ces différends. Croyez-moi, laissez dire votre mère, entendez-la, mais ne l'écoutez pas.

D... Eh ben! et pis moi qui déssèche, s'écrie la femme, et moi qui étouffe, s'écrie l'homme; quoi faire?

R... Vous, madame, votre retour d'âge vous gêne déjà, vos inquiétudes au moins autant; il faut suivre tel régime, dont vous vous trouverez bien, et bien faire attention à tout ce que je vous ai dit concernant vos bestiaux; quand vous les verrez produire et mieux se porter, quand vous

verrez vos rats et vos souris disparaître dans les pattes des chats, vous recouvrerez le calme et la santé vous-même. Et vous, monsieur, continue Adèle, s'adressant au mari, vous avez fait ou manqué de faire une chute il n'y a pas longtemps?

R... Ma foi, j' nons point tombé, que sachions... Attendez donc... tiens, c'est vrai, tout d' même ; j'ons manqué d' tomber de d'sus la voiture de paille à ton frère, dit-il à sa femme. Tu sais que j' m' suis rattrapé à une corde ; dame ! je m' tuais sur le coup, mais ça n' ma pas fait d' mal.

D. Cela vous en a fait plus que vous ne supposez. Le mouvement brusque que vous avez fait pour ne pas tomber a renvoyé le sang des reins dans le poumon, où il est encore engagé dans certaines parties en ce moment, ce qui vous procure les étouffements que vous éprouvez.

R... Tiens, qu' c'est drôle, qui qu'aurait dit ça? dit la mère. J' suis capable de mourir étouffé d' n'avoir pu mourir la tête cassée sur l' pavé.

D... Vous ne mourrez pas pour cela. Je réponds de vous comme de toute votre maison, si vous voulez faire ce que je vais vous conseiller.

R... Pardié, si j' voulons faire ; j' somme pas venu de seize lieues pour n' faire rien. Sauvez-nous, v'là tout c' que nous vous d'mandons.

Adèle conseille ce qu'elle croit nécessaire; de mon côté, je parle à l'imagination, je développe le

pour et le contre de ces troubles, et nous finissons par donner à ces braves gens une bonne dose de foi qui, nous a-t-on assuré, a fait effet. Ce n'est pas toujours une petite besogne que de capter l'entière confiance de ces êtres crédules et méfiants. La femme nous demande, avant de nous quitter, si elle n'a pas fait un péché en nous consultant, et si elle peut encore rentrer dans l'église. Nous l'engageons, au contraire, à prier, et nous lui démontrons qu'il ne peut y avoir péché en cherchant le calme et la santé ; que nous ne sommes pas des enfants du démon, loin s'en faut, puisque, au contraire, nous aimons et adorons le même Dieu qu'elle ; que nous allons le prier ce soir même pour eux, et qu'ils aient foi en nous.

Ce faible aperçu donne à nos lecteurs une suffisante idée de ce qu'on doit penser des croyances à la magie chez les gens des campagnes, et de tous les cas où la peur, le manque de soins, l'abandon des choses conduisent à grossir un mal très-facile à annuler, lorsqu'il est connu.

Sixième fait. — Il s'agit ici de vols ; nous ne manquons pas de demandes en ce genre ; demandes auxquelles nous refusons de répondre, tant en vue des erreurs que nous pouvons faire, que pour ne pas remplir l'office de délateurs ; mais, cette fois-ci, les accusations pèsent sur un pauvre garçon d'écurie qui, à la veille peut-être de perdre son pain et l'hon-

neur, peut être sauvé par nous. Je prends à cet égard toutes les précautions possibles, en me faisant promettre qu'on ne fera aucune poursuite et qu'on ne parlera même pas de ce qui sera dit par la lucide. Le tout bien convenu, Adèle entreprend les recherches... Quelle surprise ! quelle dénonciation ! Ce n'est pas le pauvre domestique qui est le coupable, mais bien le mari lui-même. Oui, de temps à autre, il retrouve adroitement le moyen de rétablir l'honneur de ses culottes, comme on le dit vulgairement, culottes que la femme porte en disposant des cordons de la bourse commune. Le premier voleur, dit très-franchement Adèle à la consultante, n'est pas votre mari.

D... Et qui donc ? reprend cette femme avec vivacité.

R... C'est vous, répond Adèle.

D... Comment cela ! moi, une voleuse ?

Adèle se met à rire et dit le plus convenablement possible ces mots :

R... Oui, Madame, vous dérobez à la connaissance de votre mari vos petites économies en les cachant quelque part, et lui vous dérobe vos écus en découvrant vos cachettes. Vous vous trompez mutuellement ; tout est là.

D... Êtes-vous bien sûre de ce que vous dites là ?

R... Vous le savez mieux que moi ; car voilà

déjà plusieurs fois que vous avez retrouvé la cachette de votre mari, ce qui vous a prouvé que c'était lui qui vous prenait cet argent ; mais ce que vous n'avez pas découvert, c'est que votre mari vous vole pour rétablir la justice, comme vous croyez le faire vous-même à son égard. Il ne dépense pas cet argent ; il a environ quinze cents francs en billets quelque part, qu'il destine à votre fille, que vous n'aimez pas trop, quand vous en avez à peu près autant, que vous destinez à votre garçon. Vous voyez qu'il serait plus avantageux pour vous deux de jouer argent sur table, et plus rassurant pour les personnes qui vous servent de ne vous voir faire qu'une bourse commune.

Je ne saurais dire ce que cette révélation produisit dans l'esprit de cette femme, qui remercia Adèle avec effusion et la quitta pleine (nous le crûmes) de calme et de meilleures dispositions conjugales.

Septième fait. — Oh ! là, nous entrons dans le noir. Un de nos vénérables amis est volé une première fois d'une somme de mille francs ; ce sont des économies obtenues avec peine ; la victime est âgée et se propose le repos. Qui est venu poser son véto si méchamment sur cette décision ? Notre ami vient trouver Adèle, qui pour lui est la protégée de Dieu, si elle n'est pas Dieu elle-même ; mais c'est toujours avec la même réserve, c'est à titre d'é-

tudes et rien de plus que nous nous mettons à l'œuvre.

Adèle voit très-difficilement une femme qui ne vole pas, mais qui est là pour quelque chose. Il y a résistance de la part du coupable, ou Adèle ne veut point parler ; enfin elle donne un signalement qui s'applique dans tous ses détails à la belle-fille de la victime, belle-fille qui est présente ainsi que son mari, fils de notre ami. Je connais cette personne, je la regarde en riant, elle me comprend et rit à son tour ; mais le papa pleure ses mille francs ; les paroles d'Adèle ne l'éclairent pas ; sa belle-fille est incapable d'une telle action ; ce ne peut être qu'une femme lui ressemblant qui l'a volé : il en vient directement une chez le vieillard auquel ce signalement s'adresse. Cette femme n'est pas en très-bonne odeur de réputation honnête dans le pays ; elle a acheté, pour comble de doutes, un fauteuil quelques jours après le vol, et on ne lui connaît aucune ressource ; son mari est fainéant, elle est paresseuse, aimant à bien vivre et à briller. C'est elle ; on ne la recevra plus, mais on ne parlera de cet affaire à personne. Adèle n'appuie pas ces soupçons et conclut qu'on ait à se tenir sur ses gardes. Une année se passe, et notre vénérable vieillard revient un jour dans le pire état de désolation possible : il est volé à nouveau, mais cette fois-ci c'est de tout le magot : dix-huit mille francs ; rien que cela d'un coup... !

ruine complète, douleur affreuse, tête perdue.

— Enfin, Adèle, rendez-moi mon pauvre argent, ou au moins découvrez-moi le voleur. Je vous en prie, ma bonne Adèle, ayez pitié de moi.

La chose est trop sérieuse et la prière trop touchante pour qu'Adèle ne prenne pas son meilleur télescope. Gare au voleur ! malheur à lui ! Adèle veut lui mettre la main sur l'épaule ; *cela sera*. Hélas ! hélas ! la voilà à nouveau, la voleuse ; mais ce n'est pas la voisine à la conduite répréhensible, ce n'est pas la belle-fille, c'est plus que ces personnes : c'est la propre petite-fille du vieillard. Adèle n'y tient plus ; elle s'est tue déjà une fois, se taira-t-elle une deuxième ? Non, cette infâme, enfant unique, idolâtrée de son grand-père, comment la nommer ? mais Adèle voit que c'est un esprit monstrueux, ingrat, méchant, capable de tous les vices ; elle ne peut se taire et commence ainsi :

D... Votre petite-fille n'est-elle pas venue vous voir il y a peu de temps ?

R... Oui, mais elle est repartie.

D... Etiez-vous volé avant son départ ?

R... Non, ce n'est que depuis quelques jours que je le suis.

D... Ce n'est que depuis quelques jours que vous vous en êtes aperçu ?

R... C'est vrai ; il y a peut-être plus longtemps que je suis volé.

D... Avez-vous touché à ces valeurs depuis le départ de votre enfant?

Le vieillard pâlit; Adèle fait entrer dans son cœur, à cette question, un fer rouge; mais il répond:

R... Oui, Adèle, je les ai vues huit jours après son départ.

Adèle, à cette réponse, fronce le front et garde le silence.

— Eh bien! lui dis-je, que vois-tu, que penses-tu?

R... Je vois ce que je ne voudrais pas voir; je pense ce que je ne voudrais pas penser.

D... Parle; nous saurons apprécier ce que tu diras... Dites, dites, ma bonne Adèle, je vous en prie, s'écrie avec un accent de douloureuse inquiétude le consultant?

R... Vous sentez-vous la force de m'entendre?

D... Oui, sur tout ce que vous direz.

R... Eh bien! il serait fâcheux de vous abuser davantage. C'est votre petite-fille qui vous a pris vos valeurs. Déjà, il y a un an, je l'ai vue, sa tête accolée derrière celle de sa mère, comme si elle voulait emprunter une autre physionomie. Je n'ai pas voulu vous le dire; je vous avais seulement prévenu de vous tenir sur vos gardes, mais aujourd'hui je serais fautive si je ne vous disais pas ce qu'il m'est permis de connaître. C'est après une prière

bien sincère qu'il m'a été facilité de voir clairement la vérité ; non, on ne me trompe pas et vous faites erreur en croyant avoir compté vos valeurs depuis le départ de votre petite-fille ; elle les a emportées avec elle.

Je ne saurais rendre l'étonnement, l'ébranlement, l'état enfin dans lesquels ces paroles d'Adèle jetèrent cet estimable homme.

—Ma petite-fille ! s'écriait-il ; êtes-vous bien sûre, Adèle ?... ma petite-fille !... C'est vrai que ces deux vols ne me sont connus qu'après son départ... C'est vrai qu'ils sont très-gênés du moment, malgré ce que je leur ai donné. C'est peut-être vrai que vous pourriez avoir raison ; mais comment faire pour retrouver *ma* pauvre argent ? *est-elledépensée* ?

R... Il y a une fameuse brèche de faite au magot. Partez demain matin, sans aucun retard ; allez trouver votre fille, tenez-la à l'écart de son mari et parlez-lui franchement, en faisant des menaces de la livrer entre les mains de la justice... Elle tiendra bon... Oh ! le petit monstre !... elle tiendra bon ; mais partez et vous serez convaincu que je touche juste.

Une grande quantité d'explications complémentaires sont données par Adèle ; le voyage est décidé ; moi seul, qui connais toute la fragilité des facultés somnambuliques, je crains une de ces erreurs qui peuvent porter les plus grands ravages, en quel-

ques secondes, dans l'esprit humain. Je me repentais d'avoir étudié cette affaire et je jurais de n'y plus être pris. Le vieillard parti, il s'acquitta de son engagement ; mais la petite tint bon et eut assez d'astuce pour tenter de faire voir à son grand-père la position de son propre père plus compromise que la sienne, et, par conséquent, l'accusa de ce vol. C'était le comble de l'infamie ; car si je peux répondre de l'honnêteté d'une conscience humaine, je peux à coup sûr répondre de celle du père de cette misérable créature.

A la première séance en succéda une deuxième, Adèle voulait avoir raison, et à chaque fois elle découvrait quelque chose ; mais elle avait affaire à forte partie. La coupable était soutenue par des Esprits astucieux de premier ordre. Les valeurs volées étaient des actions sur les chemins de fer. Le vieillard en connaissait en partie les numéros ; Adèle conseilla de mettre arrêt chez l'agent de change et promettait, en plus, que le coupable serait connu et que la victime rentrerait dans le tiers environ de la somme volée, tiers qu'elle voyait en un rouleau dans un coin d'armoire, dans la maison de la petite fille, rouleau caché sous des fatras ; mais les deux autres tiers étaient déjà dépensés, selon elle ; des achats, un voyage, un amant dont le porte-monnaie ne s'était pas mal trouvé de ce vol ; des amis qui en avaient été obligés ; du gâchis enfin, et par-dessus

le marché, un jeune mari honnête, ignorant ces choses, et, de plus, volé lui-même antérieurement de cinq cents francs. Après des débats et des démarches infinis sans aucun résultat, le père va trouver le juge de paix de l'endroit et l'instruit de l'affaire; mais comme un père ne peut accuser son enfant et que nous avons l'honneur d'une famille à sauver, on traite de l'affaire à huis clos. Directement l'agent de change est mis sur la piste des émissions des valeurs; il peut arriver même jusqu'à se trouver en face de l'effrontée elle-même, qui a la hardiesse, aidée d'une fausse procuration sur papier libre, de proposer de vendre ces valeurs. Le juge de paix connaît tout, et au moment où notre malheureuse part avec ses malles et son enfant, elle est sommée de répondre à un interrogatoire plus captieux que celui de son grand-père. Un seul mot heureux, prononcé par le magistrat, ébranle l'édifice mensonger, et les larmes viennent, comme avant-coureur d'un franc aveu, dévoiler tout. Adèle a raison jusqu'au bout; elle est vainqueur, et le vieux père peut rentrer dans six mille francs environ.

Toute cette affaire m'a considérablement agité, et m'a fait m'écrier une fois de plus : Oh! savants! oh! savants! que savez-vous? que savons-nous...?

ALPHONSE CAHAGNET.

[illegible]

PREMIER [illegible]

SIDI HAMOUD-EL-MOHAN [illegible]

Entre [illegible] [illegible] communément [illegible] d'Arabes [illegible] toujours [illegible] Parmi [illegible] marabout [illegible] toute cette [illegible] les marques [illegible]

Sidi Hamoud-[illegible] est [illegible] d'El-Marabout-[illegible] aimé [illegible] et [illegible] sans [illegible] leuses, [illegible] récits, [illegible] ancien [illegible]

(1) M. Hamoud [illegible]
(2) Prêtre [illegible]
(3) Le grand [illegible]

vîmes (c'était au commencement de 1849), Hamoud était âgé de trente-cinq à quarante ans, d'une taille au-dessus de la moyenne ; il réunissait à une force peu commune une agilité vraiment remarquable ; sa physionomie, empreinte d'une volonté calme et énergique, présentait dans une minute cinq ou six expressions différentes, tant ses grands yeux bleu-gris étaient vifs et significatifs ; d'un caractère généralement taciturne, il préférait la solitude au tumulte des villes et villages, et ne se laissait aborder que par ses plus intimes ou les affligés. Il nous a été donné, dans nos voyages en Turquie, Égypte, Crimée, etc., de voir bien des nobles têtes marquées d'une primitive et noble fierté qui portaient dans l'âme un je ne sais quoi qui vous transportait de suite au temps des patriarches ; mais jamais, jamais nous n'avons pu rencontrer un visage aussi expressif, aussi grand, aussi pur que celui du célèbre tueur de lions. C'est une de ces physionomies qu'il est impossible de décrire, et dont l'imagination seule peut représenter les sublimes traits.

Ami sincère et dévoué de mon frère, qui lui avait rendu un signalé service en faisant reconnaître son innocence dans une révolte qui avait eu lieu dans le courant de 1848, et où il avait été compromis comme en étant le principal moteur.

Hamoud venait souvent passer quinze ou vingt

jours [illegible]
soit [illegible]
selon [illegible]
[illegible]
[illegible]
plaisir [illegible]
[illegible]
de [illegible]
[illegible]
bien [illegible]
peuvent [illegible]
chasse [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
et [illegible]
pour [illegible]
[illegible]
enfant [illegible]
prières de [illegible]
tait les [illegible]
chasses; et [illegible]
le fatiguer. [illegible]
nous pleins d'un [illegible]
regard fier et [illegible]
ardeur indes[illegible]
et, électrise [illegible]

une partie de mon existence pour être en ce moment devant ce grand et puissant roi des animaux ; aujourd'hui encore, en songeant à ces récits, je sens la même ardeur s'emparer de mon cœur, et regrette vivement de ne pouvoir rendre en notre langue les expressions enchanteresses employées par Hamoud pour nous dépeindre ces grandioses scènes. Je vais, du reste, afin de vous donner une juste idée de cet homme vraiment remarquable, vous le montrer au milieu de ses compatriotes, et dépeindre, aussi bien que mes faibles moyens me le permettent, le procédé employé par cet habile chasseur pour tuer le lion, procédé dans lequel il vous sera facile de reconnaître l'action magnétique arrivée à sa plus haute puissance.

Hamoud-ben-Mohamet est arrivé dans une tribu qui, depuis trois mois, voit ses troupeaux dévastés par un énorme lion habitant les environs du douar(1); l'arrivée du sidi Marabout a été, comme de coutume, le signal de fortes réjouissances pour la tribu qui, depuis un mois, attend avec une impatience fiévreuse l'arrivée du célèbre chasseur. Les jeunes gens les plus vigoureux sont de suite envoyés pour visiter, connaître et rendre compte des lieux parcourus par ce terrible hôte des forêts ; pendant ce temps, des cavaliers arrivant bride abattue des tribus voisines, viennent saluer Hamoud, baiser les

(1) Synonyme de tribu, mais plutôt ville arabe que tribu.

pans le [illegible]
tant [illegible]
par [illegible]
du [illegible]
nier [illegible]
la [illegible]
de [illegible]
lieu [illegible]
de [illegible]
siste [illegible]
geur [illegible]
gues [illegible]
sa [illegible]
l'a [illegible]
Enfin [illegible]
tour [illegible]
sur [illegible]
bon [illegible]
tele [illegible]
homme [illegible]
sisten [illegible]
une [illegible]
ment [illegible]
le [illegible]
dre sur [illegible]
le [illegible]
scène [illegible]
blimes que [illegible]

plus grand athée (s'il en existe), assistant à ce grand et simple spectacle, pût devant la foi, la croyance de ces robustes enfants de l'Algérie, ne point fléchir les genoux et joindre à leurs espérances, leurs souhaits, ses vœux et peut-être aussi *ses prières*... Cette invocation à l'Éternel finie, tout le monde se lève, et l'on se met en marche, Hamoud à la tête de ses concitoyens... Arrivé à l'endroit où l'on compte trouver le lion, celui-ci fait un signe, et chacun se retire, le laissant seul spectateur et acteur du terrible drame qui va se dénouer par la mort d'un des deux combattants. Pendant tout le trajet, qui souvent n'est pas moins de trois heures, Hamoud n'a pas prononcé un seul mot, son visage n'a pas montré la moindre inquiétude, la moindre espérance; tout chez lui est grand, calme, impassible... Il est maintenant seul dans une vaste solitude; nulle part les traces de ses semblables, partout la nature admirable et *parlante* du riche sol de l'Afrique... Il se met à genoux une seconde fois, et cette dernière prière dure généralement trois-quarts d'heure ou une heure, quand toutefois le rugissement du lion ne vient pas le tirer de sa *contemplation extatique* et le rappeler à sa dangereuse mission ; cela ayant lieu (et c'est ce qui arriva lorsque en 1851 j'eus le bonheur d'assister à une de ses chasses dont ce récit est l'exact tableau), il se lève calme, souriant ; seulement

cette [illegible]
ses yeux [illegible]
fiance [illegible]
si éloquent [illegible]
sage est [illegible]
[illegible]
une [illegible]
et sous [illegible]
votre [illegible]
simple [illegible]
homme [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
puis [illegible]
ment viennent [illegible]
la position [illegible]
qu'il juge ne [illegible]
mètres, il s'[illegible]
ou d'un arbre [illegible]
mains vers l'endro[illegible]
l'ennemi, il prononce [illegible]
intonations [illegible]

ces mots : « Edji, edji ya saïd ». Dès que les deux adversaires se trouvent en présence, Hamoud, grandi d'audace et de puissance, n'est plus un homme, c'est... c'est... quelque chose qu'on ne peut définir... Sous son regard impérieux, le lion avance, recule et pousse des rugissements effrayants ; ses regards semblent soudés à ceux d'Hamoud, tout son corps frémit d'impatience et d'étonnement ; on voit, on sent qu'il se passe en lui quelque chose d'anormal. Enfin, hérissant sa crinière, il fait un léger bond, s'approche et s'aplatit, prêt à bondir sur son adversaire : celui-ci, la main droite étendue vers lui, s'avance d'un pas ou deux ; son corps, mû par un singulier effet de sympathie, rend tous les mouvements, tous les frémissements qui agitent celui de son adversaire ; celui-ci, de plus en plus surpris, fasciné, chargé, bat ses robustes flancs de sa queue, et entr'ouvre par moments une gueule bien faite pour effrayer le plus brave. Dans ce moment critique, Hamoud, [illegible] toute sa volonté, toute sa puissance magnétique, prononce lentement et d'une voix sourde les mots suivants : « Tu es le roi des animaux, c'est vrai, à toi sont [illegible] la force, l'agilité et le courage ; mais moi, [illegible] la femme, je suis le roi de la création, et [illegible] la puissance que Dieu m'a donnée sur tout ce [illegible] je t'ordonne, tu entends, ô lion, [illegible] je veux que tu te courbes et meures sous

ma main. » Pendant cette singulière harangue, Hamoud a saisi sa carabine, mis le lion en joue, et le dernier mot s'achève avec une balle qui, frappant ce dernier entre les yeux, le fait, dans un dernier et horrible rugissement, entrer dans les convulsions d'une courte mais terrible et puissante agonie. Une fois seulement, le lion eut assez de force pour se jeter sur Hamoud, qui eut juste le temps de sauter de côté et saisir son couteau, dont du reste il n'eut que faire... Hamoud remercie Dieu et va rejoindre ses concitoyens qui se hâtent, avec une joie folle et délirante, de porter au douar le cadavre de leur ex-percepteur de moutons et autres.

Maintenant, à ceux qui désirent savoir ce qui se passe dans l'âme d'Hamoud au moment de sa lutte avec le lion, je répondrai : « Un jour mon frère lui disait : Mais enfin, si le lion, au lieu d'attendre la fin de ta conjuration, bondissait sur toi, que ferais-tu ?... » — « Oh ! cela est impossible, répondit ce dernier, *ce n'est pas lui qui commande, c'est moi ; parce que lui n'est que le lion, et moi, je suis lui et moi en même temps !* »

DEUXIÈME FAIT.

Maistre Jacques Pelissier, le chasseur des gorges-rouges, moineaux, etc., etc.

Il y a dix mois, je fus appelé à Camps, petit vil-

lage près Brignoles (Var), pour donner mes soins à un pauvre jeune homme atteint de phthisie tuberculeuse au deuxième degré et parfaitement bien caractérisée (malade qui aujourd'hui se porte très-bien, au grand désespoir de la médecine scolastique). Deux heures s'étaient à peine écoulées depuis mon arrivée, lorsqu'un jeune paysan de 13 à 14 ans vint dire au maître de la maison que maistre Jacques Pelissier était à la cuisine avec une dizaine de gorges-rouges qu'il venait de prendre pour le malade.

— Eh bien ! fais-le monter, répondit M. V..., et se tournant vers moi : Vous allez voir, docteur, le chasseur le plus singulier, le plus extraordinaire dirai-je du pays, et peut-être de la France ; mais ce que vous ne pourriez jamais supposer, c'est le moyen qu'il emploie pour prendre les oiseaux.

— Il se sert sans doute de piéges ? répondis-je.

— Nullement... il les prend tout bonnement avec les mains.

J'allais répliquer, quand maistre Jacques Pelissier entra.

— Pelissier, lui dit M. V..., expliquez à M. le médecin la manière dont vous prenez les gorges-rouges, etc.

— Ma foi, monsieur, c'est très-facile. Dès que je vois un oiseau, j'étends ma main sur lui, et, fût-il

à cinquante pas, il bat des ailes, ferme les yeux et se laisse *empoigner* très-tranquillement.

Jugez de mon étonnement !

— C'est donc en les magnétisant que vous les prenez ? lui répondis-je.

— Je ne comprends pas ce que vous dites ; qu'est que c'est que le *margnatisme* ? je ne connais pas cette chose-là.

Je souris.

— Enfin, maistre Jacques, vous chargez-vous de prendre les oiseaux que je vous indiquerai.

— Certainement ! mais je dois vous dire que je ne peux prendre que les moineaux, les gorges-rouges, les chardonnerets, etc. ; il m'arrive pourtant de prendre quelques alouettes, mais souvent elles m'échappent... Quant aux autres, j'en réponds.

Je me hâtai de prescrire à la garde-malade ce qui était nécessaire, et nous sortîmes accompagnés de M. V... A environ cinquante pas de la maison et à quinze ou vingt devant nous, j'aperçus une charmante bergerette que je montrai à maistre Jacques, qui me dit :

— Regardez-bien, monsieur, elle est à moi.

Aussitôt, étendant la main droite sur l'oiseau, il s'en approche lentement ; la bergerette s'arrête, lève et baisse sa jolie tête, étend les ailes, mais ne peut s'envoler, finit enfin par ne plus pouvoir faire

un pas et se laisse prendre tout en remuant ses ailes d'une manière convulsive.

Jugez de ma surprise! J'examine l'oiseau ; ses yeux sont hermétiquement fermés et son corps a la raideur cadavérique, quoique les pulsations du cœur soient bien distinctes ; c'est un vrai sommeil cataleptique. Tous ces phénomènes prouvent incontestablement une action magnétique. Quatorze petits oiseaux sont pris dans l'espace d'une heure ; aucun d'eux n'a pu se soustraire à l'action de maistre Jacques, et tous ont présenté le même sommeil cataleptique, sommeil qui, du reste, cesse à la volonté du chasseur, dont ces jolis petits oiseaux semblent être devenus les humbles esclaves. Cent fois peut-être je demandai à maistre Jacques de rendre la vie, le mouvement à ses prisonniers, de ne les *charmer* qu'à demi, afin qu'ils pussent sautiller sur le gazon, de les replonger complétement sous le *charme*, etc., toutes mes demandes furent exactement remplies (1), et jamais une non réussite ne vint obscurcir le triomphe de ce singulier Nemrod, qui finit enfin par me dire :

(1) Une fois même il laissa un chardonneret s'envoler à environ cent-vingt pas et l'arrêta à mon signal, au moment où, par l'allure tout à fait libre de son vol, j'étais à même de le supposer hors de l'influence magnétique.

Nota. Maistre Pelissier ne sait ni lire ni écrire ; c'est le vrai type de nos anciens paysans.

— Si vous le désirez, je vais tuer ceux que vous me désignerez, et je ne les toucherai pas.

Je lui en montrai deux, et, à vingt-cinq ou trente pas de distance, il exécuta en moins de cinq minutes ce qu'il venait de promettre.

Que les amateurs de polémique s'exercent sur les deux faits que je viens de décrire; pour nous, en fidèle témoin de ces deux scènes et de bien d'autres que nous pourrons plus tard retracer, nous finissons en répétant ces paroles de saint Mathieu : « Ceux qui croiront saisiront les serpents avec la main, et, quand ils auront bu quelque chose mortelle, elle ne leur nuira point; ils imposeront leurs mains aux malades et ceux-ci seront guéris. » (Ch. 16, v. 18.)

Ces deux faits, écrits au galop, laissent sans doute beaucoup à désirer, et comme écrit et comme diction. A vous donc, cher monsieur, de prendre ce que vous trouverez bien, de laisser ce qui vous paraîtra superflu et de faire du tout quelque chose de passable, me considérant très-heureux si ces deux faits, joints à d'autres que je pourrais vous envoyer (si vous le jugez convenable) pouvaient entraîner quelques magnétistes dans une voie où la voix de l'incrédulité ne pourrait les accuser d'avoir des compères, etc., etc. H. D. d'Alger.

Villecroze, ce 19 mars 1861.

P. S. Si quelques magnétistes voulaient nous

faire part du résultat de leurs expériences, nous leur serions infiniment obligé, convaincu que l'alliance dans l'étude de la science, dont nous ne *connaissons pas les deux premières lettres de l'alphabet* (quoi qu'on en dise), peut seule nous conduire à en connaître quelques arcanes.

BIBLIOGRAPHIE ÉTRANGÈRE.

Angers, le 11 mars 1861.

Mon cher monsieur Cahagnet,

Je veux vous envoyer quelques détails pour votre prochaine livraison, s'ils peuvent vous être agréables. Je les ai traduits du livre de madame Crowe : *The Night sid of nature.*

Divers aspects des esprits. — Substance lumineuse émanant des corps. — Page 131, madame Crowe dit : « Il y a environ trois ans, j'avais souvent l'occasion de voir deux jeunes filles aveugles auxquelles un M. A..., d'Edimbourg, donnait des soins, espérant leur rendre la vue, surtout par le magnétisme. L'une était domestique, affligée d'une amorose, et qu'il avait prise chez lui, animé par le charitable désir de lui rendre service.

L'autre, aveugle dès son enfance, était une jeune demoiselle dans une meilleur position, la fille de respectables commerçants dans le nord de l'Angleterre.

La vue fut rendue à la première, et la seconde pouvait distinguer les maisons, les arbres, les voitures, etc., et, à la longue, quoique obscurement, les traits d'une personne auprès d'elle.... Ce qu'il y avait de remarquable dans ces deux jeunes femmes, c'est qu'elles avaient l'habitude de dire, quand elles étaient magnétisées, car elles étaient toutes deux clairvoyantes en cet etat, ce que les gens que le docteur A... magnétisait dans la même salle offraient de diverses apparences. Les uns leur paraissaient d'un éclat plus ou moins vif, pendant que d'autres, dans des degrés *variés*, étaient *bariolés* de lignes *noires*. Elles en remarquèrent un ou deux sur lesquels paraissait une espèce de nuage, comme un *voile déguenillé*. Elles ajoutèrent, quoique ce fût avant que les découvertes du baron de Reichembach ne fussent parvenues dans le pays, qu'elles voyaient un *courant de lumière* sortant des doigts de M. A.., quand il les magnétisait, et que, quelquefois, toute sa personne était *rayonnante*.

Songe, Apparition, Révélation. — Dans la nuit du 21 juin 1813, une dame anglaise *rêva* que son frère, alors à son régiment, en Espagne, à

Vittoria, lui dit : « *Marie, je suis mort aujourd'hui à Vittoria.* »

Cette dame n'avait jamais entendu parler de *Vittoria*; car, en se levant, elle alla voir un journaliste pour s'assurer s'il existait une ville de ce nom. Sur l'affirmative de ce publiciste, elle fit mettre ses chevaux à sa voiture, et alla chez une sœur pour lui demander si elle avait entendu parler de John. Non, dit sa sœur; mais je sais qu'il est *mort* ! Il m'est apparu la *nuit dernière* dans un *songe*, et m'a dit avoir été tué à *Vittoria*.

Songe (même ouvrage). — Miss D..., de G.., rêva une nuit que dans une promenade, s'approcha d'elle une *figure* qu'elle reconnut pour un frère chéri, alors dans l'armée anglaise, en Amérique. Il se dissipa peu à peu en une espèce de squelette, tenant ses mains élevées, au travers desquelles elle voyait la lumière, et il lui demanda des draps à envelopper un corps dans une tombe. Ce rêve se répéta plus d'une fois dans la nuit. Miss D..., inquiète, en prit date. Le prochain courrier lui apprit que son frère avait été *tué* à la bataille de Dunker's Hill.

Apparition. Songe (même ouvrage, page 95). — Le poëte allemand Collin, en mourant, devait 120 florins à son ami Hartmann. Une

nuit, ce poëte apparut en songe à ce dernier, et lui dit de placer seulement 2 florins sur le numéro 11 d'une loterie, et Hartmann gagna 120 florins. (Si Hartmann avait été plus délicat, il n'eût point profité de cet avis).

Apparition. Acte de reconnaissance d'un Esprit (même ouvrage). — Le poëte Simonides, arrivant sur la côte avec l'intention de s'embarquer, vit, le lendemain, un corps qui n'avait pas reçu la sépulture ; il le fit inhumer, et, dans la nuit suivante, l'Esprit de ce cadavre lui apparut et lui défendit de se mettre en mer. Simonides s'abstint, et vit *couler* le vaisseau qu'il devait monter, et il éleva un monument à son protecteur. On le dit encore existant, et portant quelques lignes de reconnaissance.

Apparition en songe — (même ouvrage, page 89). — Madame Krowe dit : « Une des plus remarquables preuves d'avertissement qui soit venue à ma connaissance est celle de M. M..., de Kingsborough. Ce monsieur, allant en Amériqué, rêva une nuit qu'un petit vieillard se présenta dans sa cabine et lui dit : « *Levez-vous ! votre vie est en danger !* » Sur quoi M. M.... se réveilla ; mais ne voyant là-dedans qu'un songe, il se laissa aller au sommeil. Ce songe, en tant que songe supposé, lui revint, et le vieillard le pressa encore plus

fortement de se lever sur-le-champ; mais il persista à croire que ce n'était qu'un songe et, après avoir écouté quelques minutes et n'entendant plus rien, il se rendormit. Mais alors le vieillard se présenta de nouveau, et lui dit d'une manière virulente qu'il fallait qu'il se levât sans retard et qu'il prît son *fusil* et des *munitions*, parce qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Cette injonction étant devenue si précise, que M. M... reconnut qu'il ne devait pas résister plus longtemps. Ainsi il s'habilla promptement, prit son fusil et monta sur le pont, sur lequel il était à peine arrivé que le bâtiment se *heurta* sur un *rocher*, où débarquèrent lui et ses compagnons de voyage. Cependant le lieu était inhabité, et, sans son fusil, ces passagers auraient succombé au besoin jusqu'au jour où un vaisseau pût les secourir.

Songe, Apparition, Avis de mort (même ouvrage, page 94). — Le docteur Binns cite, d'après Cardonus, le cas de Maurosenus, sénateur vénitien, qui, pendant qu'il était gouverneur de Dalmatie, vit en songe un de ses frères, lequel, l'embrassant, lui dit « Adieu » *parce qu'il allait aller dans l'autre monde*. Maurosenus s'éveilla en pleurs. Peu après, il reçut de Venise l'avis de *mort* de ce Domatus, qu'il avait vu en songe, à la *même heure* et le *même jour*.

Apparition, Avis de mort (même ouvrage, page 90.)— Il y a peu de temps, le capitaine S... passait une nuit au presbytère de Strachus. Peu de temps après qu'il fut couché ses rideaux furent écartés, et quelqu'un le regarda fixement à trois reprises. Il lui dit : « Que me voulez-vous ? croyant que c'était un locataire. — *Je viens pour vous dire que, ce jour, 12 du mois, vous irez voir votre père.*» Ce sceptique ne fit pas attention à cela. Allant ce même jour vers le nord, il avait à traverser en bac un petit lac pour arriver à Tragie. Une tempête régnait, et des amis et le passeur l'en détournèrent; mais il ne tint point compte du conseil, et passa avec le fils du batelier, son domestique et son cheval. Le bac chavira. Le capitaine dit à son domestique : « Prenez mon cheval; je sais nager. » Mais, s'étant débarrassé de son manteau, ce vêtements'accrocha à ses éperons. Cependant il put gagner le rivage juste pour faire, de la main, comme un signe d'*adieu*. Le passeur fut noyé aussi; mais, grâce au cheval, le domestique fut sauvé.

Rêve de mort — (même ouvrage, page 79). — Lady K. . ., un jour, demanda à son fils, qui descendait pour déjeuner :

— Henri, qu'as-tu l'intention de faire aujourd'hui ?

— J'irai à la chasse.

— Je ne te le conseille pas, car j'ai rêvé cette nuit que tu as été tué.

Il dit qu'il sera prudent, et il ne prit pas de fusil pour accompagner M. B...; mais celui de ce dernier partit accidentellement et *tua* le jeune homme.

Recevez, mon cher monsieur, l'assurance de mon parfait dévouement.

SALQUES.

MÉDITATIONS D'UN PENSEUR,

OU MÉLANGE DE PHILOSOPHIE ET DE SPIRITUALISME, D'APPRÉCIATIONS, D'ASPIRATIONS ET DE DÉCEPTIONS.

TOME TROISIÈME.

LE CENTENAIRE.

(*Suite.*)

D. En philosophie, à quelle question vous rattachez-vous?

R. A observer, peu juger et attendre.

D. Cependant, il y a des propositions philosophiques très-démontrées.

R. Je ne les nie pas; je les classe pour les méditer à nouveau.

D. En questions sociales, admettez-vous les

groupes d'hommes, les nationalités, les grandes associations humaines?

R. J'admets tout et je n'accepte quoi que ce soit de ce que j'ai vu dans ce genre; chacune de ces combinaisons a toujours un bon point de départ et un très-mauvais point d'arrêt. La solitude convient à l'honnêteté.

D. La solitude n'est pas du domaine de l'homme; que deviendraient les rapports des familles et des êtres en général sans moyens de groupage, en vue des besoins de tous?

R. Je ne nie pas l'utilité des groupes; mais, moins nombreux ils sont, meilleurs ils sont. L'humanité unitaire, dans son exister présent, me semble être une utopie; groupée de la nationalité à la société commerciale, ce ne sera toujours qu'un levain de mauvaises passions, trompant toute attente de bonnes aspirations. Je suis plus content de voir baisser le rideau sur ce que j'ai vu que de le voir se lever à nouveau.

D. L'amour de la famille, qu'en pensez-vous?

R. Qu'il existe et est légitime tant qu'il est compris et réciproque; l'amour de la famille est comme l'amour de la femme: une flamme qui dévore plus qu'elle ne réchauffe; c'est un assemblage d'idées nécessaire à l'écoulement de toutes. C'est une porte ouverte à l'immortalité terrestre.

D. Vous venez de blâmer pour la deuxième fois

l'amour de la famille dans la femme ; est-ce que cet amour n'aurait pas votre assentiment?

R. Pour ne pas l'avoir, il faudrait pouvoir s'en passer ; la femme et la famille sont à l'homme ce qu'est le sein de la mère aux besoins de la vie de l'enfant. Ce qui fait se plaindre de cet amour, c'est qu'il n'est pas assez permanent ni assez dévoué ; celui que nous connaissons est approprié aux besoins de la chair et non aux besoins du cœur. C'est le *va-et-vient* de la pulsation de l'être : le désir et la possession, la jouissance et la satiété, l'inexplicable fusion et l'incroyable désunion ; c'est ce qui ne peut être dans ce qui est.

Pour ce qui concerne la femme, elle n'est pas plus responsable de ses satiétés en fait d'amour conjugal que l'homme ne l'est lui-même ; cet amour de la matière est le présage d'un amour plus stable et par conséquent plus vrai. Oui, la succession de toutes les sensations de l'existence humaine est utile à ces sensations et doit même toujours lui en procurer de contraires ; mais l'amour stable de deux cœurs créés l'un pour l'autre doit exister au delà, si ce n'est en deça ; cet amour ne doit former qu'un tout, comme nous le remarquons sur la terre dans différentes espèces d'animaux, dont les moyens de cohabitation, de copulation, et par conséquent de bonheur, sont renfermés dans le même être. Le bonheur, en ce genre, du simple puceron, est préfé-

rable à celui de l'homme et fait présager à celui-ci qu'ayant déposé le cocon dans lequel il image, assemble et combine ses moyens d'une autre existence, il pourra, en temps opportun, éprouver toute satisfaction à toutes aspirations de son cœur, et celle de la femme sera le plus réalisé de ces désirs éternels, par conséquent non-susceptible d'être ou indifférent ou satiable, mais restant bien au contraire chez chacun ce que chacun sera pour lui.

Bannir l'amour de la femme sur la terre, ce serait en bannir l'homme ; ce serait suspendre la succession de tous les états terrestres, par conséquent, ce serait devoir en agir de la sorte envers toutes les espèces et arrêter la vitalité de ce genre d'état.

Le besoin de la copulation terrestre, qui semble renfermer en lui seul tout l'amour des êtres de sexes différents, peut cesser d'exister dans l'état dans lequel nous entrerons après celui matériel, sans légitimer, par sa cessation, que les rapports d'amour des sexes ne peuvent exister que par ladite copulation. Ne voir tout amour sexuel que dans cet acte, c'est ne pas avoir médité, étudié et apprécié les mille et une autres sensations de l'âme, sensations non moins aussi douces et enviables que celle de la copulation. L'amour fraternel semblera toujours plus vrai, plus désirable, par conséquent, plus cultivé entre sexes différents qu'entre sexes

du même genre. Il faudrait être privé de toute simple observation pour penser qu'un couvent d'hommes ou de femmes rend les êtres qu'il contient plus heureux d'être ainsi séparés l'un de l'autre que réunis.

Éloignant à jamais les besoins des sens, comme je vous le dis, de ces douces fusions des êtres, ne reste-t-il pas assez de moyens d'attrait chez les sexes, tant par leurs natures différentes que par les mille et un autres besoins qui les fait se rechercher l'un et l'autre pour être mieux l'un près de l'autre? Pourquoi ne voir tous besoins de ce rapprochement directement que dans l'acte qui annule au plus vite ces besoins, besoins qui seuls conduisent à la satiété de ce commerce intéressé des cœurs, besoins qui seuls conduisent par conséquent à la désunion? Otez le besoin de cette reproduction des formes matérielles aux êtres envieux de paternité, comme cela doit être dans les existers plus stables, plus calmes et moins accidentés qui suivent celui matériel, vous vous trouverez dépouillé de tout ce qui constitue votre jalousie, votre avarice d'amour, votre haine d'amour même, et surtout votre satiété d'une telle altération; vous vous trouverez au contraire aussi bien et aussi longtemps heureux au contact de la compagne de votre frère, que lui-même se trouvera bien au contact de la vôtre. Ne pouvant vous envier, vous ravir, vous blaser de

quoi que ce soit, vous ne craindrez aucune perte d'êtres ni d'affections, puisque l'affection de l'un pour l'autre ne peut être détournée au profit de qui en possède assez. Voilà, jeune homme, comme on est encore heureux de rêver à mon âge sur la question de l'amour conjugal.

D. Puisse votre rêve être une réalité. Vous semblez affecter de remplacer les mots matière et spirituel par ceux d'états, qu'entendez-vous dire par là?

R. Qu'il nous est inutile de vouloir nous rattacher à l'opacité des choses pour en admettre la réalité. C'est directement ce besoin de toucher et de voir ces choses qui conduit à la négation de celles qu'on ne touche et qu'on ne voit pas. La matière au laboratoire du chimiste est une dénomination conventionnelle d'une *apparence* de solidification d'une substance unique dont est formée la nature. Le mot substance lui-même est encore une allégorie du constituant toutes choses, car le mot lumière est le seul applicable à ces choses. La lumière, étant la seule vie de l'optique, est donc pour les êtres, en général, le seul contenant qui existe. Sachez qu'il y a autant de facultés d'optiques chez l'être qu'il y a de genre de combinaisons des formes dessinées par elles.

Le sperme ne peut voir à son gré l'embryon, ce dernier ses formes matérielles, ses formes matériel-

les celles spirituelles, celles spirituelles les angéliques, et les formes angéliques ne peuvent voir à leur gré les formes divines. N'admettons que des étendues de rayonnement d'optique, et non quoi que ce soit en plus. Tout ce que l'être voit lui produit une sensation quelconque ; la sensation, c'est l'exister et la vibration de toutes vies.

D. Nous nous voyons cependant naître et enterrer ?

R. Comme vous vous voyez fornicateur et père, sans savoir d'où est venu ni comment est formé ce tableau d'optique que vous nommez enfant. Il en est de même de la disparition de ce tableau de votre optique. Tel il est venu lentement se réfléchir sur ce foyer de la vie, tel il s'en éloigne pour se rapprocher d'un autre foyer. La formation de son prétendu habit et le prétendu anéantissement de cet habit ne sont que des effets d'ombres qui n'existent pas pour l'optique spirituel. Il n'est même pas de sensations qui, pour arriver à produire la satiété, ne subissent les mêmes lois d'approchement et d'éloignement, d'être et de n'être plus. Si vous ne pouvez comprendre dans une première étreinte d'amour conjugal le souverain mépris pour cet amour, c'est que la puissance des états découlant des phases de ces manières d'être efface toute acceptation de l'état contraire ; cependant, l'un est plus près de l'autre qu'on ne suppose, et sa

négation ne peut détruire son affirmation. Voyez ce que vous êtes dans vos rêves, dans l'état de somnambulisme, dans l'état de folie, dans l'état de santé et dans l'état de maladie. Vous comprendrez mieux cette proposition que par le secours de toute autre démonstration.

D. Vous allez loin, vénérable vieillard?

R. Je ne quitte pas d'une seconde le lieu qui me contient, quoique voilà un siècle que je le parcours en apparence. Tel je me suis élevé à l'horizon de l'optique terrestre, tel je descends à cet optique sans pour cela changer mon moi en quoi que ce soit : le rideau des intermèdes se baisse simplement sur moi sans que je quitte le théâtre de la vie ; ne vous en prenez qu'à la lassitude de votre optique s'il cesse de me voir. *Je n'en reste pas moins à son foyer.*

En physique, vous éprouvez les mêmes besoins de placer au foyer de vos observations des formes nouvelles ; un brouillard de lassitude vous faisant perdre de vue le point, vous force à recourir au panorama. Votre enterrement n'est pas autre chose que tout objet déballé avec plaisir qu'on réemballe vec le même plaisir. Vos regrets et vos pleurs sont les mêmes jouissances de vues nouvelles de cet éternel panorama de la vie.

Le pas duquel je m'éloigne est emboîté par vous, et dans le même laps de temps vous serez où je

sais. Variante d'optique, et non quoi que ce soit de plus.

D. Vous m'effrayez!

R. Ne vous effrayez pas pour si peu de chose. Observez seulement votre manière successive d'être la nuit et le jour. Voyez-vous vous ensevelir toutes les douze heures faute du moyen d'optique matériel (le soleil) dans ce vaste cimetière général dans lequel vous entrez tous avec tant de plaisir pour y déposer les fatigues de la mise en scène de votre drame terrestre, et dites-moi quelle différence vous faites entre ce linceul journalier et le linceul éternel. Pourquoi donc craindre de faire une fois de plus ce qu'on fait toute son existence si insouciamment? Êtes-vous plus assuré de sortir de ce tombeau de l'alcôve le matin à heure fixe *de par vous-même* que de celui du cimetière? Le moyen de réveil de l'un ne peut-il pas être celui de réveil de l'autre? Si vous cessez de voir l'homme se réveiller dans le tombeau de l'alcôve, c'est que son moyen de rappel a cessé à l'optique matériel et a agi à celui spirituel, c'est que les lieux et les créations de ses rêves avaient besoin de son concours, et au lieu de rouvrir son atelier de labeur matériel, il en laisse les volets fermés. C'est un locataire passé dans la pièce voisine et une cabine à mettre au grand entrepôt de l'obscurité pour en revivifier l'optique... Oui, enfant, vous craignez trop de mourir où vous ne mourrez pas!

Qu'a de plus effrayant cet entrepôt des formes terrestres, ce cimetière, que votre alcôve ? N'est-ce pas dans elle que vous êtes né à cet exister, et n'est-ce pas dans elle (hors l'accident) que vous devez le quitter ? Le froid du drap que j'appuie sur mes lèvres tous les soirs ne m'impressionne ni plus ni moins que celui que vous redoutez, froid que vous ne sentirez jamais, puisque vous n'êtes plus dans ce drap quand il refroidit.

D. Puis-je savoir, aussi bien comprendre ce passage que vous le comprenez et, par conséquent, sourire comme vous à ce nouvel emménagement? Mais je crains bien de le faire avec un peu plus d'inquiétude.

R. Rassurez-vous, enfant ; il se fera comme celui terrestre, avec cette différence que vos premières pleurs dans votre nouveau logement seront un sourire de bonheur pour cette prise de possession.

D. Que votre prévision soit juste.

LE PEUPLE ET LE PAPE.

Une brochure ayant acquis une certaine célébrité en nos jours, tant par la plume puissante à laquelle on l'attribue que par les questions qu'elle traite

avec autant de savoir que de réserve et de prudence, soulève en nous le besoin de l'étendre, s'il nous est possible, non par la lucidité de la diction ni par le calme des appréciations, mais par le droit que nous devons posséder de manifester notre opinion sur le sujet qu'elle traite.

Quand nous voyons toutes les têtes raffoler de cette question et toutes les plumes voltiger sur son domaine, nous pouvons bien, en notre qualité de condamné par le sacré tribunal romain, nous mêler à cette discussion, moins religieuse que philosophique, et dire ce que nous en pensons.

La brochure de laquelle nous parlons a pour titre *le Pape et le Congrès*. Nous donnons à notre article celui de *le Peuple et le Pape*. Le premier est de toute civilité, le nôtre est de tout droit.

Si l'on admet que les peuples aient précédé les papes dans la création, ils ont bien le droit de préséance sur eux, selon nous.

Si les dates catholiques sont de quelque importance dans cette question, elles nous disent que le Christ, instituteur en premier lieu de la papauté (d'après le droit que s'est arrogé cette Eglise d'affirmer ce fait), n'est apparu sur la terre que quatre mille ans après la création humaine. Par conséquent, les peuples l'ayant précédé de quatre mille ans dans

cette existence, légitimant le titre de cet écrit.

Si la brochure en appelle au Congrès pour apprécier les propositions qu'elle contient, c'est que, pleine de respect pour les choses établies, et particulièrement pour une institution vénérée jusqu'à nos jours plus par les masses que par les penseurs, l'auteur croit devoir donner un gage de sa soumission à un jugement d'autant plus éclairé qu'il est formé d'éléments divers.

Si, dans notre article, nous en appelons au contraire au peuple, c'est que nous pensons qu'étant le créateur, ou au moins l'approbateur en premier lieu de l'institution papale, il a seul le droit de prononcer sur elle en la conservant ou en l'annulant à son gré.

— Que représente un roi dans une nationalité? La olonté de Dieu, disent les prêtres : nous pourions affirmer le contraire si nous voulions faire preuve un tant soit peu de libre arbitre et ne pas insulter Dieu.

Le roi peut abdiquer ou manquer à ses engagements, mais le peuple peut, comme corollaire, le déposer et le faire relever de sa justice.

Un prophète, un pape, s'ils ont les mêmes droits, sont soumis aux mêmes dépendances.

Admettons un moment que le Créateur n'ait ac-

cordé quoi que ce soit de libre disposer à sa création : il n'a pas, dès lors, à accuser son ouvrage de produire ses impositions. Par ce fait, le crime et la vertu sont deux mots vides de sens. *Ce qui est doit être.*

Admettons, au contraire, que le Créateur ait permis à sa création la simple appréciation d'elle-même et de disposer de son admiration envers son œuvre, il faut pour cela qu'elle dispose de ses moyens de perception et qu'aucune puissance n'entrave ses locomotions. Si le Créateur trouve bon de commettre à cet effet des êtres d'élite afin de faciliter à sa création cette grande et noble étude, c'est qu'il leur en donne les moyens et non leur impose les fers de la foi, qui suppriment la perception, d'où découle l'esclavage. Qui en agit ainsi est répréhensible aux yeux du Créateur comme à ceux de la création.

Un Créateur qui disposerait de tels êtres sans assurance de leur perfection pour accomplir l'œuvre qu'il se propose, s'exposerait à la déconsidération dans son propre domaine et ne serait plus l'homnicient par excellence.

Si de tels êtres existent, ils doivent donc être pourvus de tous les moyens d'un professorat infaillible et non de ceux d'imposer une ignorance absolue des choses à étudier.

L'infaillibilité, c'est la vérité en toutes choses, et la vérité en toutes choses c'est l'anéantissement de l'argumentation, c'est la lumière éclipsant les ténèbres, c'est l'agrégation de tout ce qui cherche, c'est le point de repère de toute orientation.

Si le Créateur ne peut imposer l'admiration de ses œuvres, il ne peut pas plus en empêcher l'étude; ou ce serait atteindre par un but détourné à une adulation indigne d'un si grand Être!

La liberté absolue de la création dans cette question *unique* est on ne peut plus nécessaire et doit être on ne peut plus protégée par celui-là même qui la lui a accordée.

Si quelques corpuscules de cette création s'élèvent lentement en esprit par l'effet d'une macération plus ou moins sédentaire vers le sommet du sujet de leur admiration, ces corpuscules sont loin de donner l'exemple d'un état enviable à ceux qui les voient plus exigeants, plus tyranniques, moins pleins d'amour et de générosité qu'avant cette élévation, sans profit aucun pour le bonheur de tous.

Qu'arrive-t-il donc en nos jours dans les relations des masses avec ces parties d'elles-mêmes qu'elles commettent à leur direction ou qui y ont été commises par le Créateur même, suivant elles?

Il arrive que ces guides sont sujets eux-mêmes

à faire fausse route, ce qui détruit toute infaillibilité et les force de ne plus pouvoir marcher en avant sans le secours de ce qui constitue le ralentissement, par conséquent l'entrave et la compression de ce qui ne peut ni ne doit pas être entravé ni compressé.

L'on ne peut invoquer ici le prétendu pouvoir dans une question d'admiration! qui que ce soit ne peut commander que telle chose soit bien si les moyens de compréhension chez l'Être sont soumis à une vibration relevant d'une succession d'appréciations qui lui appartiennent et qu'on ne doit pas diriger. L'enseignement même n'est pour nous qu'un écho permanent que nous écoutons selon les dispositions des pensées de notre être, mais ne disposant en quoi que ce soit de ces pensées.

La création, ainsi imposée, en appelle alors aux droits qu'elle a reçus du Créateur; ne pouvant élever ses plaintes jusqu'à accuser Celui qu'elle doit admirer, elle cherche à droite et à gauche meilleure orientation, et fait par conséquent passer ses prétendus guides en queue des groupes qu'ils voulaient conduire.

Ces guides en appellent à leur tour à la force ignorante, au lieu d'en appeler à la raison; à la pression, au lieu d'en appeler à la liberté; à la malédiction, au lieu d'en appeler à la fraternité.

Leur infaillibilité disparaît devant le plus pauvre argument; l'autorité de leur savoir devant la plus simple question; leur extension devant la désaffection, et leur divinité devant les besoins de la chair.

Ces hommes, résumons-nous, nous sont imposés par le Créateur, et ce qu'ils nous imposent eux-mêmes de croire, est que ce Créateur craint d'accorder à sa création la connaissance de ses œuvres en exigeant d'elle l'admiration sans liberté d'appréciation. S'il en est ainsi, nous n'avons qu'à baisser la tête, comme des pantins, devant ce Maître absolu.

Si au contraire, — comme tout le prouve, — ces hommes sont commis par leurs frères à les conduire, les instruire et les harmoniser, ces derniers peuvent, en tous les temps, modifier et rompre au besoin l'engagement précédent en vue d'un ultérieur, ou de se conduire, s'instruire et s'harmoniser eux-mêmes.

Que le peuple fasse dans sa demeure ce que le pape fait dans la sienne, chacun sera plus dans le vrai de l'appréciation de l'œuvre divine que parqué sous la conduite d'un berger inexpérimenté dans la conduite du troupeau.

L'appréciation exige la méditation; la méditation

exige l'isolement ; l'isolement contient seul la liberté de l'admiration.

Que le peuple soit plus peuple, et le pape moins Dieu, tout n'en ira que plus dignement, et n'en sera que plus en rapport avec les droits de tous.

La brochure en question ne peut allier le pouvoir temporel au pouvoir spirituel en vue des contradictions qui existent entre ces deux autorités; en cela, elle est dans le vrai; mais un vrai, bien plus *vrai* existe, c'est que le corps ne peut être séparé de l'âme dans l'état matériel sans faire converger leur liberté commune vers le néant. Quand l'âme commande à son habit de rester à genoux pendant un temps quelconque pour faciliter son humilité de s'élever jusqu'à son Créateur, elle annule par ce fait la liberté de cet habit qui, lui, serait plus dans ses affections en agissant *peut-être* dans un sens opposé.

S'il plaît un jour au pouvoir spirituel du pape d'étendre la détention humaine au delà de ses couvents, ou de commander à l'âme, *de par Dieu*, telle ou telle action contraire au pouvoir temporel du roi, l'âme, qui est l'agent du corps, le transportant où elle veut, annulera par ce fait le pouvoir temporel du roi devenu fictif. Voyons à cet effet, à l'heure d'un combat, le chef spirituel commander aux siens

d'embrasser ceux que le pouvoir temporel commande de combattre, quelle cacophonie d'exécution en résulterait ?

Non, l'âme ne peut être imposée de payer ce que le corps ne peut solder. Par conséquent, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel ne peuvent être imposés plus l'un que l'autre.

Limiter les pouvoirs de la puissance spirituelle fut toujours la question proposée dans tous les temps sans pouvoir recevoir d'exécution, en ce que l'infaillibilité et la sagesse absolue n'étant pas du domaine de l'état terrestre, la permanence de la chose souscrite devient sujette à variation, et le bien attendu du bon devient le mauvais évité du mal.

Nous concluons donc que la libre direction du spirituel et du temporel dans la question religieuse ne peut appartenir qu'à chaque être et non à un commandeur d'êtres.

La puissance papale est une erreur de l'esprit humain, puissance qui, naturellement, pèse sur le peuple de toute la force dont il l'a investie.

Transposons, au titre *le Pape et le Congrès*, celui de *Dieu et l'Homme*, et laissons s'éteindre paisiblement dans ses agitées combinaisons ce reste d'autorité contraire à celle divine, et du plus simple bon sens.

Sachons une fois pour toutes ne pas aller chez les gens que nous n'invitons pas à venir chez nous.

Dieu est en tout lieu; son plus beau temple est le cœur de qui sent le besoin intime d'une union *divinico-humaine*. Tout intermédiaire entre cette union en distancie le mérite et en compromet la réussite.

Chicaner aux pieds des autels sur la valeur de tel droit, de tel concile ou de tel engagement, c'est imiter la gent querelleuse du barreau, qui n'aime parler justice que pour les besoins de son budget.

Faisons mieux : appelons-en à une séparation de corps et d'alliance spirituelle. Il vaut mieux se tourner le dos que se regarder pour s'insulter l'un l'autre.

Plus de religion d'État. Que chacun ait ses temples et ses dieux ; que l'État se contente de surveiller les uns et les autres. Si les dieux deviennent trop bruyants, qu'il les renvoie au ciel; si les prêtres deviennent trop insolents, qu'il les corrige. Si les croyants deviennent trop ignorants, qu'il les fasse instruire.

Que les armes de la guerre et de la discussion ne viennent pas offrir aux cieux le triste spectacle des égarements et des sottises du prétendu roi de la création, mais bien le calme du libre penseur et du

digne religieux ! calme qui ne domine et ne trouble qui que ce soit.

Ma maxime en religion est : *Chacun chez soi* et non *Chacun chez tous*. Mon opinion sur la royauté d'un chef religieux est de la classer parmi les choses inutiles, sinon dangereuses ; et mes aspirations en connaissances spirituelles sont un meilleur exemple d'en haut et une moins sotte dépendance d'en bas.

Progrès.

Si Lamartine, l'avocat de l'âme humaine, et Pelletan, l'avocat du corps, émettent leur opinion sur le progrès au dix-neuvième siècle, moi, non moins aspirant à ce progrès, mais désespérant de le voir triompher un jour, je veux dire également mon mot sur cette question.

Le progrès n'est pas, selon moi, dans la construction du Louvre ni dans les mille et une singeries *dites bonnes manières du jour*, puisque cent palais non moins beaux et plus grandioses sont disparus sous les pas du vieux Saturne, et que les bonnes manières anciennes de tous les pays (dits civilisés)

sont des exemples inimitables en ce genre d'absurdités.

Le sauvage, l'*Adam du jour*, qui s'extasie devant un collier de verroteries et l'arrache, sans plus de soucis, du cou auquel il est attaché, n'est pas autrement constitué que ce gentleman jouant son dernier louis au Jockey-Club pour gagner deux ponneys qu'il a rencontrés dans les Champs-Elysées, et qui, si la chance ne lui sourit pas, escroquera demain ce qu'il veut obtenir légalement aujourd'hui.

La coquette qui voit une robe ou une coiffure de modes nouvelles ne raffole-t-elle pas, à l'exemple du sauvage, pour ces collifichets qui, à l'occasion, lui feront échanger son honneur *du jour* pour les obtenir, en attendant d'autres nouveautés semblables qui engendreront semblables folies?

Les chemins de fer moins soucieux de la sécurité humaine que d'exploitation.

Les usines en général, comptant moins avec la misère du peuple qu'avec ses appétits.

Les savants de tout ordre, comptant moins avec la vérité de leurs propositions qu'avec le brindille de ruban honorifique dont on les pare à ce sujet.

Les gouvernements, comptant moins avec les heureux qu'avec les victimes qu'ils font.

Les justiciers, comptant moins avec l'équité qu'avec les noms dont on les décore.

Les pasteurs, comptant moins avec l'innocente crédulité du peuple qu'avec les gros sous dont ils emplissent leurs poches, ne sont pas pour moi des signes de progrès ; ce sont tout au plus des successions de manières semblables de *bétifier*, voler, exploiter, briller, dominer, fouetter et rire des hommes ainsi que de leur faiblesse.

L'arbre rapporte-t-il double fruit, et vit-il le double d'âge entouré de tous les engrais scientifiques de nos jours ?

Le grain de blé se montre-t-il deux fois, malgré les machines à vapeur qui lui ouvrent la terre, les drainages qui l'engraissent et les mécaniques de tous genres qui le conduisent des champs dans l'estomac humain ?

Le bétail met-il bas double progéniture ?

La terre grossit-elle ? L'espèce humaine diminue-t-elle ? Non, tout ce qui est a toujours été, mais d'une autre manière... JOIES et DOULEURS, vous ne pouvez disparaître de l'état terrestre ! Que m'importe alors le progrès qui me commande de rire sans desserrer les lèvres ou m'ordonne d'essuyer mes pleurs avec un tissu plus fin ? Misère en

sabots, misère en bottes vernies, sont bien une seule manière de souffrir pour l'homme !

Plaisir en toilette de ville ou en toilette des champs, sont une même manière de dilater ses nerfs, sans qu'aucun engrenage, aucun protocole, aucun sourire de mode puissent le faire autre que ce qu'il est au fond.

Pelletan est dans son droit de croire au mieux, parce qu'il croit voir mieux, et Lamartine est dans son droit également en niant le mieux, parce qu'il voit que ce mieux, n'est qu'une manière de satisfaire aux besoins successifs qui sont placés dans le sac de nuit du voyageur terrasco-humain.

Le progrès n'est pour moi que le cinquante-deuxième dimanche de l'année, ressemblant aux dimanches précédents en ce que la messe est dite par tel curé plus ou moins brillant d'habillements et d'éloquence, mais toujours curé, ce qui est dire toujours au même point ; ou que la danse est ouverte par un orchestre plus ou moins nombreux et bien décoré, sous la conduite de musiciens qui n'ont pas ajouté une note de plus à la gamme, par conséquent toujours musiciens.

Que, jeune fille, je m'enrôle sous la bannière de la Vierge ou sous l'archet du violoncelle, il en

résulte qu'un curé me sermonne sans cesse, *s'il ne me fait que cela*, ou qu'un musicien me fait sauter sans cesse *s'il ne me fait pas tomber.*

Je ne vois qu'un progrès possible et accessible à l'espèce humaine, c'est la connaissance et la culture de toute une étude qu'elle a gravée au même degré dans chacun des membres qui la composent : *Etude des œuvres de l'Eternel* ; étude immortellement progressive en ce qu'elle assemble double et quintuple à l'occasion, tous les savoirs et tous les bonheurs possibles, dominant les appétits de la chair et agrandissant les satisfactions de l'esprit...;conduisant au stable et laissant là l'actualité frivole du jour... ;commandant la fraternité et défendant l'exploitation...; enseignant la dignité et condamnant la bassesse ; imposant l'égalité et méprisant le serviteur et le maître.

Voilà le progrès non pas que je rêve, mais LE SEUL EXISTANT, le seul qui nous attend et le seul qu'il faut que nous adoptions tous un jour... Entendez-vous, jeunes lions à la barbe en collier, jusqu'à ce qu'on vous la fasse porter en barbiche?... Entendez-vous, jeunes lionnes à robes à crinoline, jusqu'à ce qu'on vous en fasse porter à laromaine?.. Oui, mes enfants, il vous faudra revenir à des usages

plus stables et plus progressifs en même temps, en ce qu'ils vous rapporteront chacun autant de joies que les votres présents nous rapportent de dépit... Ne *minaudez* pas à cette petite prophétie, prenez-en au contraire vôtre parti, et commencez au plus tôt par être des êtres comme vous devriez être.

L'ÉGLISE.

STANCES.

.·. Toute église desservie par le prêtre n'est, au point de vue du penseur spiritualiste, qu'un rendez-vous d'intéressés ; elle a plus de laisser-aller que de justice divine.

.·. Là où l'intérêt guide le prêtre et le fidèle, il y a réprobation.

.·. Il y a intérêt dans toute demande non-conciliable avec la justice divine.

.·. La véritable religion ne consiste que dans

l'amour fraternel. Le cœur de chaque être en est le temple, le nom de Dieu en est la loi.

.·. Je ne dois demander quoi que ce soit à celui qui m'a donné tout ce qui m'est utile de posséder, *que d'en user harmoniquement.*

.·. Si Dieu cessait un seul instant de veiller sur la conservation intégrale de toutes les parties de son œuvre, l'existence même de cette œuvre serait compromise.

.·. En créant son œuvre, Dieu l'a créée dans un but, et un but divin ne peut faire supposer d'*erreur*, d'*imperfection*, ni de *correction*. Chaque chose divine est donc à sa place en vertu de ce qu'elle doit être, et chaque chose humaine en vertu de ce qu'elle peut être.

Des vagissements de l'enfant aux cris de douleur de l'homme.

Des plaies putrefiées au broiement des membres.

De la guerre à la paix.

Du trône à la république.

Du prêtre au fidèle.

Du seigneur au décrotteur, chaque chose est à la place, non que Dieu lui a assignée, mais à la place *nécessaire* de l'œuvre que Dieu a permis à l'homme d'entreprendre, eu vue de ses propres satisfactions! Les pièces de cette œuvre sortent de Dieu, il est vrai, mais l'assemblage de ces pièces sort de l'homme... C'est, comme nous l'avons dit différentes fois, l'*alphabet des causes avec lequel on peut produire tous les effets.*

.·. Dieu ne doit pas plus redonner la vie et la forme à un membre écrasé par un manque d'attention dans ce *tohu-bohu* de la construction de l'œuvre humaine, qu'il ne doit en conduire le travail lui-même, en ce que ce serait nous enlever le bonheur de faire selon nos vœux et nos affections. Dieu n'a dû, dans son immense prescience, que créer une scie pour couper ce membre, et un bras qui sût la conduire.

.·. Là où il y a la moindre liberté d'action, on ne peut l'entraver par la prière qui équivaut à dire : agissez en mon nom, et donnez-m'en tout le profit sans responsabilité de ma part.

.·. L'homme fonctionne par lui ou par Dieu.

Par lui, c'est en vue de la responsabilité... qu'il implore la lumière divine simplement pour agir plus harmoniquement.

Par Dieu, c'est en vue de l'esclavage. L'esclave n'a rien à demander à son maître, vu que le maître n'accorde que ce qui sert ses intérêts.

.·. Agissant par lui, l'homme ne doit pas craindre la responsabilité d'avoir fait, selon lui, le mieux qu'il a pu.

N'agissant pas par lui, l'homme ne doit pas craindre la responsabilité d'avoir fait ce qui lui était imposé de faire.

.·. L'homme jouissant de toutes ses facultés de penseur ne peut se servir que d'un seul langage envers Dieu, qui est le langage de l'amour. Aimer celui qui l'aime est le devoir de l'homme.

.·. L'amour divin ne se traduit pas par des mots ni par des signes. C'est une sensation générale de tous les constituants de l'être, sensation que l'église ni le prêtre ne peuvent produire ; mais que produit la connaissance de la plus imperceptible partie de l'œuvre divine.

C'est l'appréciation du *beau*, du *bien* et du vrai.

C'est pouvoir dire que toute chose est bien en vue de la lucide et de la sage distinction qu'on sait faire de l'utilité de chacune.

C'est rendre à César ce qui appartient à César.

C'est voir en Dieu ce qui n'est qu'en Dieu.

L'Église est donc une création de l'état matériel.

Le prêtre est le premier pas fait par l'homme dans le sentier de l'orgueil.

.·. Un être fait de toutes pièces de la chair et de l'esprit de Dieu ne peut méconnaître son père, et peut encore moins permettre des intermédiaires dans ses relations divines.

.·. Tout être connaît Dieu... tout être sait qu'il est inférieur à Dieu, et toute infériorité fait supposer le besoin d'unir le faible au fort.

Le fort a prévu et ne refuse jamais cette union à qui la sollicite... Que chacun sache donc la solliciter lui-même; car admettre la voix d'un tiers

dans cet amour, c'est n'en pas savourer les prémices... C'est l'ingratitude de la pensée, c'est l'indifférence du cœur... c'est la cessation de toute existence !

.·. L'Église dirigée par le prêtre est le cercueil de la dignité humaine.

Quand donc l'homme saura-t-il n'avoir pour autel que les cieux auxquels sont attachées éternellement toutes les lumières de ses admirations !

Que la terre dans laquelle sont déposés tous les approvisionnements de son être !

Que son foyer où se distillent tous ses amours, se satisfont tous ses justes désirs et éclosent tous ses humbles espoirs !

.·. Quand donc saura-t-il baiser avec respect ce pain quotidien dont la munificence de l'Éternel charge sa table, sans jamais en attendre un merci !

.·. O pauvre créature ! tu préfères t'agenouiller et baiser les pieds de ton semblable que de te découvrir devant la moindre fleur des champs ! L'une est pourtant plus digne que l'autre de ton salut.

Ta sotte ignorance ne me rassure guère contre ton ingratitude, et tes ridicules facéties prétendues religieuses ne me rassurent pas contre ton hébétude éternelle.

ALP. CAHAGNET.

Paris. — Imp. de L. Guérin, rue du Petit-Carreau, 36.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Cette livraison est la dernière de l'abonnement à l'*Encyclopédie magnétique spiritualiste* de 1861, et clôt en même temps le tome VI de cette publication. Nous prions donc nos abonnés de ne point mettre de retard dans leur adhésion à l'abonnement pour 1862, s'ils ne veulent pas en éprouver eux-mêmes à recevoir cet ouvrage. Nous ne leur annoncerons pas, à l'exemple des publications politiques, que leur nombre s'augmente d'année en année ; au contraire, nous leur dirons qu'il diminue d'année en année ; réduit pour le moment à quarante environ, à 6 fr. par an, ce qui nous donne la somme de 240 fr. sur 600 que nous avons à payer à l'imprimeur, ce n'est que 360 fr. que nous avons à trouver dans la caisse de notre travail de coupage de cols, et bien un peu dans celle de quelques privations. Nous en sommes à nous demander si vraiment nous sommes le peu de ce genre d'études en nos temps, si bon nombre d'enfants de notre maison n'ont pas lieu de mieux se réjouir que nous du produit de nos enseignements, et si nous ne serions pas passé ingratement au rayon des articles usés ? Nous ne savons quoi répondre. Nous espérons que le temps répondra pour nous. En attendant, nous n'avons pas lieu de nous louer

de notre amour de la vérité et de notre épuisement de toute nature à la trouver et à l'enseigner. Ne nous plaignons pas ; peut-être que notre classe d'étude est plus pleine que nous le méritons. Advienne que doit, et espérons commencer un tome septième de l'*Encyclopédie magnétique*, dont notre poignet ne se fatigue pas de tenir le drapeau, n'en déplaise aux éteignoirs de tout cénacle et de tout autel.

Nous ne prenons aucun engagement pour ce genre de publication ; il pourrait nous arriver de profiter de son cadre, comme nous l'avons fait à sa naissance, pour publier d'autres ouvrages que nous avons en portefeuille, comme nous avions la *Magie magnétique* et l'*Abrégé du Traité du ciel et de l'enfer*, d'Emmanuel Swedenborg. Nous en instruirons nos lecteurs à l'occasion. Que ceux qui attendent qu'un volume soit terminé pour l'acquérir à meilleur marché cessent cette économie qui nous est onéreuse. Que ceux qui croient que c'est un devoir de propager nos consolantes révélations, s'en acquittent s'ils ne veulent pas être inscrits au monde spirituel sur la liste des égoïstes, des peureux ou des indifférents. Que chacun se pénètre bien de l'idée d'une espèce de responsabilité en ce genre, qui sera étudiée au tribunal fraternel d'outre-tombe.

Alp. Cahagnet.

ÉTUDES SOMNAMBULIQUES.

Vues et Voyage en Chine, par Gustave de Saint-Paul.

Gustave de Saint-Paul a bien la plus jolie tête d'enfant que je connaisse. Agé de neuf ans, ce n'est pas sans une certaine hésitation que j'ai essayé sur lui l'action magnétique. « Fermer ces beaux yeux-là? me disais-je, yeux que j'aime tant voir ouverts, pourquoi me dire? Quoi ajouter à ce qu'il nous est permis de connaître? Une aussi jolie créature ne peut me conter que l'éclat angélique. Hélas! celui satanique de la terre est déjà assez rembruni pour mon cœur, sans le comparer davantage aux beautés célestes. Non, si mon cher Gustave dort du sommeil des voyants, j'en ferai un petit voyageur terrestre. Il est souple, ardent et curieux, il sera le télescope de prédilection que j'ajusterai, à l'occasion, dans telle ou telle direction qu'il me plaira de connaître; mais je n'en abuserai pas, car il est bien jeune pour mon atelier d'optique spirituel. »

Pendant que je fais ces réflexions, la main tendue sur le front si pur de mon petit espiègle, ses paupières s'abaissent, ses longs cils se croisent, sa tête se penche à droite et ses bras tombent le long

du corps. Encore quelques minutes, et notre objectif sera au point.

D. Comment te trouves-tu, mon ami?

R. Bien, frère (1).

D. Que cherches-tu à voir en ce moment?

R. Ma petite Marie (petite nièce de Gustave, âgée de quatre années).

D. Elle est peut-être chez tes parents?

R. Non frère, je l'y cherche et ne l'y vois pas.

D. Tu vois donc la maison de tes parents?

R. Oui, frère; puis maman et papa, qui vient de souper et va se coucher.

D. Et ta maman, que fait-elle en ce moment?

R. Elle trait une vache. Ce n'est pas sans peine, car elle a bien mal au doigt.

D. Quel est ce mal?

R. C'est une piqûre de fourchette. Elle se l'est enfoncée sous l'ongle du pouce de la main droite, et ça lui fait bien mal.

D. Met-elle quelque chose dessus?

(1) Gustave est depuis deux ans en pension; à la maison, ses parents, croyant (d'après de nombreux troubles qu'ils ont éprouvés) que, sous mon égide, ils sauveraient la vie et la raison de ce jeune enfant, qui déjà de très-bonne heure a subi les méchancetés humaines, me le confièrent après une tentative d'empoisonnement qui fit concevoir très-peu d'espoir de sauver intacte sa raison. Aujourd'hui, je réponds d'en faire un homme ordinaire au moins. Ses parents lui ont appris à me nommer son frère, nom qu'il me donne et prononce avec beaucoup d'amour.

R. Je n'y vois rien.... Oh! voilà ma sœur; puis Marie, je crois. Mais je ne puis voir sa figure. Pourquoi donc, frère?

D. Parce que tu ne t'appliques pas assez à la regarder.

R. Oh! si, frère. Je la vois bien; je la reconnais bien; je sais bien que c'est elle, et sa figure me paraît tout obscure. Je ne peux reconnaître ses traits.

D. A-t-elle la tête enveloppée?

R. Je ne peux bien voir; mais c'est bien elle. C'est-y drôle que je ne peux la voir ni l'embrasser; elle ne me boude pourtant pas.

D. Où la vois-tu?

R. Dans la maison de ma sœur (sa mère). Je vois même le chat qui se promène sur la muraille.

D. Puisque ta vue est si bonne et tes jambes si souples, si tu le veux, nous ferons un voyage ensemble. Tu désires beaucoup voir la mer et voyager dessus, viens avec moi, je vais te conduire au Havre, où sans doute nous trouverons un navire qui nous portera où nous désirerons aller.

R. Oh! je le veux bien, frère; allons en Chine, voulez-vous? J'ai tant envie de voir les Chinois, que je n'aurai pas peur sur la mer.

D. J'en doute fort, et je crains de plus que ton envie se passe en route; mais, pour en essayer, partons.... Vois comme nous marchons vite et comme

j'ai la puissance de rapprocher le Havre de nous... M'y voilà rendu. Y est-tu?

R. Je ne sais pas, frère.

D. Que vois-tu?

R. Beaucoup d'eau.

D. Est-ce à perte de vue?

R. Non; c'est bien grand, mais je vois les bords.

D. C'est que nous sommes dans un bassin qui contient beaucoup de navires, et par conséquent celui qui doit nous porter en Chine.

R. Je ne vois pas de bassin, frère, ni de navires.

D. Que vois-tu donc?

R. De l'eau dans des murailles.... Mais ce n'est pas un bassin, ça.

D. Que comprends-tu par un bassin?

R. Comme madame Ledanois en a un.

L'enfant, confondant un urinoir avec ce que je désire lui faire voir, je lui dis à nouveau :

D. Regarde bien s'il n'y a pas de navires sur cette eau que tu vois.

R. Oh! en voilà un.... Que c'est grand, un navire!... Comment monter là-dessus?... Aidez-moi, frère. Oh! j'y monterai. Bon! m'y voilà. Tiens! comme ça remue.... Oh! toutes ces toiles!... Comme il fait du vent!... Nous voilà partis!... Oh! mais je ne veux pas tomber.... Comme l'eau claque sur le bateau : ça fait claque! claque! cla-

que.... Le beau soleil!... Le vent devient encore plus fort; les marins plient leurs toiles. Que c'est drôle!

D. Ces toiles se nomment des voiles.... Vois-tu la terre, au loin?

R. Non, frère, je ne vois que de l'eau. Oh! mais ça fait un drôle d'effet.... Je ne veux pas tomber....

Le petit voyageur se cramponne à son siége, croyant se cramponner à quelque sabord, puis il se met à rire.

D. Qui te fait rire ainsi?

R. C'est un marin qui a laissé tomber son mouchoir dans l'eau, puis il l'a rattrapé en descendant dans un petit bateau. Les autres marins se sont mis à rire. Je ris de les voir rire.

D. Ne vois-tu pas la cuisine et le petit mousse qui fait la soupe?

R. Je ne sais pas où elle est, la cuisine; mais les marins vont manger la soupe... ils n'ont pas d'assiettes... ils mangent tous à un grand plat.... Quel drôle de plat; il est entouré de bois.... Je ne sais pas si le dedans est comme nos assiettes; mais c'est blanc tout de même.... En voilà un qui a reçu un coup de cuiller sur la main parce qu'il allait trop vite.... J'aime mieux des assiettes.

D. Combien vois-tu de marins?

R. Ils sont sept et le petit mousse.

D. Vois-tu le capitaine? Regarde vers le derrière du navire; sa chambre y est.

R. Je la vois bien.... Je ne sais pas si c'est le capitaine qui fait tourner un gros machin rond et carré : ça fait aller le bateau d'un côté et de l'autre.... Il vient de le faire tourner. Il était temps, disent les marins, car nous allions nous cogner contre un gros caillou. Je ne sais pas comment on appelle cette grosse pierre-là.... Tenez, regardez comme elle est grosse et comme elle s'en va.... Est-ce qu'elle marche aussi, frère?

D. Non, mon ami. Cette pierre est un rocher; et si le capitaine n'avait pas bien fait tourner le gouvernail, nous eussions péri.

R. Ce machin-là s'appelle le gouvernail, dites-vous? et puis le rocher ne marche pas?

D. Non; c'est nous qui marchons. Tu dois t'en apercevoir, car nous allons arriver en Chine.

R. Où donc qu'elle est, la Chine? je ne la vois pas.

D. Je ne te croyais pas si mauvaise vue. Regarde bien devant toi; elle y est.

R. Mais non, frère; je ne vois que l'eau et le ciel, qu'on dirait qui trempe dedans.

D. Comment, toi qui vois toujours les lieux dans le lointain dix minutes avant moi et me sers ordinairement de longue-vue, tu ne vois pas une grosse masse de terre dans le lointain?

R. Non frère; il n'y a même pas de nuages au ciel.

D. Regarde bien, tu vas l'apercevoir à l'instant.

L'enfant fait des efforts inouïs pour découvrir la terre dans le lointain. Ce n'est que dix minutes après mon encouragement qu'il me dit :

R. Oh! je vois du noir là-bas... mais c'est bien loin. Nous n'y sommes pas si c'est la Chine que ce noir-là.

D. Oui, nous allons y arriver à l'instant.

Malgré les efforts de persuasion et de descriptions que je fais pour abréger ce voyage, je ne peux y parvenir. Ce n'est qu'après quinze minutes, où mon petit voyageur dit le bateau être arrêté, et descend à terre sur mon invitation.

R. Tiens! s'écrie-t-il, c'est du sable que cette terre-là....

D. Les abords de la mer sont comme cela. Mais allons dans la terre; voilà la route qui conduit chez l'empereur de la Chine, suivons-la.

R. La route n'est guère belle; mais la terre, c'est-y gentil... c'est-y bien propre... c'est des tout petits carrés.... Papa ne la cultive pas comme ça.... J'aime mieux ce que je vois.

D. Vois-tu des choux ou des légumes que tu connaisses?

R. Non, je ne connais pas ce que je vois; je n'ai jamais vu des feuilles comme ça.

D. Est-ce que tu ne vois ni des cultivateurs ni des maisons?

R. Non, je ne vois que ces petits carrés de terre.... Oh! voilà une maison.... c'est pas grand; c'est pas beau....

D. Entre dedans, et demande si nous sommes loin de la ville habitée par l'empereur.

R. Je n'ose pas entrer.... Voilà l'homme qui sort. Tiens! il a une casquette carrée et une espèce de robe.... Comme il est jaune... Est-ce qu'ils ne sont pas plus beaux que ça et mieux habillés, les Chinois, dites-donc frère?

D. Pardon, mon ami, il y en a de plus beaux; nous allons les voir dans la ville.... Prie le monsieur que tu vois de t'indiquer cette ville.

R. Il me dit qu'il y va, et que, si je veux le suivre, je la verrai.

Gustave devient de plus en plus attentionné et moins causeur. Je sens qu'il est dominé par les choses qu'il voit. Après un instant de marche, il se dit être dans la ville impériale, dont il trouve les rues très-étroites, les maisons sombres, les boutiques garnies de faïence et de portraits; ce qui le fait s'écrier :

— Oh! c'est pas beau leurs portraits!

D. Les couleurs doivent te paraître belles?

R. Oui, elles sont belles; mais ils ne font pas bien les bonshommes.

D. Vois-tu des boulangers, des épiciers, etc.?

R. Non, frère, je ne vois que des marchands de plats et de meubles.... Voilà la maison de l'empereur, me dit le Chinois; mais il n'y est pas, me dit-il : il est sorti.... J'aurais pourtant voulu le voir, s'écrie avec dépit Gustave.

D. Ne vois-tu pas des soldats gardant une maison?

R. J'en vois un; il est doré partout; il a un bonnet en or, je crois; il est tout gros. Qu'il est drôle ce soldat! C'est pas lui que je voulais voir : c'était l'empereur, répète avec contrariété le petit curieux.

Je l'engage à revenir en France par cette autre route, lui promettant que nous y retournerons un jour où l'empereur ne sera pas sorti.... Nous partons par terre, et, en quelques secondes, nous sommes à Rouen, où je désire lui faire voir un jeune homme qu'il connaît et qu'il serait content de voir. Il ne tarde pas à être auprès de lui, et me donne quelques détails dont j'ai été à même depuis de vérifier l'exactitude de la majeure partie d'entre eux.

Je réveille Gustave après une heure et demie de sommeil. Son corps n'a pas changé de position : tel il s'est endormi, tel il se réveille. Il paraît ne se souvenir de rien.

Il résulte des faits de cette séance :

1° Qu'ils confirment, par la bouche de l'innocence même, les facultés somnambuliques remarquées dans tous les âges, facultés qu'il est très-difficile de définir et de classer dans le cadre d'une loi quelconque;

2° Que ces facultés semblent ne pas relever de la liberté d'enfantement imaginatif en ce genre, du lucide ni du questionnant, vu qu'en premier lieu Gustave eût pu voir la figure de sa petite nièce, comme il en avait l'envie, et comme il voyait le reste de sa personne. Je sus plus tard que tous les détails de cette vision étaient exacts, et que la petite fille avait une partie de la figure enveloppée, pour cause de fluxion.

3° Pour ce qui existe et peut être vu, n'importe le moyen d'optique, nous pouvons sinon comprendre le phénomène, du moins le trouver possible. Mais pour ce qui n'existe pas, qui le crée et lui donne l'actualité? Si j'avais créé les tableaux du voyage de Gustave, je lui aurais fait voir le port du Havre, comme je connais ce port, rempli de navires de toutes sortes. Si Gustave avait créé ces mêmes tableaux, m'entendant lui demander s'il y avait beaucoup de navires, il m'aurait répondu affirmativement, s'aidant de son imagination; mais, au contraire, il n'en voit qu'un seul, après une attente très-longue: navire sur lequel je monte avec lui, navire conduit par des marins qui manœuvrent

et remplissent toutes les fonctions de leur état. Le mouchoir que l'un d'eux laisse tomber à la mer; ce qui cause l'hilarité de tous, et du voyant lui-même, n'est pas un fait de création de ce dernier; il n'est pas davantage du domaine de mes pensées. Qui l'a produit? Et ce repas à la gamelle, particularité que je connais, mais à laquelle je ne pensais pas, et encore moins au corps de cette gamelle, que je croyais être un plat en terre, quand je me suis souvenu plus tard qu'il était réellement en bois. Le blanc intérieur existe bien, mais il est un fait de propreté. Je ne pensais pas davantage à ce claquement permanent des vagues faibles ou fortes, claquement qui est généralement remarqué par tous ceux qui font un voyage sur la mer, si court que soit ce voyage. L'enfant n'a jamais vu de navire; et en eût-il vu en tableaux, qu'il n'aurait pas remarqué, à coup sûr, le cabestan ou gouvernail modifié, quand, dans beaucoup de navires marchands, l'ancienne *barre* existe toujours.... Qui a créé le rocher qu'il voit? Qui paralyse la vue de la terre, que je crée de toutes mes forces, et après laquelle je suis forcé d'attendre plus de vingt-cinq minutes?... Une fois en Chine, je ne sais plus quoi penser de cette vue, n'ayant aucune notion sur ces contrées. Je m'arrête seulement à cette pensée, c'est que Gustave se faisait une joie, je ne sais pour quoi, de voir l'empereur de la Chine;

et que si les faits de son voyage étaient du domaine de ses facultés imaginatives, il aurait créé un empereur, chinois ou non. Il ne peut pas davantage créer des enfants chinois, que je l'engage de chercher à voir, ni de personnages autres que ce Chinois complaisant qui le conduit dans une ville quelconque.

Je le demande à tout consciencieux observateur, qui a créé ce navire directement tout prêt, ces marins, cette mer, ce ciel, ce vent plus ou moins fort, ce soleil si beau, enfin tous ces détails d'un voyage de quelques mille lieues en une heure et demie? Je crains très-fort qu'on ne puisse répondre à cette intéressante question qu'en implorant le secours du monde spirituel; ce qui conduira et certifiera une fois de plus les études des *Arcanes de la vie future dévoilés*, et les propositions de l'homme microcosme, propositions auxquelles nous nous rattachons dans toutes nos études. Mais, hélas! il ne suffit pas d'être placé au sein d'un tel univers microscopique, il faut savoir qui lui donne la vie, l'actualité, les compositions d'êtres et d'actions que nous y remarquons. Cette étude n'est pas commandée par l'état somnambulique seul, elle est également commandée par l'état de nos rêves et de nos rapports de toutes manières avec cet exister moitié tohubohu et moitié harmonique, exister qui laisse sans cesse à désirer, s'il satisfait sans cesse. Voilà

qui, malgré nous, nous conduit au mysticisme, que nous voudrions éviter d'atteindre, en vue de la si triste réputation que lui ont faite l'école christicole de nos jours. ALPHONSE CAHAGNET.

GUÉRISON MAGNÉTIQUE.

Il y a plus d'une année, nous reçûmes une lettre timbrée de Toulon, et doublement timbrée intérieurement du bagne de cette ville. Un pauvre condamné à vie nous instruisait qu'ayant lu les *Arcanes de la vie future dévoilés*, et ayant apprécié tout ce qu'il y avait de consolant pour un homme comme lui, enterré à perpétuité entre ces deux existences, matérielle et spirituelle, dont l'une lui était à jamais fermée, mais dont l'autre, par le secours de la tombe, pourrait lui être ouverte, il nous remerciait sincèrement de ce consolant espoir, qui lui donnerait, il n'en pouvait douter, la force d'accomplir sa tâche forcée, tâche d'autant plus pesante, qu'elle était imposée injustement. L'ensemble des plaintes de cet homme, quoique annonçant une grande faiblesse d'esprit, démontrait cependant une grande justesse de jugement sur tous arcanes spiritualistes les écritures prétendues saintes, et celles prétendues profanes, alchimiques, avaient été compulsées par cet homme, qui en avait déduit ce qu'il

avait cru être le plus en rapport avec ses goûts. Nous lui répondîmes avec autant de bienveillance et de fraternité que nous désirerions, en semblable occasion, qu'il nous fût fait. Nous ne sûmes que plus tard, par une autre lettre de cet infortuné, une partie du sujet de sa condamnation, sujet qui se résume en ces mots : Cet homme était garde champêtre dans son pays. Un dimanche, un paysan est assassiné dans les champs, et dans un panier trouvé auprès du cadavre, se trouve une hachette appartenant à l'accusé. Ce dernier prouva, par un alibi, où il était à l'heure du crime ; mais la vengeance publique, qui surtout en campagne, à l'égard des gardes champêtres, n'est ni juste ni généreuse, put influencer l'appréciation du jury. Cependant, après rappel, n'ayant pas de preuves suffisantes, ce malheureux ne fut condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité. Lorsque cet infortuné connut sa condamnation, il entra, dit-il, dans un tel accès de rage, suivi d'une telle prostration, qu'il eut des visions et craignit d'être devenu fou. Ces visions, tout au profit de sa consolation et de sa captivité forcée, adoucirent ses angoisses, et aujourd'hui il est résigné à son sort, entrevoyant la couronne de martyre qui l'attend aux cieux. A la réception de notre dernière lettre, le pauvre homme était atteint d'une ophthalmie des plus puissantes, au point de ne pouvoir ouvrir les yeux et, par con-

séquent, lire quoi que ce soit. Il tient notre lettre ; elle est peut-être la seule marque de sensibilité fraternelle qui vient trouver ce cœur assurément bien torturé en ce moment. Comment faire pour la lire? Il la tient entre ses deux mains et l'élève aux cieux en implorant de la miséricorde divine la grâce de pouvoir la lire. Il se dit : M. Cahagnet doit être bon puisqu'il est fraternel ; il ne peut sortir que de bon fluide de sa main lorsqu'elle écrit à un malheureux pour le consoler ; eh bien, appliquons ce fluide sur nos yeux ! Dieu aidant, qu'il en soit fait selon sa sainte volonté... Après quelques minutes d'attente et de confiance, les yeux se décollent, s'ouvrent et lisent très-facilement la lettre ; à compter de ce moment, la guérison est parfaite, et le pauvre homme nous croit le bras droit de Dieu même. Explique ce phénomène qui pourra ; pour ce qui nous concerne, nous élevons notre regard vers les cieux, et nous disons une fois de plus, *merci* !

Alp. Cahagnet.

INFLUENCE DE L'HOMME SUR LES ANIMAUX.

(*Suite.*)

TROISIÈME FAIT.

Parmi les plus sensibles à l'action magnétique de l'homme, nous devons mettre au premier rang le

cheval, le chien, et surtout les reptiles, à quelque famille qu'ils appartiennent. Cette action s'exerce avec beaucoup plus de promptitude sur les animaux malades que sur ceux qui sont dans un état normal.

Il en est parmi les animaux comme chez l'homme: si souvent l'action magnétique ne produit pas des effets spontanés et *parfaitement visibles*, c'est que l'opérateur ne se trouve pas dans les conditions voulues, ou que le sujet est tout à fait rebelle (ce qui ne se rencontre que très-rarement pour l'influence que l'homme possède, pour ne pas dire jamais). Sur les serpents, c'est quelque chose de prodigieux, et qui ne peut être compris que par les personnes qui ont fait une longue et patiente étude de l'immense pouvoir que celui qui *sait vouloir* possède sur les animaux les plus redoutables (1) comme sur les plus inoffensifs. Le fait suivant, pris au hasard sur une vingtaine du même genre, pourra donner une légère idée de cette influence :

Deux ou trois paysans de nos contrées *charment* avec une facilité, une infaillibilité étrange, les serpents communs ainsi que les vipères ; ils les arrê-

(1) La Bible nous montre ces faits dans l'histoire de Daniel dans la fosse aux lions, et nous avons de fortes raisons pour croire que si les hommes voulaient, avant de se livrer à l'étude de la science magnétique, apprendre à se connaître, par conséquent se corriger de leurs tristes défauts, qu'ils pourraient tous ce que quelques sages ont seuls pu accomplir.

tent à volonté, les plongent dans une complète immobilité, leur font exécuter les mouvements les plus variés et les rendent insensibles aux piqûres d'épingle (1). Nous en avons vu un arrêter par un seul mot, un seul signe de sa main droite, une couleuvre d'une grandeur très-considérable, qui déjà avait à moitié disparu dans son trou. Nous l'avons vu, disons-nous, l'arrêter, la faire venir à lui, la prendre, la *caresser*, et enfin la mettre sur une grosse pierre en lui ordonnant d'attendre son retour, moment où, ajouta-t-il, je te rendrai la liberté.

Quatre ou cinq minutes après le départ du char-

(1) En Algérie, les faits de ce genre sont très-communs; en voici un que je puise dans l'Akhbar, journal publié à Alger : « Une foule nombreuse se pressait dimanche, 6 avril, autour d'un Aissa-Aoua, un de ces arabes qui font profession d'apprivoiser les serpents, et qui venait d'en étaler de toutes sortes, des grands, des petits, des venimeux ou d'inoffensifs. Il se faisait mordre ou piquer impunément par les uns ou par les autres, lorsqu'un de ces reptiles tenta de se donner la clef des champs, et prit pour monture un pauvre petit chien en s'enroulant autour de son corps. Aux cris du chien, accourut l'Aissa-Aoua, qui n'eut besoin que de marmotter quelques paroles, pour que le serpent, docile à sa voix, se mit à dérouler sa spirale et s'étendit par terre, se laissant prendre par son maître comme l'aurait fait le plus docile des chiens. »

La couleuvre des dames est la favorite des dames sur la côte de l'Egypte et du Malabar ; elle se prête à leurs caresses, elle s'enroule autour de leurs bras et se laisse, en vrai enfant gâté, réchauffer dans le sein de ces dames.

Chacun sait que les Psylles avaient la réputation de charmer les serpents.

meur, nous vîmes dame couleuvre dresser furtivement la tête, donner un libre cours à sa mauvaise humeur en sifflant avec force, faire deux ou trois efforts pour se débarrasser de ce *cercle invisible* qui la retenait prisonnière ; puis enfin courber la tête, resserrer ses nœuds et se livrer au doux *farmiente* d'un repos absolu... Deux heures s'écoulèrent pour elle en sommeil et pour moi en de singulières réflexions. Enfin des pas se font entendre, et au fur et à mesure que le bruit se rapproche, le reptile sort de son engourdissement... Le paysan apparaît, fait un geste, et aussitôt se déroulant avec une vitesse progressive, la couleuvre s'avance vers son maître et seigneur. Ce dernier la prend, la caresse de nouveau, marmotte deux ou trois mots, et la pose sur l'herbe en murmurant quelques paroles que le reptile dut très-bien comprendre, car, déroulant avec vitesse sa spirale, il se mit en devoir de nous quitter avec une promptitude des plus significatives.

QUATRIÈME FAIT.

Un soir du mois de décembre de l'année dernière, une femme m'apporta un charmant écureuil au pelage roux foncé ; ce petit animal avait été tué par le mari de cette femme dans la matinée de la veille; son corps était d'une raideur extrême, une légère

croûte de sang, qui apparaissait sur la région du cœur, indiquait suffisamment la coagulation du liquide vital; ses yeux étaient hermétiquement fermés, et il commençait à répandre une odeur assez pénétrante.

Au moment de l'arrivée de cette femme, je causais avec le maire, l'adjoint et l'ancien maître d'école du village ; désirant leur montrer une partie de la puissance fluidique de l'homme, je résolus de donner la circulation et une chaleur momentanée au susdit écureuil. A l'annonce de mes intentions, ces messieurs prirent l'animal, le tournèrent en tous sens, le palpèrent, le retournèrent, et finirent par me déclarer que, vu la raideur et le froid de l'animal, mon projet était ou du moins paraissait être irréalisable. Je ne répondis qu'en souriant et pris l'écureuil que je mis sur une plaque de verre ordinaire, d'une dimension de 25 ou 30 centimètres ; puis, pour la troisième fois, j'engageai ces messieurs à toucher de nouveau l'animal, afin de bien s'assurer que, malgré les quelques manipulations que tour à tour ils lui avaient fait subir, il n'avait éprouvé aucune modification dans sa manière d'être. Le fait bien constaté, je commençai, à environ 75 centimètres de l'animal, à le magnétiser ; au bout de trois minutes, nous vîmes le cadavre se détendre d'une façon assez prompte ; les oreilles, qui étaient couchées, prirent une position perpen-

diculaire, les yeux s'ouvrirent, et enfin, le caillot de sang qui se trouvait près du cœur se changea en deux ou trois gouttes de sang vermeil qui tombèrent sur le verre. Je continuai encore la magnétisation environ deux minutes, puis j'engageai ces messieurs à prendre l'écureuil, ce qui eut lieu immédiatement... A leur grand étonnement, ils constatèrent non-seulement l'état de souplesse du cadavre, mais encore un degré de chaleur assez élevé et quelques pulsations irrégulières du cœur. L'écureuil fut pris, posé dix ou douze fois sur différentes parties de la table, et chaque fois quelques gouttes de sang tachèrent la place où il avait été posé... La surprise de ces messieurs était à son comble, et lorsque je les assurai que si l'écureuil n'avait été tué que depuis une heure ou deux, je l'aurais fait se dresser et fait faire quelques pas, je ne vis plus le même sourire d'incrédulité que ma première proposition avait fait éclore.

L'écureuil garda la chaleur environ quatre heures.

CINQUIÈME FAIT.

Je me trouvais, il y a de cela quinze ans, chez une dame d'un *tempérament très-nerveux*, et dont une triste maladie en avait augmenté la *sensibilité* au point de lui faire commettre des actes tout juste

assez singuliers pour la faire passer pour folle. Au moment de mon arrivée, cette dame tenait un jeune pierrot, et de ses yeux voilés par la souffrance jaillissaient d'abondantes larmes : je m'empressai de m'informer du sujet de ces pleurs près de son époux, présent à cette scène. Ce monsieur me répondit qu'elle s'était amusée, dans le but de me contrefaire, à magnétiser un de ses pierrots, et, ajouta-t-il, quelle ne fut pas sa surprise, ainsi que la mienne, lorsqu'au bout de quatre ou cinq minutes *de ce jeu*, nous nous aperçûmes que l'oiseau était plongé dans un profond état de catalepsie... Je lui tirai les ailes, lui arrachai même quelques plumes, mais rien ne put le tirer de ce singulier état, et si ce n'était que parfois il entr'ouvrait le bec, je l'aurais certainement cru mort. Cette pensée fut sans doute celle de ma femme, car, cessant ses éclats de rire, elle chercha, par des passes attractives, ainsi que par son souffle, à retirer cette pauvre bête de cette triste position; mais tout ce qu'elle put faire, fut de rendre le mouvement et la sensibilité à la partie inférieure; tout le haut du corps, en en exceptant la tête et une partie du cou, continua de rester dans la même catalepsie. Voilà le motif de ses larmes, car il y a bien une demi-heure qu'elle s'occupe, mais inutilement, à faire revivre le pauvre pierrot. Je demandai à voir l'oiseau, et cherchai, pour consoler madame D***, à faire cesser cette para-

lysie; mais, contre mon attente, tous mes efforts furent vains, et je fus obligé, après trois-quarts d'heure de manipulations, à abandonner le pauvre oiseau, qui mourut cinq heures après, et, singulier phénomène, conserva, pendant près de onze heures, la même souplesse dans la partie inférieure du corps, ainsi que la même rigidité dans la partie supérieure.

NOTA. Madame D*** m'assura ne pas avoir touché le pierrot et avoir fait ses passes au moins à un pied de distance. D***

Villecroze, le 9 juillet 1861.

PUISSANCE DES GUÉRISSEURS,

Des VOYANTS et des prétendus SORCIERS des campagnes.

M. Courvoisier (Gros Claude), de Locles (Suisse), nous envoya, il y a quelque temps, un ensemble de faits et de réflexions à leur égard, dont nous extrayons les suivants, ne pouvant insérer en entier cette volumineuse correspondance, et désirant la dépouiller de ce qui nous semble être superflu.

M. Courvoisier est un de nos plus anciens abonnés, magnétiste aussi honorable que dévoué à ses frères; mais il est isolé dans son pays, comme tant

d'autres, et doit passer, sans qu'il s'en doute, aux yeux de ses concitoyens pour un sorcier de la trempe de ceux dont il expose les faits. Nous laissons nos lecteurs les apprécier; ils reconnaîtront en eux la source et le genre de ceux dont nous avons traité largement dans notre *Magie magnétique*, faits aussi anciens et aussi répandus que le monde.

M. Courvoisier s'exprime ainsi :

1° Nous avons un individu à Locles qui guérit très-promptement un cheval boiteux, soit entorse ou effort d'épaule, par le simple moyen d'une attache dont il enveloppe la jambe malade; je connais plusieurs guérisons que cet homme a obtenues de cette manière.

2° Ma mère m'a raconté bien des fois qu'il y avait un individu, à une lieue de leur demeure, qui guérissait les plus mauvaises coupures en soignant simplement l'outil ou le tranchant qui les avait faites. Ma mère ne pouvait en parler plus sûrement, ayant elle-même vu de ses yeux une telle guérison opérée par cet homme sur mon père, qui s'ouvrit le genou un jour, d'un coup de hache, en abattant un jeune bois pour clore son pâturage. Mon père n'eut d'autre pensée à l'instant que de se faire conduire chez cet homme. Il monta à cet effet sur un cheval, afin d'avoir la jambe pendante, ce qui le fit moins souffrir. Ma mère prit avec elle la hache qui avait blessé mon père; ils arrivèrent en quelque

temps chez cet individu. Ce guérisseur d'un genre à part banda bien la plaie avec une bande de toile seulement et défendit à mon père d'y toucher; il garda la hache pour la soigner, mon père fut promptement guéri.

Obs. — Nous croyons entrevoir dans ce moyen, la poudre sympathique du docteur Digby, moyen dont nous avons parlé dans nos ouvrages.

3° Ma mère me dit aussi que ce même individu avait une telle puissance sur les voleurs qu'il les faisait rester en place avec l'objet volé sans qu'ils pussent quitter cette place avant qu'il les eût délivrés. Si le voleur avait chez lui l'objet volé, il le forçait de le rapporter au lieu où il l'avait pris. Il allait encore plus loin, en demandant à la personne volée si elle désirait voir son voleur. Sur sa réponse, il la faisait regarder dans un miroir, qui semblait être tout ordinaire. Cet homme me semble dépasser en puissance les plus forts magnétistes, car je n'ai jamais entendu dire qu'un seul ait fait de ces choses. Faites attention qu'il agissait sur des personnes à lui inconnues comme à celles présentes.

4° Il y a une femme qui demeure à trois lieues d'ici qui consulte pour les maladies et qui en décrit les plus petits détails, mieux que les malades ne savent le faire eux-mêmes; elle est très-connue par les nombreuses guérisons qu'elle a faites, et par quelques jugements suscités par des médecins jaloux, juge-

ments qui en définitive l'empêchent d'exercer. Cette femme n'était pas magnétisée, ni somnambule; elle s'y prenait ainsi : elle mettait un peu de marc de café au fond d'une tasse, demandait le nom du consultant et le priait de souffler à trois reprises sur ce marc de café, en pensant à la chose qu'il désirait connaître ; elle soufflait elle-même trois frois aussi dans la même tasse, et en regardant dedans elle décrivait les choses mieux qu'on ne pouvait le faire soi-même. Elle dit que depuis l'âge de quatre ans elle voit ainsi.

5° Il y a à Lize, canton de Berne, un individu qui voit d'une autre manière : il demande simplement le nom de la personne qui consulte, puis, sans aucune autre explication, il ouvre le guichet de sa fenêtre par lequel il regarde dehors un instant, ensuite il se détourne et vous dit : Vous venez me consulter pour telle chose, de laquelle il vous donne les plus petits détails. Ayant entendu parler de cet homme, il se trouva qu'un jour je voulais mettre un pantalon que je n'avais encore mis que trois ou quatre fois; je ne le trouvai pas; ma femme se rappela qu'elle l'avait pendu en dehors de la fenêtre au premier étage et qu'elle l'avait oublié; allant de suite le chercher, on ne l'y trouva plus. J'avais une sœur qui travaillait directement à une lieue de distance environ de ce voyant; je lui écrivis qu'il s'était passé quelque chose chez moi, que je la priais d'aller connaître

mieux chez cet homme en lui demandant quoi ? Ma sœur y fut, et à peine lui eut-elle dit mon nom, qu'il ouvrit son guichet, puis, au bout d'un instant de recherches dans l'immensité, il se tourna vers ma sœur, lui disant : Vous venez pour un vol qui a été fait de telle manière avec les détails se rapportant aux lieux où ce vol a été commis, puis le signalement du voleur, signalement qui se rapportait exactement à un homme que j'avais eu en journée chez moi pendant que mon pantalon était pendu en dehors de la fenêtre. Je pense que les facultés de ce voyant ne peuvent pas être accusées d'être des communications de pensées ; car le genre de la demande, l'ignorance de ma sœur et la mienne même sur le voleur en sont une preuve irrécusable.

6° Passons maintenant à un autre genre de puissance : puissance magnétique vindicative et malfaisante. J'étais en rapport avec un magnétiste de nos contrées, j'avais même pour somnambule une jeune personne maintenant sa femme, et je n'avais aucune méfiance de cet homme. Assez heureux jusqu'alors dans mes magnétisations, traitements et études somnambuliques, je me trouvai tout à coup paralysé et incapable de la moindre puissance sur mes sujets ; ne sachant que penser de ce phénomène (qui n'avait lieu, je vous le ferai observer, que chez moi, car ailleurs je produisais ce même bien et j'étais de la même force magnétique), je désirai en connaître la

cause ; je la demandai à une très-bonne lucide que j'avais alors, elle me dit qu'elle était due à la jalousie de ce même magnétiste précité, qui, me voyant plus fort que lui et mieux posé, avait cherché à paralyser ma puissance. Comment s'y est-il pris? lui demandai-je. C'est au moyen d'une herbe qu'il a déposée sous le seuil de votre porte pour que vous passiez sur elle. Comment a-t-il connu cette herbe et qu'est-elle? Il l'a connue par un livre qu'il à échangé chez une vieille femme (dont elle me dit le nom et me donna l'adresse); une fois ce livre en sa possession, il est allé avec sa femme sur le haut d'une montagne chercher cette herbe qui alors était recouverte de neige; c'est sa femme (somnambule) qui l'a trouvée elle-même, puis alors il a prononcé sur elle les paroles indiquées dans ce livre et l'a déposée sur le seuil de votre porte.

Quel est le titre de ce livre? C'est *le Grand Grimoire*; il y en a de pareils à tel endroit, chez tel libraire.

Ces renseignements de ma somnambule me furent confirmés point pour point par une jeune fille n'ayant pas encore fait sa première communion, jeune fille qui me fut confiée par son père pour tâcher de la guérir, par le magnétisme, d'attaques de catalepsies qui la prenaient à chaque instant, attaques qui avaient résisté aux soins de plusieurs médecins. Je fus assez heureux pour la guérir dans une trentaine de

séances. C'est pendant ces magnétisations que cet enfant devint somnambule, et me confirma les détails de mom autre lucide. Je fus plus loin pour connaître la vérité : je consultai la voyante dans le marc de café, les renseignements furent les mêmes. Je m'informai chez la vieille femme à laquelle avait appartenu le livre précité si vraiment elle l'avait possédé, vendu, et à qui? Ses réponses furent en parfait rapport avec ce que m'avaient dit mes lucides. Je ne pus en trouver à la librairie indiquée, mais je pense que ces sortes de livres ne se vendent pas à tout le monde et que, n'étant pas connu, on dit qu'on n'en a pas.

Je vous demande maintenant, Monsieur, votre avis sur ces choses, et croyez que, venant à mon secours par vos conseils, je vous en aurai toute la reconnaissance possible.

Dans cet espoir, recevez, Monsieur, mes salutations distinguées.

Signé : Courvoisier (Gros Claude).

Nous renvoyâmes M. Courvoisier à la *Magie magnétique*, ouvrage pouvant répondre à toutes les questions de ce genre.

Alp. Cahagnet.

CORRESPONDANCE MAGNÉTIQUE.

Argenteuil, 4 août, 1861.

Ma chère sœur,

Je n'ai pas été exact au rendez-vous donné dans ma dernière. N'en accuse que ma petite paresse prolongée, et non ma bonne volonté de t'être agréable pour satisfaire ta juste curiosité.

Tu me demandes comment il peut se faire que les magnétistes ne soient pas entre eux plus d'accord qu'ils ne le sont pour l'explication des mêmes phénomènes. — Cette question est provoquée de ta part par la lecture d'un très-joli fait de vue à distance et d'actions exécutées en somnambulisme à l'insu de la personne, lequel fait reçoit son explication d'après l'auteur de l'article, d'une manière qui ne te satisfait nullement, quoique écrit par un apôtre du magnétisme et dans un journal qui est devoué à cette cause (voir le n° 150 de l'*Union magnétique*).

Hélas! que te dirai-je pour te consoler? Prends-tu les magnétiseurs pour de vieux sages, pleins de logique et exempts de parti pris? Pas plus que les savants officiels, ils ne sont en dehors des passions humaines. Et dans les magnétiseurs il existe des entêtés quand même, qui aimeraient mieux souffrir toutes les tortures de la trés-sainte Inquisition, et

Dieu seul sait jusqu'où est allée la richesse de ces saintes combinaisons de tortures! — eh bien, amie, dis-je, ils aimeraient mieux subir ces tourments que d'avouer qu'ils ont une âme et encore bien moins qu'elle est immortelle, ce qui pourtant faciliterait l'explication de tout ce qui se passe sous les yeux de tout magnétiste. — A la place de cette clarté que l'on posséderait, nous avons des phrases *emberlificotantes* qui essayent de dire comment une somnambule voit à distance, trouve des choses cachées ou perdues et prévoit des actions qui n'auront leur exécution que le lendemain, dans huit jours, dans huit mois ou dans dix ans, ou enfin tout ce que les milliers de volumes que contiennent les bibliothèques magnétiques ont enregistré de faits de cette nature et que chaque nouvel arrivé a la maladie de toujours vouloir collationner de nouveau, comme si rien n'avait été fait à cet égard.

Je partage l'intérêt que tu as éprouvé à lire le fait relaté dans le numéro indiqué de l'*Union magnétique* et qui est certes très-intéressant.

Eh bien, pour ne pas passer pour un chicaneur pointilleux, prenons bien cette vue somnambulique pour ce qu'elle contient et ce qu'elle est donnée, et, sans la reproduire entièrement, prenons-en les actions à leur valeur intrinsèque.

Que voyons-nous?

Une jeune fille en service qui entre en somnam-

bulisme naturel, et aperçoit le fils de sa maîtresse en Californie, c'est-à-dire à plus de deux mille lieues de sa mère; qui trouve constamment la cachette du trésor que la mère prend si grand soin de dérober à tous les regards, et qui ignore le tout dans son état normal. Voilà pour les faits; or, tu te le rappelles, car je te l'ai dit dans ma première lettre, nous avons déjà à notre service quelques explications pour nous éclairer sur ces faits et ces petits voyages. Ainsi nous avons *la plus grande sensibilité du sytème nerveux*, d'une part; puis encore, *une surexcitation de l'intelligence*, et je constate en passant que ces deux solutions sont de même force. — Mais en voici une troisième donnée par l'auteur même de l'article indiqué; elle est un peu plus longue mais n'en est est pas plus claire; la voici : « C'est un redoublement d'activité des organes cerébraux, par suite d'accumulation du principe vitalisant dans ces organes... une concentration d'électricité vers ce foyer de l'intelligence (ne pas confondre l'intelligence avec l'âme, quoique cette première ne soit pas encore tirée au clair). Établissez le rapport par la *fusion des fluides expansifs*, et, comme le somnambule magnétique, on le verra mettre ses *facultés intellectuelles* au service de son interlocuteur ; c'est alors *qu'il se transportera à distance et fera preuve de lucidité.* » Mais moi je désirerais savoir comme toi, ma chère sœur, ce qui se transportera? Puisque l'intelligence *est la*

résultante du jeu de l'appareil cérébral, et que ce dernier est là devant nous, comment va-t-elle faire pour voyager et aller trouver les personnes ou les objets à 2,000 lieues ou à 2,000 mille mètres, la distance ne fait rien ici ? Tu comprends que je ne veux pas me permettre de supposer que c'est la personne ou la chose qui se présenteront alors ; car ce que l'un ferait, l'autre pourrait le faire aussi, et il faudrait donner raison à l'école spiritualiste, ce que ne veulent pas faire ces natures rebelles, quoique souvent pleines de franchise, mais qui sont ainsi fixées dans le domaine des appréciations tout comme dans ma localité ; on fiche un échalas pour six mois au pied d'un cep de vigne. — Il faut alors vivre avec toutes ces expansions de fluides sans formes, de surexcitations de nerfs qui ne se doutent pas voir de si loin, enfin toute la nomenclature de phrases qui n'expliquent pas du tout comment une *chose sans forme*, dépourvue *d'appréciation*, ou qu'un *appareil* qui forme *seul* l'intelligence, quand il se trouve surexcité, développe une *résultante* qui puisse aller *juger*, *apprécier*, au point de touver au milieu des douze cent millions d'êtres qui existent sur la surface du globe, celui qui vous est indiqué ou qui vous occupe comme le fait si souvent notre célèbre lucide Adèle Maginot depuis qu'elle a motivé l'impression des *Arcanes de la vie future devoilés*.

Aussi je veux bien me découvrir devant la bonne

foi de ces personnes, mais je proteste de la valeur de leurs définitions et je nie qu'elles satisfassent l'homme qui se receuille devant ces phrases et devant ces faits.

Crois-moi, ma chère sœur, l'homme qui n'a pas su tirer d'autres conclusions que ces théories, qui ne peuvent atteindre le moindre phénomène somnambulique, celui-là, te dis-je, a encore un voile momentané sur les yeux ; c'est une question de temps, mais il faudra qu'il tombe : là où il y à de la pureté dans les intentions, la lumière finit toujours par arriver. Je me retranche comme toi et plus que jamais dans le spiritualisme ; c'est la seule clef capable d'ouvrir ces portes aux démonstrations; seulement soyons prudent et exempt d'enthousiasme et disons comme le docteur Leger au banquet mesmérique du 23 mai : « ... Nous sentons que la pensée de l'homme n'a rien de la terre, et nous répugnons à l'idée que la mort puisse l'atteindre. Non, nous ne sommes pas matérialiste, car le somnambulisme nous défend de l'être. »

Comme tu le vois, les opinions sont au moins partagées dans le même camp.

Je ne veux pas te quitter sans te donner communication d'une nouvelle qui me concerne, et dont j'ai été le patient ces jours derniers. Mais tranquillise-toi, l'épreuve ne m'a causé aucun préjudice fâcheux, ma main seule a contribué à l'expérience en question.

Comme tu le sais, je suis incorrigible; j'aime voir, et connaître ce que j'ignore, car je n'ose jamais émettre une opinion pour une cause que je n'ai ni vue ni entendue. Aussi je ne suis nullement parresseux pour aller trouver qui de droit en ces occasions, et je prends la liberté de me transporter chez les personnes qui veulent se mettre à ma disposition pour vouloir bien satisfaire ce malheureux défaut.... ou cette qualité, comme on le voudra.

Par l'intermédiaire d'un ami, je me rendis donc chez M. Desbarolles, auteur d'un ouvrage de 600 pages, sur la chiromancie, et intitulé les *Mystères de la Main*.

D'après ce monsieur, on peut lire, selon la forme et les signes extérieurs de la main : 1° les événements passés; — 2° les conditions dans lesquelles on peut se trouver à l'état présent; — 3° votre caractère, qui est la chose la plus commode du monde, et enfin d'après la ligne de vie qui se dessine depuis le milieu du poignet et qui enveloppe la paume de la main, le tout modifié par quelques autres signes, on peut vous dire si la course au clocher qui vous reste à parcourir contient des piéges innatendus pour l'avenir que vous avez pu vous dorer, et si les sauts de rivière seront fréquents et difficiles à franchir, comme ceux des steeple-chases.

Il paraît que c'est une écriture, ni plus ni moins, il ne faut que savoir lire.

S'il est ainsi, il est certain que M. Desbarrolles doit avoir dans sa main le signe bien marqué de la voyance; car, certes, il n'en a pas manqué pour m'énumérer les défauts qui sont en ma possession, j'avoue qu'il ne m'a pas ménagé; mais que veux-tu? il n'y était pour rien, ma main témoignait sans mon aveu. Aussi vais-je éviter de te les décrire; mais ce dont je veux te faire part, c'est l'affirmation de différents événements passés à des époques bien indiquées dans mon existence. Cela t'étonne, n'est-ce pas? et moi je comprends que l'on peut l'être à moins.

Ainsi, l'accident qui m'ariva au début de la vie, à l'âge de dix mois, époque où je roulai tout un escalier, et dont la conséquence fut d'avoir un bras démis, est le premier fait indiqué; ma jeunesse chétive et mon ophthalmie qui dura si longtemps est le deuxième fait, l'accident arrivé à mon père pendant mon éducation, époque assez mémorable certes, est le troisième. Ensuite mon existence peu dessinée comme position sociale, et l'année où enfin cette position prit alors une autre direction plus avantageuse, tout cela, chère sœur, me fut décrit comme j'ai l'honneur de te l'affirmer. Vas-tu en croire tes yeux? c'est presque du somnambulisme, n'est-ce pas? les uns le disent, d'autres le nient et affirment que tout cela est tracé sur la main en caractère lisible, et M. Desbarrolles est de ce nombre; car il prétend lire de ses pro-

près yeux aidés même d'une lentille de loupe, à seule fin qu'aucun signe ne lui échappe; et pour compléter ce rendu de compte, je dois dire que ce monsieur ne me paraît pas traiter les visages avec indifférence, car il les détaille avec méthode pour en tirer des conséquences utiles.

Ainsi voilà donc, ma chère sœur, un moyen de plus pour retrouver les actions passées, lire le caractère de la personne, et aller plus loin même, puisque l'on peut faire d'avance quelques enjambées sur l'avenir, et mentionner ce qui nous attend. Ce dernier cas; je ne puis encore le juger, attendons qu'il se manifeste au présent pour apprécier, non pas que cela soit impossible, puisque le somnambulisme nous en fournit continuellement des preuves, mais ici c'est la nature de sa traduction qui me donne à réfléchir, c'est là seulement où je m'arrête.

En somme, il existe un résultat, donc il doit y avoir une cause, et cela peut valoir la peine de s'en occuper; c'est ce que je me propose de faire pour qu'à la première occasion, je puisse expérimenter sur tes petites mains effilées, dans lesquelles je lirai bien certainement le signe de la malice féminine et celui de ton amitié.

En attendant, je t'envoie le baiser fraternel.

L. Lecocq.

BIBLIOGRAPHIE.

DE LA VIE ET DE L'INTELLIGENCE,

PAR M. FLOURENS.

ÉTUDE.

Nous étions curieux de savoir comment ces deux questions pouvaient être traitées par un savant tel que M. Flourens.

Les opinions les plus différentes ont été données tour à tour sur ce problème mystérieux, que l'homme veut sans cesse résoudre à son point de vue; mais peu de théories sont complètes pour expliquer tous les phénomènes physiologiques qui se passent sous nos yeux.

Des chirurgiens, des médecins, observateurs qui avaient appris la physiologie avec les documents des écoles, ont été bien surpris lorsque, pénétrant dans les études magnétiques, ils ont vu des problèmes résolus avec les forces connues et seules acceptées par les groupes scientifiques de nos jours. — Voir ces problèmes à résoudre de nouveau devant des puissances nouvelles qu'ils ignoraient et dont ils venaient de s'enrichir en s'occupant d'une science que l'on ne sait pas encore épeler sur les bancs des amphithéâtres. — Nous avons donc vu et entendu ces savants pleins

de bonne foi s'écrier et dire à leurs confrères : « La physiologie? mais est-ce que nous la connaissons! » — En effet, où en est-on devant les innombrables faits enregistrés dans les annales magnétiques? — Aussi ne nous trouvions-nous pas indifférent aux données de M. Flourens sur ce sujet important.

Les premiers mots qui se présentent aux yeux du lecteur sont ceux-ci :

« La *vie* et l'*intelligence*. Quels phénomènes ! »

En effet, quoi de plus mystérieux et de plus grandiose, et quel plus grand sujet d'études existe-t-il, pour nous surtout qui voyons la vie répandue dans chaque corpuscule ?

Le but de M. Flourens est de séparer les *organes* des *propriétés* spéciales.

Ainsi il fait résider la *sensibilité* dans les faisceaux postérieurs de la moelle épinière et des nerfs; la *motricité*, dans les faisceaux antérieurs; le *principe de la vie*, dans la moelle allongée; la *coordination* des mouvements de locomotion, dans le cervelet, et l'*intelligence*, dans le cerveau proprement dit (lobes ou hémisphères cérébraux).

L'auteur continue sa préface et dit :

« Ce n'est pas la *matière* qui vit : une *force* vit dans la *matière*, et la meut, et l'agite, et la renouvelle sans cesse. »

Il accepte ce principe de la Fontaine :

Un esprit vit en nous et meut tous nos ressorts.

« Le grand secret de la vie est la permanence des *forces* et la mutation continuelle de la *matière.* »

Il termine ainsi :

« Je livre cet ensemble de choses originales et neuves aux physiologistes et aux philosophes; ils y trouveront, les uns et les autres, ce qui leur manque : le physiologiste, des vues, et le philosophe, des faits. »

Nous acceptons les faits, et nous nous réservons d'apprécier les vues selon les principes que nous avons acceptés comme les seuls vrais pour nous, c'est-à-dire ceux qui expliquent à la fois l'ensemble de tous les groupages et de toutes les formes *impérissables*, comme nous le prouve M. Flourens et comme nous le pensions déjà, des principes qui trouvent enfin leur raison d'être par toutes les manifestations connues en magnétisme. — Et puisque M. Flourens parle des forces qui gouvernent la matière et la dirigent, sans dire toutefois quelle est leur nature, nous tâcherons, nous, de faire comprendre comment nous les acceptons. — Ces principes ont été détaillés dans l'ensemble des ouvrages de l'auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*.

Et puisque M. Flourens fait intervenir Buffon comme partageant avec lui son opinion sur le maintien continuel de la *forme* quand la matière se renouvelle sans cesse et est continuellement à l'état de mutation. — Nous terminons ce premier essai d'étude par cette autre opinion de M. Buffon que nous enregistrons et qui se trouve être notre manière de voir. — Nous citons :

« ... Cependant nous pouvons croire qu'il y a quelque chose hors de nous, mais nous n'en sommes pas sûrs, au lieu que nous sommes assurés de l'existence réelle de tout ce qui est en nous; celle de notre *âme est donc certaine*, et celle de notre corps paraît douteuse, dès qu'on vient à penser que *la matière pourrait bien n'être qu'un mode de notre âme*, une de ses façons de voir. Notre âme *voit de cette façon quand nous veillons*; *elle voit d'une autre façon pendant le sommeil*. Elle verra d'une manière bien différente après notre mort; et tout ce qui cause aujourd'hui ses sensations, la matière en général, pourrait bien ne pas plus exister pour elle alors que notre corps, qui ne sera plus rien pour nous.

» Mais admettons cette existence de la matière, et, *quoiqu'il soit impossible de le démontrer*, prêtons-nous aux idées ordinaires, et disons qu'elle existe, et qu'elle existe même comme nous la voyons; nous trouverons, en comparant notre âme

avec cet objet matériel, des différences si grandes, des oppositions si marquées, que nous ne pourrons pas douter un instant qu'elle ne soit d'une nature totalement différente et d'un ordre infiniment supérieur. » (Buffon, t. III, p. 159.)

Quand les magnétiseurs auront suffisamment observé tous les faits qui se présentent continuellement à leurs regards, qu'ils y auront réfléchi sérieusement, ils seront alors aussi spiritualistes que Buffon. Et quand les spiritualistes auront suffisamment enregistré les manifestations de tous genres qui se passent sous leurs yeux, sans en excepter les apports à travers les murailles et les portes fermées; quand ils auront enfin étudié la nature des *pensées*, ils se feront cette même question : Qu'est-ce donc que la matière? et, comme Buffon, ils diront ; « La matière pourrait bien n'être qu'un mode de notre âme; » et, sans la nier pour l'état relatif où nous nous trouvons pour l'observer, elle ne contient pas de puissances démonstratives plus grandes que la réalité, que l'existence de la pensée ou de la vie spirituelle.

L. Lecoco.

REVUE MAGNÉTIQUE.

Les journaux qui s'occupent du magnétisme rendent compte du banquet annuel du 23 mai dernier et citent les toasts et discours prononcés à cet anniversaire.

Le docteur Léger, un des présidents de la Société de magnétisme de Paris, a prononcé un discours dans lequel il a fait sa profession de foi au sujet du magnétisme et du spiritualisme. Il a expliqué l'utilité de paraître devant le public avec la cravate blanche de docteur et son air froid, c'est-à-dire de rester matérialiste. Mais une fois dans son cabinet, décolleté et en robe de chambre, redevenu enfin homme libre, ne cherchant pas à en imposer, il nous pose cette question :

« Interrogez-moi maintenant comme particulier, comme homme libre de penser et de croire à notre guise, sans que les croyances de personne puissent être influencées.

» Nous vous répondrons tous :

» Non, nous ne sommes pas matérialistes! car nous aspirons avec vous et autant que vous à de meilleures destinées.

» Non, nous ne sommes pas matérialistes! car nous sentons que la pensée de l'homme n'a rien de

la terre, et nous répugnons à l'idée que la mort puisse l'atteindre, etc., etc. »

Et ici le docteur Léger, qui représente ses confrères assis à ses côtés, devient spiritualiste devant le somnambulisme, qui lui défend d'être matérialiste.

Ce discours, que nous ne pouvons reproduire en entier, est empreint de franchise et invite à la paix tous les disciples de Mesmer, et s'il témoigne des précautions à prendre pour faire arriver la lumière aux yeux de certains hommes, ainsi que du rôle apparent qu'il faut souvent remplir pour faire voir blanc ce qui est blanc, et noir ce qui est noir, ce qui ne prouve pas que l'intelligence humaine soit encore émancipée de bien des entraves ; — malgré donc ce triste rôle qu'il faut parfois que nous sachions jouer près de nos frères et dont parle le docteur Léger, ce discours n'en contient pas moins un aveu à la foi spiritualiste, conséquence de toute étude magnétique.

Le docteur Clèver de Maldigny a, lui aussi, renouvelé sa profession de foi ; — il l'a fait sans restriction et avec la plus grande liberté.

« .... Je suis spiritualiste, dit-il, ai-je besoin d'en recommencer l'aveu ?... »

« ... Maintenant, les preuves ostensibles de ces forces agissantes, intelligentes et formelles des milieux éthéréens se retrouvent en telle abondance,

les récits sur l'indubitabilité de leurs phénoménisation prennent un dévolu si constant, les observateurs rigoureux et non susceptibles d'être abusés déclarent fermement l'existence des actes réels de cette physiologie transcendante; leur constatation se propage si bien vérifiée, que sous délai très-bref le rationalisme ne s'appellera plus rationalisme, s'il s'obstine davantage à forfaire à la notoriété. »

Le docteur continue sur le même ton affirmatif, et termine en renouvelant son toast :

« A tous les dignes magnétistes sans distinction, à tous les honnêtes ouvriers de l'affranchissement de l'humanité : Bonne chance, bon courage et bonne issue à tous leurs bons vouloirs ! »

M. Pierart continue, dans sa *Revue spiritualiste*, de consigner tous les faits spiritualistes qui lui ont été personnels, et à enregistrer les manifestations qui lui sont indiquées ou relatées dans les journaux et ouvrages étrangers.

M. Pierart, dans sa huitième livraison, nous annonce que M. Squire, le médium, consent à expérimenter avec dix mètres de cordes autour de son corps et de ses jambes, et aussi que le poids de sa table soit notablement augmenté ; seulement il désire que l'on tienne un compte sincère de tout ce qui s'est passé et se passera, d'après le témoignage de témoins honorables, et il trouve avec M. Pierart, que les convenances les plus rigoureuses veu-

lent qu'on ne conclue rien d'expériences faites en dehors de lui. Il est tout naturel qu'elles soient faites en sa présence et contradictoirement aux siennes.

Une prime de 1,000 francs vient d'être mise à la disposition de quiconque pourra répéter identiquement les expériences du médium.

Nous conseillons au docteur Léger, qui trouve très-naturel qu'une table de 80 livres soit enlevée par-dessus la tête d'une manière aussi expéditive, et il en donne la preuve par la manière d'en prendre une qu'il se fait apporter et avec laquelle il produit l'ascension sans difficultés, d'après ce que nous apprend le procès-verbal de la séance de la Société, du 18 juillet. Bien plus, M. Léger ajoute qu'il croit que la table dont se sert le médium doit, en raison de sa hauteur et de la solidité de ses pieds, présenter moins de difficultés pour être soulevée malgré son poids de 35 kilog., et il défie tout médium de faire l'expérience avec des tables garnies de roulettes.

Nous considérerions donc la prime de 1,000 fr. gagnée d'avance par le docteur Léger, s'il suffisait d'une démonstration théorique pour démontrer..... une possibilité. Mais entre le fait positif et une hypothèse, que de temps peut s'écouler en efforts infructueux, et le tout se terminer par un insuccès ! — Ce serait vraiment dommage, après avoir été si bien disposé.

M. Pierart annonce aussi un ouvrage qui vient de paraître, et intitulé les *Dogmes nouveaux*, par M. Eugène Nus, auteur dramatique, ayant été depuis longtemps témoin de communications obtenues par un procédé alphabétique spécial, communications d'un caractère très-élevé, dit M. Pierart. M. E. Nus a jugé à propos d'en tirer des conséquences philosophiques traduites en vers. — La *Revue spiritualiste* en donne plusieurs passages extraits du volume.

Le docteur Trélat, médecin de la Salpêtrière, vient de faire paraître un ouvrage intitulé : la *Folie lucide*, dans lequel il fait voir la quantité prodigieuse de manies et autres qui existent au milieu de la société, et peut-être fait-il voir que chacun doit avoir sa petite part de folie; car quel est celui qui ne possède pas une manie, si petite qu'elle puisse être?

L. Lecocq.

ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS.

Discours prononcé par le Frère Cahagnet, à l'occasion de l'admission des Frères Lecomte et Bernard, conducteurs de travaux, comme membres de l'Ecole des Étudiants Swedenborgiens, le 30 septembre 1860.

Mes frères en Dieu,

Il y a bien longtemps, sans y avoir trop long-

temps, que notre petit groupe d'étudiants swedenborgiens existe, limité au même nombre d'adeptes, sans que nous voyions entrer dans son sein quelques nouveaux frères. Il n'en est pas de même aujourd'hui, où nous sommes appelés à ouvrir nos rangs à deux jeunes hommes pleins d'amour pour nos études et pleins de dévouement pour leurs frères ; deux jeunes cœurs qui, continuellement, ont sous leur direction chacun une cinquantaine de prolétaires attachés aux pénibles travaux de l'œuvre terrestre, sans pouvoir, sans savoir, sans être guidés vers des travaux non moins nobles et grands, les travaux éternels de la pensée, de la comparaison, de l'affirmation et de la valeur des choses de la vie.

C'est après des dispositions d'esprit, des besoins de connaître, des douleurs pénibles à calmer, que ces frères nous ont été adressés par les puissances occultes, les puissances inconnues, les puissances agrégatrices de tout ce qui se sonde ici-bas en vue du soutien, de l'échange d'inspirations homogènes et du besoin du nombre, qui seul peut soutenir la vérité.

C'est en vue de ces besoins, dis-je, que nous avons fait la connaissance de ces deux frères en l'Éternel, et que nous nous sommes trouvé heureux de pouvoir de plus près (sur ce globe d'éloignements de toutes sortes) espérer mieux étudier,

côte à côte, les grandes lois de la nature, lois nommées mystères par les intéressés dans cette question.

Notre manière et nos aspirations de groupage n'ont quoi que ce soit de supérieur à tout ce qui s'est fait en ce genre depuis que l'homme, n'ayant pu trouver dans sa propre famille ces doux échanges d'amitié et de dévouement, fut obligé d'aller demander à des groupes de familles distincts de la sienne, de satisfaire à ces aspirations de son cœur. Non, nos aspirations ne sont pas plus pures ni fraternelles, mais elles semblent converger vers un foyer plus lumineux, une lumière mieux démontrée, un cadre plus instructif, et par conséquent faisant espérer des résultats en rapport avec leurs moyens d'instruction.

Nous avons l'espoir, en recevant ces deux frères membres de notre école, de les voir à leur tour porter le flambeau, que nous remettons dans leurs mains, au milieu des frères qu'ils conduisent et qu'ils aiment comme de bons et généreux frères doivent le faire, et par ce fait, espérer pouvoir sécher quelques gouttes de sueur de ces fronts soucieux de l'au delà de leur être, avec quelques rayons de cette lumière que des travaux et des études sérieuses nous ont permis de posséder.

Nous espérons, par leur secours, pouvoir fonder dans cette capitale, dite du monde civilisé, ce qui

lui manque, nous le croyons, le goût de produire et de raisonner les choses des désirs de tous. Paris ne manque pas de savants de toute espèce ; Paris ne manque pas de chaires de tout ordre ; mais il manque d'une école qui sache partager son professorat en autant d'unités qu'il y a de membres qui la composent ; il manque d'une école octroyant la grande latitude, que nous croyons posséder *à priori*, qui est celle de l'argumentation de la chose enseignée, de la démonstration, autant mathématique que possible, de la chose étudiée. Voilà en quoi nous osons espérer quelque priorité d'enseignement, c'est en laissant l'élève entrer chez nous par la porte qui lui plaît, de visiter bancs et cahiers, d'en apprécier la solidité et la valeur, d'en démontrer les vices et d'en proposer l'amélioration. Voilà une école, disons-nous, digne de tous, en ce que continuellement le plus pauvre dans ses propositions peut être un pivot nouveau d'une série d'observations non encore étudiées.

Le savoir ni les forces ne sont pas mesurés chez nous; chacun fait ce qu'il sait faire et ce qu'il peut faire; il n'en est pas moins au premier comme au dernier rang. En proposant, ses frères l'écoutent et demandent, ses frères l'instruisent.

C'est la liberté la plus absolue dans ce que la liberté humaine peut et doit être ; c'est la fraternité

la plus pure dans ce que les forces de l'être peuvent produire.

Espérons donc que nos deux nouveaux frères feront envers les leurs ce que nous avons fait envers eux, et que, remplissant exactement les vœux de nos statuts, notre union sera éternelle.

Les frères Belloni Lecomte et Eugène Bernard, conducteurs de travaux, sont reçus en ce jour, 30 septembre, à l'unanimité, membres des étudiants swedenborgiens.

Alp. Cahagnet.

Certifié conforme,

Lecocq, secrétaire.

ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS.

Discours prononcé par le Frère Cahagnet, fondadeur de l'École des Étudiants Swedenborgiens, à la réunion anniversaire de la spiritualisation d'Emmanuel Swedenborg, le 29 mars 1861.

Mes frères et sœurs en Dieu,

Pour la huitième fois nous nous réunissons, — selon les statuts de notre école, — en ce jour anniversaire de la spiritualisation du bon esprit dont nous étudions les propositions spirituelles. Je vois avec plaisir que notre nombre s'est accru de deux membres cette année et n'a perdu aucun des siens.

Si l'appel que nous avons fait aux libres penseurs, dans notre encyclopédie magnétique, a été si peu entendu, c'est que nous sommes montrés du doigt, dirons-nous, par les hommes de toutes nuances d'études, comme étant des mystiques d'un nouveau genre, aussi stupides que beaucoup de ceux qui sont apparus sur la scène des étudiants métaphysiciens. C'est à nous de prouver le contraire, avec patience et avec persévérance... C'est que nous sommes montrés également du doigt par d'autres étudiants, comme étant quelque germe d'Église nouvelle dont le but et les résultats seront les mêmes pour l'instruction religieuse de l'espèce humaine, par conséquent qu'on doit se méfier de notre école et s'en tenir à l'écart. Nous devons répondre à cette accusation qar des faits dignes d'être étudiés, discutés et acceptés librement, et nous devons renvoyer nos accusateurs aux *Méditations d'un Penseur* que nous venons de publier, afin qu'ils connaissent nos aspirations à ce sujet. C'est que, montrés du doigt par toutes les Églises généralement, nous ne convenons à aucune, vu que nous n'en voulons aucune. NON, plus de tel parquage du troupeau humain; NON, plus d'adroits professeurs et spoliateurs de la confiance publique; NON, plus de Dieu dont la justice se vend à tant l'indulgence et à tant l'œuf à la coque; NON, plus de ces anges de paix escortés de baïonnettes de zouaves, et trônant sur une pièce

de canon rayé... ; NON, plus de partisans et dissidents de la plus sotte histoire divine qui ait jamais été enseignée à l'homme... NON, plus de satire à la bouche envers de sots usages prétendus religieux et de génuflexions aussi lâches que blâmables devant les auteurs de ces usages ; NON, plus de dieux terrestres absorbant les dieux célestes. Laissons cette folie millénaire dans son *far-niente* de béatification, et ne nous mêlons pas à ces hommes ni à ces choses.

Ce n'est donc pas dans un but de servilité religieuse que nous nous assemblons annuellement, mais dans un but de fraternité spirituelle. Nous savons que nous ne pouvons pas plus atteindre à Dieu par tel bouquin que par telle croix ou telle idole d'un autre genre ; mais que le seul moyen de parvenir jusqu'à la sphère de ce grand Etre est d'appeler et de nous unir à ceux qui sont à sa recherche depuis des éternités et dont les obligeants renseignements peuvent descendre jusqu'à nous par une filière infinie d'étudiants posés sur cette échelle de Jacob, dont la base repose sur la terre, et dont la cime touche aux portes du ciel, aux portes de ce palais, de toutes grandeurs, de ce foyer de toutes lumières, de ce grand entrepôt de tout noble amour.

Notre religion est celle des premiers hommes, celle du foyer domestique qui ne relève que du besoin de notre cœur, que de sa reconnaissance, que de son admiration pour les œuvres divines.

Notre morale, est de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

Nos études, sont d'assembler, comparer, disjoindre, unir les choses de notre domaine intelligentiel, dont la foi devient le prix, et non un impôt forcé.

Notre espoir, est de croire à la succession et non à l'anéantissement des choses, à une suite, par conséquent de satisfactions d'optique et des autres sens, que ni la terre, ni l'eau, ni le feu, ni l'air ne peuvent disjoindre ni empêcher d'être.

Dans toutes nos relations sociales, nous nous trouvons mieux au laboratoire du chimiste qu'à l'autel du benêt béat ; nous nous trouvons mieux à l'atelier du prolétaire qu'au palais du seigneur... ; nous nous trouvons mieux au foyer domestique qu'au régiment ou au couvent, parce que :

1° Au laboratoire du chimiste, nous apprenons à connaître, classer, étiqueter les choses de nos recherches et de nos expériences ;

2° A l'atelier, nous apprenons à nous suffire à nous-même et à conserver notre liberté et notre dignité d'homme, que le palais écrase de ses livrées, de ses dépendances ridicules et anti-fraternelles ;

3° Au foyer domestique, nous apprenons à aimer, produire et conserver l'affection des nôtres, quand au régiment comme au couvent, on ne connaît que l'éloignement, la haine et l'anéantissement de ces nobles aspirations des êtres.

Nous cultivons encore un ordre de pensées dignes des fils de l'Éternel en ne voulant pas éblouir pour trôner, ramper pour dominer, aduler pour être encensé. Nous fuyons avec mépris ce qui est méprisable ; nous recherchons avec amour ce qui est honorable.

Puissions-nous, mes frères et sœurs, vivre toujours dans ces dispositions d'esprit et garnir notre album historique terrestre du plus d'images possible, de bien, de beau et de bon pour que, rentrés dans le cabinet des méditations éternelles, nous n'ayons pas à rougir d'en orner notre intérieur et que nous puissions en ouvrir sans crainte la porte à tout visiteur.

Sachons nous aimer les uns les autres et ne pas nous tromper ;

Nous soulager les uns les autres et ne pas nous écraser ;

Nous suivre les uns les autres et ne pas nous désunir.

Dans ces temps qui se préparent où tant de troubles divers vont éclater, où tant d'aspirations mauvaises vont se manifester, où tant de tombes vont s'ouvrir et de larmes être répandues, laissons ces comtesses toulouzaines sans entrailles, dont le sein n'a jamais versé une goutte de lait dans la bouche de leurs enfants, envoyer ces derniers verser leur sang pour la défense d'une cause que le ciel même

réprouve, et ne voyons ces choses que d'un œil de pitié.

Laissons ces reines et ces princesses étrangeres applaudir et couronner une tête vénérée qui a su si bien faire revivre les criminelles et impudiques excommunications du moyen âge, ces cœurs sont dignes les uns des autres.

Laissons crouler ou se relever la chaire de Pierre, dont l'infaillibilité ballottée du Christ blanc au Christ noir, d'un *Pater* à un *Ave*, d'un centime à un million, d'un général africain à un cardinal italien, d'un zouave à un gendarme, du ciel angélique au Tartare satanique, enfin de la jeunesse à la vieillesse des choses humaines, et détournons les yeux d'un si burlesque tableau.

Laissons tomber à nos pieds ces agitations humaines et ne faisons régner en notre cœur que l'amour de la paix; aimons pour être aimés... pardonnons pour être pardonnés, et n'aspirons qu'au bonheur général. C'est le vœu le plus sincère de celui qui, à cette intention, porte un toast de reconnaissance à notre bon frère Emmanuel Swedenborg ainsi qu'à notre éternelle et fraternelle union dans les énoncés que nous acceptons de ce bon Esprit.

Alp. Cahagnet.

MÉDITATIONS D'UN PENSEUR,

OU MÉLANGE DE PHILOSOPHIE ET DE SPIRITUALISME, D'APPRÉCIATIONS, D'ASPIRATIONS ET DE DÉCEPTIONS.

TOME TROISIÈME.

QUESTIONS PHILOSOPHIQUES

Adressées aux planètes de notre système astral, aux divinités païennes, aux sept métaux philosophiques et aux sept jours de la semaine ; sur ce qu'on doit entendre par le libre et le non libre arbitre.

1re Au SOLEIL, DIEU, l'OR, le DIMANCHE :

Que m'accordes-tu de lumière pour voir, pour palper et pour apprécier *librement* les choses de ton vaste domaine?

2e A la LUNE, PHOEBÉ, déesse de la méditation; l'ARGENT, le LUNDI :

Que me permets-tu de sensibilité, de généreuses et fraternelles aspirations envers les choses de ton empire ?

3e A MARS, dieu des COMBATS ; le FER, le MARDI :

Que me donnes-tu de force, de courage et de succès sur les choses de ton turbulent règne?

4e A MERCURE, dieu du commerce; le mercure, le mercredi :

Que m'assures-tu d'honnête, de sciemment combiné, et de juste rétribution sur les choses de tes capricieuses entreprises?

5° A JUPITER, dieu de la FOUDRE; l'ÉTAIN, le JEUDI :

Que m'assures-tu de volonté, de justice et de puissance sur les choses de tes fragiles dominations?

6e A VÉNUS, déesse de l'hymen; le cuivre, le vendredi :

Que m'offres-tu d'amour, de fidélité et de doux rapports dans les choses de ton existence éphémere?

7e A SATURNE, dieu du temps; le plomb, le samedi :

Que me réserves-tu de savoir, de domination et de quiétude dans ton inconstant et dépendant gouvernement?

Dent d'engrenage d'un mécanisme sans point de départ et sans point d'arrêt à moi connus. Je crois au repos, à la désirée satisfaction, à l'*endentement*, enfin, de ce qui ne doit pas l'être un seul jour!... Hélas! la dent qui me suit me pousse sans fin dans un autre vide, où je pousse aussi malgré moi celle qui me précède!... Conduit ainsi du repos dans le mouvement, des espaces dans le point

d'arrêt, de la pression dans l'*aise*, de la fatigue dans la quiétude, je tourne sans cesse dans une sphère qui m'est inconnue, sphère sans d'autre point d'orientation que l'espoir dans la justice du coordonnateur de ces choses.

Libre et non libre arbitre, ne sont donc que des mots humains, et non des mots divins.

La succession est la qualité du balancier éternel, de ce grand mécanisme; l'espoir en est le côté entraînant, et la déception le côté entraîné.

14 avril 1858.

CONSEILS

A Abd-el-Kader, Schamyl et Pie IX.

L'*Opinion nationale* du 8 janvier 1861 contient deux lettres très-curieuses au point de vue dont nous jugeons philosophiquement les hommes et les choses de notre temps. Ces deux lettres sont de deux hommes éminents en religion, le fameux Abd-el-Kader et le non moins fameux Schamyl. Ce dernier approuve fort la conduite de son coreligionnaire envers les chrétiens du Liban, et l'assure qu'il a très-bien compris la morale du prophète en agissant ainsi; par conséquent, qu'il est toujours le bien-aimé de Dieu. Abd-el-Kader lui répond qu'il ne désire pas moins que Dieu soit fa-

vorable à Schamyl dans sa captivité en en adoucissant toute l'amertune; qu'aucune âme mieux que la sienne ne mérite cette divine protection. Chacun s'entredit que les desseins de Dieu sont grands, puisqu'il permet l'adversité de ses meilleurs soutiens, de ses fils de prédilection.

Quand nous réfléchissons, hélas! à ce besoin que ressent l'homme de mêler Dieu à la moindre de ses actions, se faire octroyer et punir en même temps des faits de ces actions; implorer les bénédictions de l'Éternel sur les armes fratricides que chacun aiguise afin de mieux se percer le cœur; de promettre la victoire, dans chaque camp opposé, aux serviteurs des volontés divines, tout en recevant les fers de l'esclavage pour prix de ce dévouement soldatesco-religieux, nous ne pouvons comprendre comment des cerveaux sains, fonctionnant dans ces corps prophético-divins, peuvent ne pas être pris par le plus fougueux dépit en voyant sans cesse faillir cette parole infaillible, succomber ce Dieu fort et tout-puissant sous qui, sous quoi? le plus souvent sous une pluie diluvienne, une tempête effroyable, une épidémie inattendue, une disette imprévue, quelques livres de poudre à canon; moins que cela même, une idée échappée à la science divine, idée logée dans le domaine du plus simple de ses enfants. Un général Pélissier, par exemple, à Sébastopol, a l'idée d'attaquer Malakof. Le grand saint Nicolas,

patron de la Russie, le professeur par excellence des prophètes moscovites, en reste tout ébahi. Mille invocations de tout ordre, prières et bénédictions, sont déboutées de leurs droits envers la Vierge française, le Christ anglais et le Mahomet égyptien, en attendant que le Dieu grec des enfants du Nord fouette à son tour les dieux du Sud.

Le Dieu romain se trouve de nos jours mis en scène de la même manière : son secrétaire divin prêche la miséricorde, trônant sur une pièce de canon rayé, et va jusqu'à sortir le Christ noir du saint tabernacle pour remplacer le Christ blanc, qui, sans doute, n'est pas assez puissant pour assurer la victoire à son bras, en vue de conserver quelques perches de terre et quelques kilos de chair bestiale fiéfés à son paradis terrestre. Ce conducteur de soleils, ce régulateur des temps et des choses s'achemine, dans la personne d'un général étranger à l'autel comme à la terre italienne, escorté de ses soutiens les plus dévoués, après avoir prononcé les paroles les plus sacramentelles cabalistico-célestes, ce dieu de chair et d'os s'achemine, disons-nous, jusqu'au bout de sa ferme, dont les trois-quarts des colombes qui le suivent ne peuvent franchir le seuil sans mordre la poussière, et cela malgré l'exposition tout exceptionnelle du Christ noir sur son trône des nations!...

Ce mandataire divin replie bagage alors comme

Abd-el-Kader en d'autres temps et Schamyl en nos jours, en disant piteusement: «Dieu aime à éprouver les siens, » sans réfléchir que l'épreuve dément l'infaillibilité. O Christ! ton représentant ne pouvant plus soutenir les trônes par ta sagesse, les soutient par le brigandage.

Pauvre espèce humaine! être aussi criminelle ou être aussi idiote! Quand donc cesseras-tu de mêler le nom sacré de Dieu à la fange de tes passions?

Quand donc te reconnaîtras-tu assez de dignité pour mieux te conduire avec les tiens?

Quand donc auras-tu assez d'amour fraternel pour fuir le combat, rechercher la concorde, et n'être pas l'acolyte des Chiavonne?

Quand donc sauras-tu mieux demander par la prière, pour t'éviter de prendre par la force des armes?

Je te dis, en vérité, que quand tu croiras en Dieu, tu ne croiras plus en toi!

Quand tu rechercheras la lumière divine, toutes ténèbres disparaîtront!

Quand tu aimeras véritablement tes frères, tes frères ne sauront que t'aimer.

Abd-el-Kader, continue de chanter les beautés de tes oasis!

Schamyl, continue de chanter la liberté de ta belle Circassie!

Pie IX, continue de chanter les flambeaux de ta nouvelle Jérusalem!

Mais, par grâce, ne parlez pas la parole de Dieu! votre langue est trop inconséquente pour cette céleste harmonie!... Cessez vos rôles de représentants divins, et revenez à celui tout simple de représentants de la raison.

Alphonse Cahagnet.

NÉCROLOGIE.

Le 27 août dernier, le monde spirituel a ouvert ses portes à notre bien-aimé frère Renard (Charles), de Rambouillet. Ce bon ami a laissé tomber à ses pieds son habit matériel, à l'âge de 67 ans, et sans regrets, nous en sommes assuré, d'après les souffrances et les privations en tous genres qu'il avait éprouvées étant son prisonnier.

M. Renard, dont nous avons assez entretenu nos lecteurs pour qu'ils le connaissent suffisamment, est une perte réelle pour la science magnétique et les sciences occultes. Croyant sincère et dévoué à ces études, il en était un des plus fervents professeurs. Trop détaché, tant par dégoût que par mille et une tracasseries, du monde matériel, M. Renard avait rompu en presque tous points avec ce monde ;

aussi était-il vu et jugé, à Rambouillet, pour ce qu'il n'était pas assurément. L'*Annonciateur*, journal de l'endroit, dans la relation vraie en partie, mais un peu rieuse, qu'il fait de l'existence et du départ de notre ami, emploie l'expression de cynisme, qui ne peut atteindre notre vénérable camarade ; il est vrai que l'apparence était contre lui, mais nous qui connaissions les hautes, nobles et sages aspirations de son cœur, nous pouvons affirmer que sa connaissance, ainsi que son estime, ont été une bonne fortune pour nous, et qu'il reste un grand vide dans notre correspondance matérielle depuis le départ pour des régions non postales de ce magnétiste aussi savant que fraternel. Puisse sa nouvelle existence le mettre à même d'étudier et de se convaincre mieux encore, s'il lui est possible, de la vérité de nos propositions, et surtout calmer, par une possession de bonheur et de savoir digne de ses mérites et de ses souhaits, les douleurs de toute nature dont son voyage terrestre a assiégé son âme. Que les bons esprits, dont notre ami enviait tant la protection étant sur la terre, daignent le recevoir parmi eux, lui permettre et lui faciliter d'être un membre de plus parmi nos généreux conseillers. N'oublions pas que la route que vient de prendre notre ami nous contient tous, et que le pas emboîté par lui est emboîté par chacun de nous; les étapes en sont divisées, voilà tout. Vous qui

doublez les fondations du monument de vos espoirs terrestres, n'oubliez pas que demain ne vous appartient pas, et qu'un séjour indéfini sur ce globe n'est pas possible ; venez donc au moins étudier avec nous la géographie plus assurée des lieux éternels, vers lesquels vous allez malgré vous, et dont vous riez trop insouciamment. Croyez-en notre parole, elle en vaut bien une autre.

Alphonse Camagnet.

Paris. — Imp. de L. Guérin, rue du Petit-Carreau, 36.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction. 3
Apparition de l'Esprit Cazotte..... 5
Id. non évoquée (lettre). 11
Réponse à la lettre précédente..... 15
Bibliographie..... 23
Le somnambule Illion..... 29
Revue magnétique..... 50
Méditations sur le moi et la pensée..... 63
Nouvelles magnétiques. 69
Étudiants swedenborgiens..... 71
Avis à nos abonnés. 73
Études spiritualistes. 74
Apparition de l'abbé Almignana..... 85
Étudiants swedenborgiens. 93
Apparition de Charles-François Dupuis..... 101
Bibliographie étrangère..... 113
Apparition de madame Salgues..... 117
Correspondance magnétique. 128
Expériences de M. Squire..... 133
Essai de cure magnétique sur un cas d'idiotisme, de folie et d'obsession. 145
Le médium Squire. 171
CORRESPONDANCE. Apparition M. Faille..... 179
Révélations de l'Esprit Swedenborg sur les âmes qui s'incarnent par groupes, et sur la faculté qu'ont les compléments de se réunir sur la terre. 181
Revue magnétique..... 197
MÉDITATIONS D'UN PENSEUR. Le Centenaire 208
ÉTUDES SPIRITUALISTES. Vue à distance, magie, vols, etc... 217
Influence de l'homme sur les animaux..... 239
Bibliographie étrangère. 252

MÉDITATIONS D'UN PENSEUR. Le Centenaire (*fin*). 258
Id. — id. Le Peuple et le Pape..... 267
Id. — id. Progrès. 277
Id. — id. L'Église 282
Avis à nos abonnés. 289
ÉTUDES SOMNAMBULIQUES. Vue et voyage en Chine, par » Gustave de Saint-Paul..... 291
Guérison magnétique. 303
Influence de l'homme sur les animaux (*suite*)..... 305
Puissance des guérisseurs, des voyants et des prétendus » sorciers des campagnes..... 312
Correspondance magnétique..... 319
BIBLIOGRAPHIE. De la vie et de l'intelligence, par M. Flourens. 327
Revue magnétique. 332
ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS. Discours prononcé à l'admission » de deux étudiants, MM. Lecomte et Bernard..... 336
Discours prononcé par le F*** Cahagnet, au 8e anniversaire » de la fondation de l'école des étudiants swedenborgiens... 340
MÉDITATIONS D'UN PENSEUR. Question philosophique..... 347
Id. — id. Conseils à Schamyl, à Abdel-Kader » et à Pie IX. 348
NÉCROLOGIE. Spiritualisation de M. Charles Renard, de Ram- » bouillet..... 352

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

SEP 2 9 1924